Décrire le Piémont au début du XIXe siècle : à la croisée de différents genres d'écriture et de différentes pratiques descriptives

Camille Dal Soglio

▶ **To cite this version:**

Camille Dal Soglio. Décrire le Piémont au début du XIXe siècle : à la croisée de différents genres d'écriture et de différentes pratiques descriptives. Histoire. 2008. dumas-00327373

HAL Id: dumas-00327373

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00327373

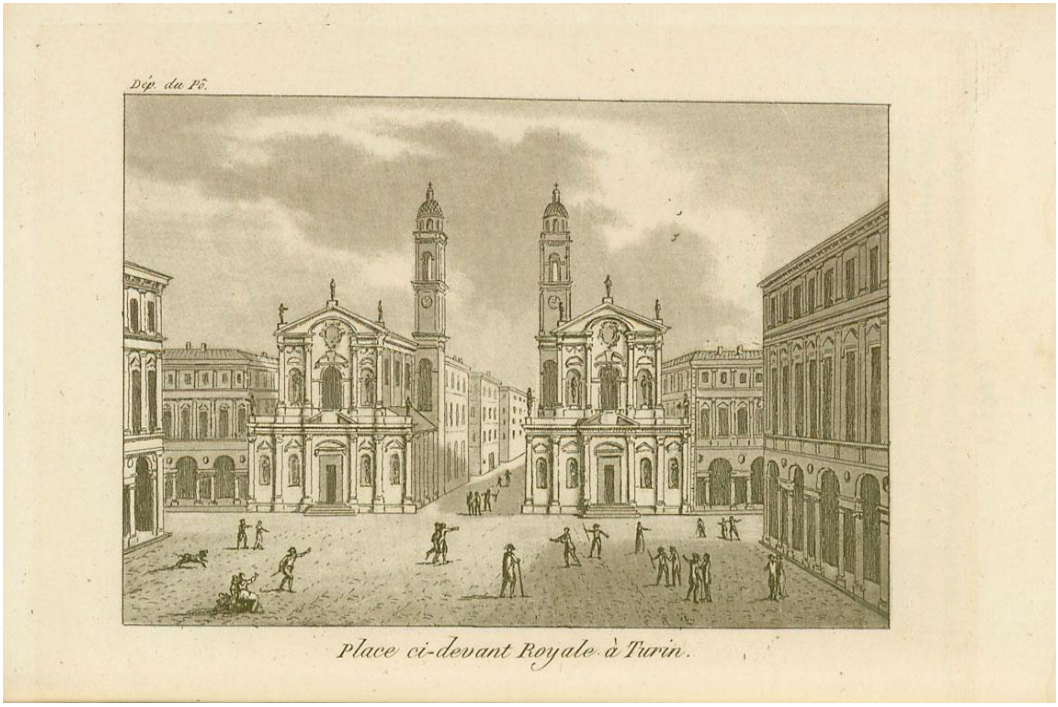
Submitted on 8 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Camille DAL SOGLIO

Décrire le Piémont au début du XIXème siècle : à la croisée de différents genres dœcriture et de différentes pratiques descriptives.



Mémoire de master 1 « Sciences humaines et sociales ».

Mention : *Histoire et Histoire de lœart.*

Spécialité : *Histoire des relations et échanges culturels internationaux (MIFI).*

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND.

Année universitaire 2007-2008.

Camille DAL SOGLIO

Décrire le Piémont au début du XIXème siècle : à la croisée de différents genres dôécriture et de différentes pratiques descriptives.

Mémoire de master 1 « Sciences humaines et sociales ».

Mention : *Histoire et Histoire de lôart.*

Spécialité : *Histoire des relations et échanges culturels internationaux (MIFI).*

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND.

Année universitaire 2007-2008.

Remerciements

Je tiens à remercier M. Gilles Bertrand pour m'avoir guidé dans mes recherches tout au long de cette année, ainsi que Clarisse Coulomb et Florine Vital-Durand pour leurs précieux conseils.

Je remercie également ma famille et mes amis pour m'avoir supporté toute cette année... Enfin, un grand merci à Marie-Alix, Lysane et Louise pour toutes ces pauses café-noisette qui ont rythmé nos longues journées de travail Rendez-vous 21h30 Places aux Herbes!

Sommaire

PARTIE I- La description du Piémont au début du XIXème siècle : un genre ou des genres ?.....10

CHAPITRE I- Une tradition de description et dôobservationé é é é é é é é é é é é é é é é é 11
Dans la lignée des mémoires des intendants du XVIIème siècle : des descriptions structuréesé é é .12
Entre expérience personnelle et poids de la tradition : dans la continuité des récits de voyageé é é 19

CHAPITRE II- Un travail dôenquête : Breton et Maranda, deux anthropologues de lôépoque consulaire ?...29
Portrait de deux auteurs au cî ur des dynamiques et des réseaux intellectuels de leur époqueé é é ..30
Joseph Maranda et Jean-Baptiste Joseph Breton : des hommes de terrainé é é é é é é é é é .38

CHAPITRE III- Un espace géographique à décomposer : les marques de lôévolution de la perception du paysage dans les descriptions de Breton et Marandaé 49
Entre descriptions urbaines et perception de la montagneé é é é é é é é é é é é é é é é .50
Se repérer dans lôespace : les outils utilisés par nos deux auteursé é é é é é é é é é é é é .61

PARTIE II- La description dôun nouveau département français : la particularité du Piémonté 68

CHAPITRE IV- Lôévènement comme conditionnement de la descriptioné é é é é é é é é é é é 69
La victoire de Marengo et lôannexion du Piémont par la France : entre poids du passé et enthousiasme présenté ...69
La particularité du regard de Joseph Maranda sur les évènements en Piémont : entre ressentis personnels et expérience professionnelleé 75

CHAPITRE V- Lôutilité des descriptions de Breton et Maranda : entre philanthropie et patriotismeé é 80
Temps de crise et instabilités politiques : des facteurs propices aux descriptions philanthropiques ?..81
Décrire un département français en 1802 : acte citoyen et valeurs patriotiquesé é é é é é é é 87

CHAPITRE VI- La particularité du Piémont : un département français difficile à sôapproprieré é é 93
Décrire lôailleurs ou décrire sa patrie ? Le statut du Piémont à lôaube du XIXème siècleé é ...93
Lôidentité du Piémont au début du XIXème siècle : problématiques et pistes de réflexioné ..98

Introduction

La bataille de Marengo avait décidé du sort de lôItalie. Tout se pliait aux volontés du Premier Consul de la République française. Les traités de Talentino et de Campo-Formio avaient commencé la transformation des gouvernements de la péninsule, le traité de Presbourg la compléta.[1]

A lôaube du XIXème siècle, le Premier Consul de la République française contrôle alors un territoire agrandi des acquisitions révolutionnaires (Nice, la Savoie et le Comtat) et directoriales (la Belgique, la rive gauche du Rhin et le Piémont). Aussi, après les deux campagnes militaires successives de Napoléon dans la péninsule, la bataille de Marengo, le 14 juin 1800 puis la victoire de Moreau à Hohenlinden en décembre 1801, réaffirment la domination de la France sur la plus grande partie de lôItalie et en Piémont notamment. En effet, bien quôoccupée par les armées françaises depuis 1796, ce nôest que le 11 septembre 1802 que cette région fut rattachée officiellement à la République française, et divisée en six départements : de la Doire, de la Sesia, de Marengo, du Tanaro, du Pô et de la Stura.

Voilà qui pose les premières bases du contexte politico-militaire à la lumière desquelles ont été rédigées et publiées les descriptions des territoires français et italiens, entre les années 1797 et 1805. Mais, notre étude se portera essentiellement sur les descriptions du Piémont en 1802 : cette région du nord-est de lôItalie qui correspond, comme son nom lôindique, à la plaine située « au pied des monts », les Alpes et lôApennin ligure, et fermée par les collines de Montferrat. Cette situation géographique, qui fit de cette région le

[1] Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, *compte-rendu par M. CH. Vergé, sous la direction de M. Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie*, premier trimestre, 20ème année-quatrièmes série, t. VI, Paris, Auguste Durand, 1861. pp. 335.

théâtre des affrontements entre grandes puissances européennes durant de nombreux siècles, sera au cî ur des grandes problématiques de notre étude.

Les ouvrages de Jean-Baptiste Joseph Breton[2] et de Joseph Maranda[3], deux auteurs contemporains des événements de lôépoque, constitueront le fil conducteur de mes réflexions et de mes recherches. Il sôagit de deux sources imprimées, datant de 1802, consultables à la bibliothèque municipale dôétude et dôinformation de Grenoble, qui rendent compte de la situation politique, militaire, sociale et culturelle dans laquelle se trouve le Piémont au lendemain de son annexion officielle par la France. Lôanalyse de ces deux descriptions de territoire se fera selon de multiples champs dôétude qui replaceront ces dernières sur les faisceaux convergents dôune évolution de la littérature de voyage et des réseaux intellectuels ; dôune histoire de la statistique et du Piémont, entre la fin du XVIIIème et le début du XIXème siècle. Lôintérêt de ce travail étant de comprendre la façon dont différentes pratiques dôécriture, issues de divers milieux (politique, culturels et scientifiques) se sont entremêlées dans les descriptions du début du XIXème siècle afin dôobtenir les tableaux de territoires les plus exacts possible.

Les différentes pratiques dôobservation et de description ont été largement étudiées par les historiens dôaujourdôhui. Edmond Esmonin et Louis Trénard[4] ont redonné leur importance aux enquêtes des intendants sous la Monarchie Absolue, en insistant sur le fait que cette pratique, dite « administrative », fut abondamment reprise par les érudits, voyageurs et savants du XVIIème, XVIIIème et XIXème siècles. Dans cette même lignée, Marie-Noëlle Bourguet reviendra sur lôémergence de la statistique : cette pratique descriptive qui prendra tout son sens après la Révolution, dans les années du Consulat et du Ier Empire.[5] Puis, les recherches de François Brizay[6] notamment, nous amenèrent à reconsidérer la littérature de voyage et la multiplicité des informations que cette dernière apportait sur les sociétés dôAncien Régime et du début du XVIIème siècle. Ainsi, notre étude se place au cî ur de ces différents courants de pensée ; et nos sources privilégiées nous permettront de faire le lien entre des problématiques et des axes de recherche parfois trop cloisonnés. De ce fait,

---

[2] Jean-Baptiste Joseph Breton, *Voyage en Piémont contenant la description topographique et pittoresque, la statistique et l'histoire des six départements réunis à la France par le Sénatus-Consulte de l'an XI. Orné de Six cartes et de huit estampes*, Paris, Brion-Déterville-Debray-Fuchs, an XI (1803). BMG.

[3] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont, avec un précis sur les Vaudois et une notice sur les Barbets*, Turin, Impr.Gaita, an XI (1803). BMG.

[4] Louis Trénard, *Les mémoires des intendants pour l'instruction du Duc de Bourgogne (1698)*, Paris : Bibliothèque nationale, 1975.

[5] Marie-Noëlle Bourguet, *Déchiffrer la France, la statistique départementale à l'époque napoléonienne,* éd. des Archives contemporaines, Paris, 1988.

[6] Brizay F., *L'image de l'Italie dans les guides et les relations de voyages publiées en France au XVIIe* siècle *(1595-1713) : sa construction et son évolution*, Tours, ANRT, 2001.

outre les ouvrages de Breton et de Maranda, je môappuierai sur quelques descriptions de territoire dôAncien Régime, comme celles de Jacques Cambry ou de Jean-Baptiste Pierre Legrand dôAussy, qui nous aideront à comprendre lôimportance quôeurent les événements de 1789 dans lôévolution de la perception dôun territoire. Car, au-delà de faire lôinventaire des richesses dôune région, ces sources nous renseignent sur les différentes dynamiques dôune société : que ce soit lôémergence ou la disparition de certaines formes de sociabilités ; les progrès en matière de science, dôéconomie, de politique ou dôagriculture ; ou encore la naissance et la propagation de certains stéréotypes qui renseignent sur la nature des relations entre deux nationsé La France et lôItalie tout particulièrement. Cependant, il nous faudra prendre en compte les deux dimensions de ces sources : comme reflet dôune pratique descriptive à la charnière de deux époques mais également comme une véritable source historique, permettant à lôhistorien dôaujourdôhui dôanalyser lôétendue des connaissances dôune époque et leur diffusion, ainsi que lôévolution de certaines pratiques culturelles. Enfin, si la forme des sources que nous allons étudier nous amènera à remonter jusquôaux XVIème et XVIIème siècles pour saisir lôimportance de certaines traditions dôécriture et de description ; lôobjet principal de ces mêmes descriptions, c'est-à-dire le Piémont, nous renverra à une réalité politico-militaire plus violente et contemporaine aux dates de parution des ouvrages de Breton et Maranda. Ainsi, en évaluant la portée des événements de 1789 et celle de la politique de conquête de Napoléon, entre 1796 et 1804, sur les populations françaises et piémontaises ; nous tenterons dôanalyser les descriptions de Breton et Maranda sous différents angles.

Il sôagira de se demander si les tableaux du Piémont de ces deux auteurs marquent une réelle évolution ou une rupture dans la manière de percevoir et de décrire un territoire par rapport aux pratiques dôAncien Régime ? Alors, les descriptions de Breton et Maranda peuvent-elles être considérées comme représentatives dôun genre descriptif nouveau, propre aux années consulaires et aux nouvelles frontières du territoire français ? Quelles en seraient alors les caractéristiques principales ? Ceux sont là autant de problématiques auxquelles nous tenterons dôapporter des réponses, en découpant notre analyse en deux parties.

Nous nous pencherons dans un premier temps sur la forme des sources privilégiées dans cette étude, en tentant de discerner ce qui relève du témoignage dôune expérience personnelle et unique ; des codes et normes dôécriture propres à des pratiques de descriptions et dôobservations très repandues dans les milieux érudits et du pouvoir. Notre analyse portera donc sur les outils auxquels ont eu recours nos auteurs pour mener à bien

leur travail dôenquête : que décrivent-ils ? Selon quels procédés ? Comment rendent-ils compte à lôécrit des différentes composantes de lôespace géographique quôils observaient ? Puis, notre seconde partie nous amènera à nous intéresser plus particulièrement à lôobjet des descriptions de Breton et Maranda ; c'est-à-dire le Piémont et ses six départements : français depuis 1802. Il sôagira de prendre en compte les bouleversements politiques, militaires et sociaux dans lesquels nos deux auteurs ont effectué leur description. Cette approche, en phase avec la violente réalité de lôépoque, nous permettra dôaborder les notions de citoyenneté et de patriotisme à une période où les frontières de la France ne cessent de se modifier, au fil des annexions et des conflits armés avec les différentes puissances européennes. Ainsi, lôanalyse des descriptions de Breton et Maranda nous amènera à redéfinir la *« notion de voyage patriotique »*, mises en avant par Françoise Knopper[7] pour le territoire allemand et par Jacque Solé[8] ou Mona Ouzouf[9] en ce qui concerne la France des années post-révolutionnaires. En effet, cette notion doit prendre toute son importance à la lecture de nos différentes sources, puisquôil sôagit pour nos deux auteurs, de décrire un territoire annexé dans des conditions brutales et violentes. Lôailleurs, lôétranger peut-il si rapidement être perçu comme *« sa patrie »*, *« son chez soi »* ? Comment nos auteurs appréhendent-ils le territoire piémontais ? Les descriptions écrites, rendant compte de cette annexion, facilitent-elles lôintégration de cette région au sein de la République française ? Et enfin, quelles places restent-ils aux stéréotypes et aux représentations si présentes dans les descriptions dôAncien Régime ?

[7] Françoise Knopper, *Le regard du voyageur en Allemagne du sud et en Autriche dans les relations de voyages allemands,* Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992.
[8] Jacques Solé, *Des voyageurs officiels dans la France profonde au temps de la Terreur,* in *Par monts et par vaux, migrations et voyages,* Actes du colloque du Festival d'Histoire de Monbrison, DL, 2001.
[9] Mona Ouzouf, *Voyages en France dans la décennie révolutionnaire,* in *Le voyage révolutionnaire,* acte du colloque franco-néerlandais du Bicentenaire de la Révolution Française, publié par W. Frihoff ; R. Dekker, Amsterdam, 1989.

PARTIE I

LA DESCRIPTION DU PIEMONT AU DEBUT DU XIXème SIECLE : UN GENRE OU DES GENRES ?

Chapitre I ï Une tradition de description et dôobservation.

Les sources prises en compte dans cette étude et les problématiques mises en avant, nous amènent à remonter un peu plus loin dans le temps que la période qui nous intéresse tout particulièrement. Afin dôanalyser au mieux les ouvrages sur lesquels je me suis appuyée, il est nécessaire de comprendre en quoi les travaux de Jean Baptiste Joseph Breton et de Joseph Maranda se situent au carrefour de différentes pratiques descriptives et de différents genres dôécriture. En effet, avant de se pencher sur lôobjet et les conditions de leur description, c'est-à-dire le Piémont au début du XIXème siècle, il est utile de déchiffrer les divers codes et normes dôécriture utilisés par les deux auteurs. Il sôagit de retracer, dôune certaine manière, cette longue tradition de description et dôobservation dont font parties les premières enquêtes de la monarchie, les enquêtes des préfets sous Napoléon et auxquelles sôajoutent les travaux de voyageurs, de lettrés provinciaux, dôérudits, de médecins ou encore de naturalistes... Ce qui nous importera est la façon dont se sont mélangés le genre du voyage pittoresque, la compilation érudite ou encore le rapport administratif dans les sources privilégiéesé Nous nous intéresserons donc, dans un premier temps, à la forme plutôt quôau contenu des ouvrages étudiés ; ce qui nous permettra dôétablir des liens entre ces différents genres et dôapprofondir par la suite notre analyse.

Plusieurs questions peuvent alors être soulevées: les travaux de Jean-Baptiste Joseph Breton et de Joseph Maranda relèvent-ils plus de la tradition des mémoires des intendants du XVIIème siècle, des récits ou guides de voyages ou encore des enquêtes statistiques du début du XIXème siècle ? Pouvons-nous vraiment, en ce qui concerne ces sources, y repérer un genre précis ? Et peut-on y voir une réelle évolution, par rapport aux descriptions de territoires prérévolutionnaires ?

Dans la lignée des mémoires des intendants du XVIIème siècle : des descriptions structurées.

Si aujourdôhui on entend par *statistique* : *« la quantification, le traitement mathématique des données, le calcul des probabilités »* ; à la fin du XVIIIème siècle, ce terme se définissait par « *lôexposé méthodique et positif des objets qui composent la richesse et la force dôun état* »[10]. Quelque soit le but de la description, il sôagissait dôétablir un tableau précis des ressources et des forces qui constituaient un territoire. Ce passage en revue des sols, des hommes et des institutions dôun Etat remontait à une tradition médiévale appelée : *« miroir du prince »*. Il sôagissait dôun traité religieux destiné à instruire le prince chrétien de sa fonction et à peindre ses vertus idéales : la prospérité du Royaume et le bonheur des peuples dépendant de ce dernier. Cette pratique va se généraliser en France au XVIIème siècle, sous la Monarchie absolue, et va prendre une véritable dimension politique et utilitaire ; désormais, la religion, la morale et lôart de la guerre ne suffisent plus à expliquer le fonctionnement de tout un territoire, en tant quôentité géographique, politique et sociale. Le pouvoir monarchique prend conscience de la nécessité de mettre en place une science pratique, permettant de mieux connaître le Royaume et le peuple : le « *miroir* » devient donc description, à lôimage de lôî uvre de Guillaume Budé[11] qui dressa un tableau descriptif de la France sous François Ier. Dans cette lancée, on voit se développer en France, en Allemagne et en Angleterre, dès la fin du XVIIème siècle, des services chargés de dénombrer les populations, de faire lôinventaire des subsistances ou dôenregistrer les prix.

Ainsi, dès 1664, Colbert, alors contrôleur général des finances du Royaume de France, fit parvenir aux intendants de chaque province du Royaume un questionnaire traitant de divers sujets tels que la justice, la population, lôéconomie ou encore lôagricultureé Les réponses de ces derniers se faisaient sous forme de mémoire, que Bertrand Gille définit comme *« la description dôune unité administrative selon des points de vue historique, géographique, administratif, économique et social »*[12]. Il est intéressant de constater, au vue des sources étudiées, que les descriptions de Breton ou de Maranda, dans leur forme et dans leur

[10] Marie-Noëlle Bourguet, *Déchiffrer la France, la statistique départementale à l'époque napoléonienne,* éd. des Archives contemporaines, Paris, 1988. pp.14.

[11] Guillaume Budé, *Le livre de l'institution du prince…fait et composé par M. Guillaume Budé*, Paris, J. Foucher, 1547.

[12] Cité dans Louis Trénard, *Les mémoires des intendants pour l'instruction du Duc de Bourgogne (1698)*, Paris : Bibliothèque nationale, 1975. pp.31.

contenu, rentrent dans le cadre de cette définition. En effet, nous pouvons nous pencher dans un premier temps sur la forme de ces ouvrages et leurs tables des matières qui nous donnent une idée générale des sujets traités[13]. Même si, comme nous le verrons, les deux auteurs semblent poursuivre des objectifs différents, les thèmes présents dans chacune de leur description sont sensiblement identiques. On retrouve alors des questions qui touchent à lôagriculture *(« avantages des pays agricoles sur les pays commerçans. »* ou *« de lôagriculture. »*) ; à lôadministration des territoires *(« administration et finance. »* ou *« des finances. »*) ; à la religion et à lôEglise *(« Fêtes et solemnités religieuses. »* ou *« de la religion et de la morale du peuple. »*) ; à lôimportance de certaines villes, à leur position géographique et à leur histoire (*« histoire et description dôAsti. »* ou *« sièges éprouvés successivement par la ville de Turin. »*) ; ou encore à la science et à la culture *(« musique italienne. »* ou *« des sciences et des beaux arts. »*)é Ce premier aperçu des thèmes abordés par nos deux auteurs nous permet de rapprocher leurs ouvrages des mémoires des intendants du XVIIème. Une étude comparée nous permettrait de comprendre en quoi les travaux de Jean Baptiste Joseph Breton et de Joseph Maranda se rapprochent, en certains points, des travaux des intendants sous la Monarchie française entre 1698 et 1700. Je me suis appuyée pour cela sur les travaux réalisés par Louis Trénard et Edmond Esmonin[14] au sujet des mémoires des intendants pour lôinstruction du Duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV et héritier du trône. Ces enquêtes, visant à rendre compte de lôétat du royaume à lôépoque, mettaient également en évidence cette conjoncture politique et économique particulière ainsi que la convergence des différents courants de réflexions qui en émanaient. En effet, il faut souligner tout dôabord leur finalité pédagogique, puisquôelles préparaient le futur roi à son règne en lui apportant des connaissances essentielles ; puis, la continuité dôune tradition de description et dôobservation dans les milieux du pouvoir ; et enfin, la conjoncture dramatique des années 1692-1695 qui amenait à faire le point sur lôétat des finances, des administrations et le moral du peuple.

Le Duc de Beauvillier, membre de lôentourage proche de lôhéritier de la couronne, fit donc parvenir aux intendants de chaque province de France, une lettre, un questionnaire et un modèle de mémoire qui reprenait des questions de topographie, dôhistoire, de gouvernement militaire, de finances ou encore de justiceé Il demandait à chacun dôentre eux de bien vouloir donner, entre autre : *« Etendue du pays, longueur et largeur, confins à lôorient et à lôoccident, au midy et septentrion »* ; *« Hommes ; leur naturel vif ou pesant,*

[13] ANNEXES 1et 2.

[14] Edmond Esmonin, *Etudes sur la France des XVIIe et XVIIIe siècles*, PUF, 1964.

laborieux ou paresseux, leur inclinations, leurs coutumes » ; « Nombre de villes, nombre des hommes à peu près dans chacune [é] » ; « Gens d'église : leur réputation de sciences et de vertu, leur crédit, combien environs d'ecclésiastiques, de religieux et religieuses » ; « Nombre des seigneurs et des gentilshommes, familles distinguées [é] » ; ou enfin, *« L'Etat des terres et du labourage, manufactures, nombre d'ouvriers, leur subsistance [é] ».*[15]

Aussi, il précisait bien dans sa lettre, ce qu'il attendait de ces enquêtes, ce qu'elles devaient apporter : « *La connaissance du dedans du royaume [é]»*[16] ; tout comme le firent Breton et Maranda, un siècle plus tard, au vue des titres qu'ils donnèrent à leur ouvrage respectif : « *Voyage en Piémont, contenant la description topographique et pittoresque, la statistique et l'histoire des six départements composant la 27e division militaire »*[17] et « *Tableau du Piémont, avec un précis sur les vaudois et une notice sur les Barbets »*[18]. Les termes de *description*, de *statistique* ou bien celui de *tableau*, nous indiquent déjà l'orientation de ces ouvrages et légitiment, d'une certaine manière, cette comparaison avec les mémoires administratifs du XVIIème siècle. Les descriptions se devaient d'être objectives, complètes et claires pour être utiles et la forme, la façon dont étaient présentées et organisées les informations, était tout aussi importante que le contenu. Ces mémoires relevaient alors plus d'une succession de remarques et de considérations brèves sur des objets établis à l'avance, plutôt que de longues descriptions dans lesquelles les auteurs pouvaient exposer leurs réflexions, hypothèses ou critiques. L'essentiel était avant tout de donner un aperçu général et pertinent de la société d'Ancien Régime, en accordant une place importante aux préoccupations fiscales et mercantilistes.

Le mémoire de l'intendant de la province d'Auvergne[19] a été envoyé aux intendants des provinces du royaume de France comme modèle à suivre et il est intéressant de constater que la manière dont ont été organisées les informations et les observations dans ce dernier est très proche de celle de nos deux auteurs du XIXème siècle. Nous pouvons comparer alors le contenu de la table des matières des ouvrages de Joseph Maranda et Jean-Baptiste

---

[15] *Mémoire envoyé à tous les intendants par Monsieur le duc de Beauvilliers, pour y répondre article par article et servir d'instruction à Monseigneur le duc de Bourgogne,* Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 3868, folio 2.

[16] *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais*, t. XV, 1907, p. 191-192.

[17] JBJ Breton, *Voyage en Piémont contenant la description topographique et pittoresque, la statistique et l'histoire des six départements réunis à la France par le Sénatus-Consulte de l'an XI. Orné de Six cartes et de huit estampes*, Paris, Brion-Déterville-Debray-Fuchs, an XI (1803). BMG.

[18] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont, avec un précis sur les Vaudois et une notice sur les Barbets*, Turin, Impr.Gaita, an XI (1803). BMG.

[19] Comité des travaux historiques et scientifiques, *Les mémoires des intendants pour l'instruction du Duc de Bourgogne (1698)*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1975, pp. 93-119.

Joseph Breton aux différents thèmes abordés dans le mémoire de M. Le Fèvre dôOrmesson, lôintendant de la province dôAuvergne, afin de comprendre en quoi les descriptions administratives du XVIIème siècle ont défini une pratique dôobservation et de description des territoires qui se perpétua à travers les siècles.

Dans le tableau ci-dessous, jôai regroupé les sujets que lôon retrouvait dans chacune des trois descriptions, en établissant des correspondances par rapport aux intitulés des parties des auteurs.

Thèmes abordés dans les descriptions de territoires en 1697 et 1802.

	Thèmes abordés par J. Maranda pour la description du Piémont (1802).[20]	**Thèmes abordés par JBJ Breton pour la description du Piémont (1802).**[21]	**Thèmes abordés par M. Le Fèvre dôOrmesson pour la description de la province dôAuvergne (1697).**[22]
Intitulés des parties.	*ÅDu Piémo*nt.	*ÅAspect général du Piémont.*	Description générale.
	ÅDu gouvernement des rois en Piémont et leur législation.	ÅRéférence à la situation politique du Piémont, à son rattachement à la République française. *ÅOrigine de la maison de Savoie.* *ÅSes prétentions à lôautorité royale.* *ÅAbdication de Victor Amédée II.*	*ÅGouvernement militaire.*
	ÅDu sénat et des autres tribunaux.		*ÅJustices.*
	ÅDes Finances. *ÅDe lôagriculture.* *ÅDu commerce et de lôindustrie.*	*ÅAvantages des pays agricoles sur les pays commerçans.* *ÅRevenus du Piémont.* ÅRemarques sur les différents types de cultures, les méthodes de cultivassions dans les départements du Piémonts.	*ÅFinance.*
	ÅDes établissemens de bienfaisance et de lôaumône. *ÅDu clergé.*	*ÅFêtes et solemnités religieuses.*	*ÅEtat ecclésiastique.*

[20] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont, avec un précis sur les Vaudois et une notice sur les Barbets*, Turin, Impr.Gaita, an XI (1803).

[21] JBJ Breton, *Voyage en Piémont contenant la description topographique et pittoresque, la statistique et l'histoire des six départements réunis à la France par le Sénatus-Consulte de l'an XI. Orné de Six cartes et de huit estampes*, Paris, Brion-Déterville-Debray-Fuchs, an XI (1803).

[22] Comité des travaux historiques et scientifiques, *Les mémoires des intendants pour l'instruction du Duc de Bourgogne (1698)*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1975, pp. 93-119

Nous pouvons remarquer alors, que de nombreux thèmes sont communs aux trois ouvrages même si les descriptions du territoire piémontais sont beaucoup plus exhaustives et détaillées que celle de lôintendant sur sa province. Les thèmes mis en évidence constitueraient, dôune certaine manière, le socle de toutes descriptions, que ce soit au XVIIème, XVIIIème ou début du XIXème siècle. Il sôagit avant tout, pour les auteurs, de décrire les institutions qui structurent un territoire puis dôélargir éventuellement leurs champs dôobservation et de description à des objets que lôon pourrait qualifier de secondaire, tel que lôart ou la culture en général. Ainsi, nous retrouvons bien, dans les trois travaux pris en compte, des considérations sur les institutions militaires, politiques, juridiques ou encore économiques ; ces dernières étant organisées de façon méthodique afin que les destinataires de ces travaux (administrateurs ou simples lecteurs) se repèrent facilement et accèdent rapidement à lôinformation principale. Côest en cela quôil môa semblé important, dans un premier temps, de nous intéresser à la forme de ces descriptions qui constitue un point commun entre nos ouvrages du début du XIXème siècle et les mémoires administratifs du XVIIème siècle. En effet, ce découpage prononcé, en plusieurs parties ou chapitres et la récurrence systématique de nombreux thèmes nous donne une idée de la façon dont les descripteurs, au service dôune autorité ou non, observaient et analysaient un territoire, selon des problématiques précises et prédéfinies. La table des matières des ouvrages de nos deux voyageurs avait la même fonction que les grandes parties mises en avant dans le mémoire de lôintendant : il sôagissait de structurer lôobjet de description à lôécrit de telle sorte que les lecteurs, à la simple lecture des grandes parties puissent se faire une première idée, une première image du territoire décrit.

Cette méthode dôorganisation des informations répondait donc à une certaine exigence dôutilité. Ces descriptions nôétaient pas faites pour rester entre les mains de leur auteur, au contraire, elles devaient être utiles à tous : au pouvoir monarchique pour ce qui est des mémoires des intendants et aux français ou à lôadministration napoléonienne pour les ouvrages de Breton et Maranda. Dôailleurs, si le découpage de Maranda se rapproche un peu plus de celui de M. Le Fèvre dôOrmesson (en organisant son propos en quinze grands chapitres), il est intéressant de constater que Jean Baptiste Joseph Breton a préféré détailler, peut-être à lôexcès, sa description. En effet, ce dernier va tout dôabord structurer son propos en six grandes parties, une pour chaque département du Piémont, à lôintérieur desquelles il développera en tout 161 sujets auxquels il consacrera quelques pages voire quelques lignes parfois. Contrairement à Joseph Maranda et à lôintendant de lôAncien Régime, Breton ne sôest pas attaché à mettre en évidence les thèmes centraux de la

description ; il pouvait accorder autant dôimportance à la « *culture du murier* », à laquelle il consacre deux pages, quôaux « *revenus du Piémont [é]* » sujet sur lequel il nécrira que quelques lignes si lôon sôen tient à la pagination du sommaire. Il est donc difficile, à première vue, de voir une progression logique et cohérente dans sa description dôautant plus que lôauteur revient à plusieurs reprises sur un même sujet mais sous des intitulés différents. Néanmoins, sôil est vrai que le découpage de Breton semble sôécarter, dans la forme, du mode de description et dôorganisation des mémoires administratifs du XVIIème siècle ; il nôen reste pas moins clair que ces derniers constituèrent une base pour toutes descriptions ultérieures et, lôouvrage de Joseph Maranda me paraît être une très bonne illustration.

Il faut attendre lôextrême fin du XVIIIème siècle, en France, pour que lôadministration royale accepte de communiquer au public ses enquêtes sur les différentes provinces. En effet, jusquôalors, ni les mémoires provinciaux, ni les enquêtes numériques nôétaient destinés à être diffusés. Beauvillier, dans sa lettre aux intendants, précisait bien le caractère secret de ces travaux : *« Ce que vous môenvoyerez nôest point pour devenir public, au contraire : ainsy jôespère que vous voudrez bien mettre les choses au naturel. »*[23]. Lôouverture des bureaux de la monarchie aux recherches privées ne fit que nourrir un peu plus la curiosité de savants, voyageurs et érudits tels que lôétaient nos deux auteurs du XIXème siècle. Ainsi, Pierre Jean Baptiste Legrand dôAussy, dans son récit de voyage en Auvergne en 1787-1788, évoque la compétence de ces administrateurs après que lôintendant dôAuvergne lui ait facilité la découverte et lôétude de sa généralité :

> *On sent aisément combien pouvaient môêtre utiles dans mes recherches ces officiers de lôancienne administration, et quel prix, au milieu des abus que me présentait leur institution, je devais attacher à des instructions aussi sûres que les leurs.*[24]

Il est facile dôimaginer alors, que cette remarque aurait pu être écrite par Breton ou Maranda et cela confirme encore une fois lôinfluence des descriptions administratives du XVIIème siècle sur les travaux des siècles suivants. Les ouvrages de nos deux auteurs du début du XIXème siècle ne présentent donc pas, à première vue, une originalité quelconque. Ils sôinscrivent dans une tradition de description et dôobservation déjà bien

[23] *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais,* t. XV, 1907, p. 191-192.

[24] P.J.B Legrand d'Aussy, *Voyage fait en 1787 et 1788 dans la ci-devant haute et basse Auvergne, ouvrage où l'on traite des productions,… mœurs des habitants, population,… commerce*, Paris, Impr. Des Sciences et des Arts, an III (1795), t.1, avertissement, p. xii-xiii.

établie dans laquelle le mélange de différents genres dôécriture est devenu une norme à respecter pour que tout travail descriptif soit considéré comme complet et surtout utile. En effet, nombre de travaux administratifs, que ce soit sous la Monarchie française ou sous Napoléon, souffrent dôun manque dôinformation et dôobjectivité ; il est donc indispensable de poursuivre notre étude pour comprendre ce que Breton et Maranda ont emprunté à chacune de ces pratiques descriptives ; ce quôil manque à leur ouvrage et surtout, ce qui peut être considéré comme une évolution dans le genre, une nouveauté.

Entre expérience personnelle et poids de la tradition : dans la continuité des récits de voyage.

Les descriptions du Piémont faites par nos deux auteurs sont, comme nous lôavons vu, beaucoup plus exhaustives que de simples descriptions administratives. Breton et Maranda abordent de nombreux sujets qui dépassent largement le cadre des mémoires des intendants et surtout, ils y ajoutent leurs ressentis personnels, leurs réflexions critiques parfois. Nous retrouvons chez Breton de nombreuses considérations sur lôart tel que ses *« remarques générales sur les spectacles dôItalie »*, son intérêt pour *« les chanteurs ultramontains »* ou la *« découverte des ruines dôAsti »* ecté De la même manière, Joseph Maranda intitule son septième chapitre : *« des sciences et des beaux arts »*, et côest dans ce dernier quôil cite et encense plusieurs artistes piémontais tels que *Bonzanigo* pour ses sculptures sur bois ou encore *Pugnani* et *Viotti* pour leur musique[25]. Au fur et à mesure de la lecture de leur ouvrage respectif, nous voyons bien quôil ne sôagit pas uniquement pour eux de dresser le tableau descriptif dôun territoire. Nos deux auteurs font preuve dôune curiosité impressionnante et dôune véritable soif de savoir, à lôimage du sommaire très détaillé que nous offre Jean Baptiste Joseph Breton. Cette énumération systématique des thèmes abordés donne parfois aux lecteurs la sensation dôun trop plein dôinformations : il est difficile de discerner, aux premiers coups dôil, ce qui est important, indispensable à savoir, du détail insignifiant. Cela nous oblige à parcourir lôouvrage en entier afin de nous en faire notre propre idée. Il sôagit en fait dôune lecture assez agréable puisque chaque page parcourue constitue une vraie mine dôinformations et nous pourrions comparer cela à la visite guidée dôun édifice : lôauteur nous promène à travers les différents départements du Piémont, en illustrant son propos dôanecdotes historiques ou de remarques générales et

[25] J. Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit*. pp. 69.

actuelles sur lôItalie et sa situation dôalorsé Cêest en cela que lôon peut rapprocher, il me semble, nos deux ouvrages de 1803 des guides ou récits de voyages de lôAncien Régime.

Revenons alors sur le terme de *voyage*, avant de se pencher sur la particularité de ces récits et guides qui découlent dôune telle expérience.

Antoine Furetière[26], dans son dictionnaire universel de 1690, définit le *voyage* comme le *« transport que lôon fait de sa personne en des lieux éloignés »* ; il complète son propos en précisant que le terme *voyager* était employé *« en parlant de ceux qui estudient la Géographie & lôHistoire, qui apprennent la* [fonction] *des lieux, les mîurs des peuples, aussi bien que ceux qui voyagent effectivement [éé] ».* Enfin, il décrira *le voyageur* comme *« celui qui fait des voyages par pure curiosité, et qui en fait des relations. »* Nous pourrions partir de cet ensemble de définitions pour analyser les textes de nos deux auteurs : Breton et Maranda se considèrent ï ils comme de simples voyageurs en quête de connaissances ? Considèrent-ils leur ouvrage respectif comme des récits de voyage ? Nous le verrons dans les parties qui suivront, réduire les travaux de nos deux auteurs à de simples relations de voyage serait occulter une partie de leur travail et de leurs objectifs, compte tenu de la période à laquelle ils ont rédigé leur ouvrage. Cependant, par de nombreux aspects, il est clair que leur démarche se rapproche fortement de celle de tout voyageur à la découverte dôun territoire étranger. Nous y retrouvons tout dôabord la dimension physique du voyage qui amène nos deux auteurs à nous faire part des diverses contraintes physiques et matérielles quôils ont pu rencontrer au cours de leur périple. Ainsi, leurs propos peuvent parfois faire penser à ceux dôun guide de voyage dans lequel il est spécifié les endroits où il est nécessaire de sôarrêter ou contraire ceux qui sont à éviter. Cet aspect est très présent dans lôouvrage de Jean Baptiste Joseph Breton ; en effet, à plusieurs reprises il indique aux lecteurs des villes et parfois même des auberges qui lôont marqué, à lôimage de cette remarque au sujet de la ville de Soargio dans la vallée de Saint-Martin :

La beauté du site, nous dirons même lôélégance de lôexposition, font de la petite ville de Soargio un lieu de délices et où les voyageurs doivent sôarrêter, quoiquôaprès le château des comtes de Saint-Georges, et un pont dôune construction assez hardie, on y trouve pas de monuments dignes de remarques. [27]

[26] BNF. Antoine Furetière, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts…/ par feu Messire Antoine Furetière*, Paris, France-expansion, 1690.

[27] JBJ Breton, Voyage en Piémont… *Op.cit.* pp.33

Il sôagit là, dôune véritable incitation à la découverte et lôauteur fait appel à sa sensibilité pour décrire ce lieu. Toutefois, les adjectifs employés semblent parfaitement choisis, de façon à ce que cette description ne tombe pas dans lôexcès ; Breton indique aux lecteurs ce qui lui a plu mais avec une certaine distance. Il ne sôétend pas sur les sentiments quôil a pu ressentir à la vue de tel ou tel édifice et laisse aux lecteurs et futurs voyageurs le soin dôaller apprécier par eux mêmes. Un des aspects intéressants de ces ouvrages, et plus particulièrement dans celui de Jean Baptiste Breton, est cette invitation aux émotions qui est très caractéristique des récits de voyage. Lôauteur propose un voyage à faire et des émotions à ressentir, dôoù la nécessité dôune certaine objectivité afin que le lecteur puisse en faire sa propre expérience.[28] Ainsi, de la même manière, Breton sôindignera quelques lignes plus tard sur les auberges piémontaises et le fait que *« ce ne sont pas comme en France, et presque partout ailleurs, des filles qui font le service, mais généralement des garçons [é] »*[29].

Les campagnes napoléoniennes et lôannexion dôun certain nombre de territoires italiens par la France, tels que le Piémont, ont engendré de nombreuses répercussions économiques et ont modifié certaines modalités du voyage. Lôétat général des postes dôItalie de lôannée 1809, fait mention de ces modifications et précise que :

Depuis que le Piémont a été réuni à lôEmpire français et quôil a été déclaré 27ème division militaire, toutes les lois, réglemens et tarif des postes de chevaux ont été abrogés et on a mis en vigueur les lois de France [é].[30]

Cette notification nous permet de penser que les voyages de Breton et Maranda ont été facilités, dôun point de vue matériel du moins. Dôailleurs, nos deux voyageurs ne font que très peu référence au coût de la vie dans les villes piémontaises. De plus, un peu plus loin, lôEtat général des postes spécifie que désormais les monnaies françaises sont en cours dans tout le Piémont et que le dialecte piémontais se compose *« de langue française et italienne mais les personnes comme il faut parlent également lôun et lôautre »*[31]. Le rapprochement

[28] Je me suis appuyée, pour cet aspect là, sur les travaux d'Ariane Devanthery présentés lors de la journée d'étude des 22 et 23 novembre 2007 intitulée : « La construction des savoirs au tournant des Lumières. Figures de « passeurs » entre science, histoire et littérature ». Organisée par le Centre d'études stendhaliennes et romantiques et le CHRIPA.

[29] JBJ Breton, Voyage en Piémont… *Op.cit*. pp.35.

[30] BMG. *Etat général des Postes et Relais de l'Italie, suivi de la carte géométrique des routes desservies en poste, avec la désignation des relais et des distances, avec la description des principales villes*, 8ème édition, corrigée et augmentée des voyage de l'Istrie, de la Dalmatie et du Simplon, Florence, N. Pagni, 1809. pp. X.

[31] *Ibid*. pp.100.

de cette étude administrative aux textes de nos deux auteurs, nous permet dô émettre certaines hypothèses sur les conditions de leur voyage et lôon peut supposer en effet, quôils nôont pas été confrontés à de gros problèmes tant matériels que pour la vie quotidienne et la collecte dôinformations auprès des locaux. Ces deux descriptions du Piémont sont alors dôautant plus intéressantes à analyser puisquôelles se situent à cette époque charnière, entre la fin du XVIIIème siècle et les années 1830, où les guides et récits de voyages sont à la recherche de leur forme « moderne ». Les voyages sont désormais moins longs et moins couteux et la maniabilité des ouvrages descriptifs et des guides importe autant que les informations rapportées par les voyageurs-auteurs.

Breton et Maranda, dans leur description respective, allient alors ce côté pratique, à la curiosité et à la méthodologie : leur but étant de faire partager leur expérience du voyage aux lecteurs en rappelant tout de même, à de nombreuses reprises, lôutilité dôune telle étude.

> *Le plan de notre voyage va nous rapprocher des campagnes de Lombardie ; mais, nous ne nous écartons pas toujours de ces hauteurs sourcilleuses : le Mont-Genèvre, le Mont-Cenis, le Mont-Viso, La Roche-Melon, le col de Tende et leurs environs, nous présenterons plus dôune fois leur aspect imposant et sublime.*[32]

Par cette simple phrase, Breton fait voyager le lecteur, il le transporte dans un espace géographique inconnu et lôincite à poursuivre cette expérience avec lui. De plus, la façon dont il termine son ouvrage illustre bien la volonté quôa eu lôauteur de faire entrer les lecteurs dans cette expérience physique que constitue le voyage : *« Notre voyage est achevé [é] Notre tâche est terminée [é] »*[33]. Ces quelques mots donnent véritablement lôimpression quôil sôagissait dôun travail collectif ; comme si Breton, en parcourant le territoire piémontais et en construisant son récit, avait en tête ses futurs lecteurs. Il ne les associa pas au voyage uniquement lors de lôécriture, mais les rendait présents au moment de son travail dôenquête et dôobservation sur le terrain. Côest sans doute cela qui rend le récit si riche et authentique : lôauteur fait part de tout ce quôil a vu, de tout ce dont il a eu connaissance et ne néglige aucun détail. Nous comprenons bien là les enjeux auxquels sont confrontés Breton et Maranda : en rendant publics leurs écrits de voyages, nos deux auteurs se soumettent aux jugements des lecteurs; la légitimité et lôutilité de leur expérience peuvent donc être remises en cause, voire discréditées. Ainsi, il leur est

[32] *Ibid*. pp.32.
[33] *Ibid*. pp. 231.

essentiel de construire intelligemment leur récit afin de susciter toujours un peu plus lôenvie aux lecteurs.

Aux premières pages de son ouvrage, Breton nous fait donc part de sa démarche : *«* [é] *de sorte que jôose me flatter dôavoir renfermé dans mon livre tout ce quôil y a de plus important et de plus curieux à connaître sur le Piémont. »*[34]. Il sôagit là, dôun premier argument : lôauteur insiste sur lôutilité de son voyage et du récit quôil va en faire ; les lecteurs pourront y trouver à la fois des informations pratiques, propre à lôhistoire du pays, aux mî urs des habitants, à lôarchitecture ecté mais ils pourront également se divertir en lisant certaines anecdotes amusantes et originales.

Cependant, ce dernier semble faire preuve dôune démarche assez particulière. En effet, il précise quelques lignes plus loin :

> *Nous avons usé dans notre ouvrage, et de la même circonspection, et de la même indépendance dôesprit que nous avions déjà manifestées. Au reste, ce nôest pas lôambition de nous rendre agréable à tous les partis, qui a motivé notre conduite [é] mais nous nôavons pas voulu suivre la manie du siècle, et insérer dôinsipides dissertations de controverse, dans des écrits où certes, on ne devroit pas sôattendre à les rencontrer.*[35]

Lorsquôil évoque cette notion *« dôindépendance de lôesprit »*, fait-il référence implicitement à ces nombreuses normes dôécritures propres au genre des récits de voyage ? Si cô était bien le cas, les lecteurs seraient en droit de se demander ce que lôauteur apporte en plus ; en quoi sa description constituerait une nouveauté dans le genre ? Il est vrai que depuis le XVIème siècle, les récits, relations et guides de voyages répondent à certaines règles dôécriture et de description. Dominique Poulot[36] définit ce genre littéraire, que constituent les écrits de voyages, comme *« [é] un jeu des élites qui fait intervenir modèles culturels, évocations littéraires, souci de distinction, dilettantisme et privates jokes. »*. Les auteurs de ces types dôouvrage ne sont pas véritablement libres de leurs écrits ; ils se plient volontairement ou non à certaines règles, ce qui peut rendre leur récit monotone, sans exotisme. Nous avons bien vu dôailleurs que les thèmes abordés par Breton et Maranda sont quasiment identiques. Alors à quoi Jean Baptiste Joseph Breton peut-il faire référence ? Il est possible que ce dernier fasse allusion aux différents écrits qui ont été publiés concernant la campagne de Napoléon en Italie et plus particulièrement le

[34] I*bid*. pp. IV.
[35] *Ibid*. pp. VII.
[36] Dominique Poulot, *Les Lumières*, PUF 2000. Pp.132.

rattachement du Piémont à la France. Lôoriginalité de lôouvrage de Breton tiendrait alors dans la neutralité quôil garde vis-à-vis des événements de lôépoque, plutôt que dans une certaine nouveauté de lôécriture et de la description dôun territoire.

Si Joseph Maranda, quant à lui, affirme clairement son enthousiasme concernant le rattachement officiel du Piémont à la France, son tableau descriptif nôen reste pas moins fidèle aux normes et codes dôécriture propre au genre descriptif et à la littérature de voyage. En effet, quelque soit les motivations qui poussèrent nos deux auteurs à faire ce voyage et à établir une description du Piémont au début du XIXème siècle, nous retrouvons dans leur ouvrage respectif, de nombreuses similitudes avec les descriptions de territoires sous lôAncien Régime. Nous pourrions penser pourtant que chaque voyage, pour la personne qui lôeffectue, est unique et ne peut se comparer à aucun autre : de par la façon dont on interprète ce que lôon voit, les ressentis vis-à-vis de certaines choses ou tout simplement lôintérêt que lôon portera à un objet plus quôà un autreé Ainsi, lorsque des observateurs, tels que le sont Breton et Maranda, rédigent le récit de leur expérience, ils désirent également laisser une trace de leur personnalité : quoi de plus légitime pour un auteur que de vouloir se démarquer dans un genre littéraire si répandu ? Côest pourtant une tâche bien difficile puisque, sous lôAncien Régime, les récits de voyage et les descriptions de lôItalie en particulier, se multiplient. Il est donc fréquent de retrouver, dôun ouvrage à un autre, certaines images, certains stéréotypes sur un territoire ou son peuple. François Brizay[37], dans son étude sur les guides et récits de voyages français en Italie, a nettement mis en évidence cette intertextualité que lôon retrouve au sein de la littérature de voyage. A la lecture de nos sources, il est intéressant alors de se demander comment nos auteurs au moment de lôécriture, ont jonglé entre le témoignage dôune expérience personnelle, donc unique, et les codes et impératifs dôun genre littéraire. Il est vrai que Breton et Maranda, dès les premières pages de leur ouvrage, sôimpliquent personnellement comme pour marquer lôauthenticité et la pertinence de leur étude. Lôemploi du *« je »* nôest donc pas anodin et nous pourrions interpréter cela comme une prise de risque de la part de nos deux auteurs : ils ne se cachent pas derrière une multitude de références bibliographiques mais se portent garant de la véracité et de la pertinence des informations quôils nous apportent.

[37] François Brizay, *L'image de l'Italie dans les guides et les relations de voyages publiées en France au XVIIème siècle (1595-1713) : sa construction et son évolution*, Tours, ANRT, 2001.

Ainsi, Joseph Maranda dédie personnellement sa description du Piémont à Napoléon Bonaparte :

Daignez, citoyen Premier Consul, l'agréer avec indulgence, comme un faible témoignage de mon entier dévouement et de mon profond respect. [38]

A la lecture de ces quelques lignes, nous comprenons vraiment le poids de chacun des mots employés par l'auteur ; ce dernier jouant en quelque sorte sa réputation et sa crédibilité sur ce tableau descriptif du Piémont. Il me semble important de nous arrêter alors sur le terme de *«témoignage »*. En effet, ce dernier suppose l'implication de soi, de sa personne et en appelle à la sensibilité et aux ressentis d'un individu. Cela nous amène donc à penser que l'auteur a réellement voulu marquer sa description, plutôt ordinaire, d'un signe bien distinctif ; son tableau du Piémont ne se détache pas de cette longue tradition de description, néanmoins, la façon dont il le présente et ses motivations en font un ouvrage particulier. De la même manière, Jean Baptiste Joseph Breton, dans la présentation de son travail, se met en scène à de nombreuses reprises : *« Tout ce que **je** ne savais pas, par **moi-même**, **je** l'ai puisé dans les documents les plus authentiques [é] » ; « **Je** réponds à tous ces reproches que **je** n'ai prétendu exprimer aucune opinion [é] »*[39]. Encore une fois, il semble qu'il s'agisse d'un cas particulier : l'auteur se justifie, se défend face à certaines critiques qui lui auraient été faites. Nous pouvons penser également que la lecture de ces quelques premières pages ne fera que donner un peu plus aux lecteurs l'envie de découvrir ce qui suite Pourquoi un tel ouvrage aurait été sujet à des critiques ? Il s'agit en fait d'une incitation à la lecture : à nous lecteur de nous faire notre propre opinion sur le récit de ce voyageur et les informations que l'on peut en tirer

Cependant, ces quelques remarques propres à nos deux auteurs ne doivent pas nous faire oublier les correspondances qui existent entre leur description et celles de récits antérieurs. En effet, il m'a semblé judicieux de comparer le contenu des descriptions de Breton et Maranda à celle d'un auteur ayant publié la sienne avant les événements révolutionnaires et le redécoupage du territoire français. Je me suis alors penchée sur le récit du voyage en Italie de l'abbé Richard Jérôme[40], publié en 1770. Même si le Piémont en 1803 est devenu

[38] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont…Op.cit.* Dédicace.
[39] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit*. pp. IV et V.
[40] BNF. Richard (abbé Jérôme), Description historique et critique de l'Italie, ou Nouveaux Mémoires sur l'état actuel de son gouvernement des Sciences, des Arts, du commerce, de la population et l'histoire naturelle par M. l'abbé Richard, chez Dalalain, Paris, 1770. 6 volumes.

un département français, nous verrons quôil nôen reste pas moins un territoire où la culture italienne a sa place.

Mais, dans un premier temps, arrêtons nous sur la forme de lôouvrage de lôabbé Richard Jérôme : en quoi celle des descriptions de nos deux auteurs du début du XIXème siècle sôen rapproche ? Les évènements politiques, militaires ou sociaux de la fin du XVIIIème siècle ont-ils entraîné une évolution dans la manière de raconter son voyage ?

Il est surprenant de constater, à la première lecture de nos sources principales, que la forme des récits de Breton et Maranda se rapproche encore énormément des descriptions de lôAncien Régime. Pourtant, nous aurions pu penser que les événements révolutionnaires de 1789, les bouleversements spatiaux du territoire français, dus à la création des départements et aux campagnes napoléoniennes, auraient modifiés les modalités du voyage et de la descriptioné En analysant en profondeur le contenu des ouvrages de nos deux auteurs, nous verrons que ces changements ont bien eu des répercussions sur les écrits des voyageurs ; mais, lôaspect général de telles descriptions ne varie que très peu au fil des siècles et des événements. En effet, lôabbé Richard se targue dôaborder, dans sa description critique et historique de lôItalie, des thèmes qui, selon lui, sont trop souvent négligés par les voyageurs :

> *On trouvera dans cet ouvrage, non seulement ce qui a rapport à lô état actuel du gouvernement en Italie, aux mî urs et aux usages de chaque peuple en particulier ; objet qui avait été extrêmement négligé, et que lôon ne connoissoit point ; mais encore tout ce qui peut intéresser la curiosité [é] avec ce qui regarde lôhistoire naturelle, les productions propres à chaque pays, la manière de les cultiver, & le commerce qui en résulte.* [41]

A la simple lecture de ces quelques lignes, il nous serait facile de penser que ces mots ont été sortis des ouvrages de nos deux auteurs du XIXème siècle. Breton aborde bien dans sa description du Piémont *« les mî urs des Piémontois, et leur comparaison avec celles des autres Italiens »* ; de la même façon que Joseph Maranda introduira dans son tableau du Piémont, quelques remarques générales sur le commerce et lôindustrie dans les Etats italiens. Les marqueurs temporels, dans de tels types dôouvrage, ne sont que très peu mis évidence. Il semble bien plus important pour les auteurs, quelle que soit lôépoque à laquelle ils firent part de leur description, de respecter les normes et les codes dôune tradition dôobservation et de description. Mais, nous devons également voir cela comme une sorte

[41] *Ibid.* Tome 1, *Avertissement*.

sécurité vis-à-vis des lecteurs. Le bouleversement des formes et des règles propres à la littérature de voyage aurait été bien mal accueilli car il ne faut pas oublier que cette similitude entre tous ces ouvrages, donne aux lecteurs une grille de comparaison et de repérage. Alors, si lôutilité et la méthodologie de tels récits priment par-dessus tout, il devient difficile pour nos auteurs de faire part véritablement de lôauthenticité de leur expérience ; dôune certaine manière, nous pourrions dire que lôauteur, le descripteur méthodique prend le dessus sur le voyageur et la spontanéité de ses ressentis. A aucun moment, dans les écrits de Breton ou Maranda, nous ne pouvons distinguer la trace dôune émotion profonde ; tout semble très rationnalisé ce qui suppose que les normes et codes dôécriture propres à ce genre descriptif sont véritablement intériorisées par les auteurs, comme des automatismes. Ainsi, de la même manière que Breton et Maranda justifiaient leur travail, lôabbé Richard Jérôme en 1766 employait une démarche similaire :

Je ne garde point lô incognito, je ne me cache pas sous un nom étranger : étant sûr de ne mô être jamais écarté de la vérité, ayant des garants respectables à citer, je ne crains pas dô être démenti sur aucun fait ; on me dira souvent que mes vûes nô ont pas été assez étendues ; mais est-ce ma faute ? [42]

Même ce qui semblait être une revendication personnelle devient donc, à la lecture de ces trois ouvrages, un lieu commun dans la littérature de voyage. Tous emploient les mêmes méthodes pour légitimer leurs études et attirer le lecteur ; cette volonté de se démarquer pousse en réalité un peu plus les différents auteurs vers le « déjà vu »é

Enfin, lôun des autres points intéressants de ces ouvrages est la vision de la culture italienne par des voyageurs et auteurs français. Même si, comme nous le verrons, le Piémont reste une province particulière de par son histoire et sa situation géographique, les descriptions de Breton et Maranda reprennent de nombreux thèmes, images et stéréotypes propre aux récits de voyage en Italie. Ce sujet soulève tout dôabord de nombreuses questions en ce qui concerne cette notion de « culture italienne » à une époque où la péninsule se compose dôune multitude dôétats indépendants. Marco Cuaz a très bien mis en évidence ces problématiques propres à la question de lôidentité italienne au XVIIIème siècle et sa perception par les étrangers ou par des intellectuels italiens[43]. Nous pouvons

[42] *Ibid.* Tome 1. *Avertissement.*

[43] Marco Cuaz, *L'identité italienne au XVIIIème siècle. La perception des étrangers et l'autoreprésentation des intellectuels d'Italie* in G. Bertrand (Dir), *Identité et cultures dans le monde alpins et italien (XVIIIe-XXe siècle)*, Paris, L'Harmattan, 2000.

alors évoquer le stéréotype de lôItalien en le déclinant toutefois en un grand nombre de « caractères régionaux », ce qui amène Marco Cuaz à parler dôune *« géographie de la différence »* ou dôune *« Italie au pluriel »*. En effet, et nous y reviendrons plus en détail par la suite, jusquôaux conquêtes napoléoniennes, il faut constater lôabsence quasi-totale dôune idée politique de lôItalie. Ainsi, nos deux descriptions privilégiées datant de 1803, nous pouvons nous demander si Breton et Maranda avaient la perception « dôun peuple dôItalie », « dôune culture et dôun caractère commun » ; ou bien accordaient-ils plus dôimportance à cette « Italie au pluriel » et au caractère particulier des piémontais ?

Il est vrai quôà plusieurs reprises, nos deux auteurs marquent cette différence entre les divers caractères et dialectes italiens. Jean Baptiste Joseph Breton consacre par exemple une partie de sa description à *« lôinfluence des dialectes et des mîurs sur la destinée des différentes nations dôItalie »*[44] . Le statut particulier du Piémont est également largement abordé par nos deux voyageurs, que ce soit dôun point de vue historique, géographique ou en ce qui concerne les mîurs de la populationé Cependant, malgré ces quelques distinctions, il est clair que le passage des Alpes marque lôentrée en territoire étranger, tant dôun point de vue géographique que culturel :

Quel spectacle varié que celui qui sôoffre à lôobservateur qui, pour la première fois pénètre dans le Piémont ! Quels sites imposants il a contemplé avant dôy parvenir ! Mais arrivé dans le cîur du pays, il jouit tour à tour de la vue de paysages sauvages et pittoresques et de campagnes riantes.[45]

Nous voyons bien par ces quelques phrases, que les événements politiques et militaires de lôépoque nôeffacent pas pour autant les images de lôItalie façonnée au fil des siècles et des récits de voyage. Au-delà des réflexions propres à une ville ou à une région en particulier, nous discernons aussi certaines remarques plus générales sur la culture italienne et les italiens. La relation des Italiens avec la religion est par exemple évoquée à plusieurs reprises par Maranda dans ses chapitres consacrés *« aux Madonnes et aux Saints »* et *« à lôusage de la croix en religion » ;* ce dernier sôinquiète des conséquences négatives sur les mîurs que pourraient entraîner de telles pratiques[46].

[44] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit.* pp. 97.
[45] Ibid. pp.4.
[46] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit.* p.128 à148.

Jean Baptiste Joseph Breton fait à ce même sujet une comparaison assez amusante :

[é] et si le bon La Fontaine sôest plaint de la trop grande multiplicité des fêtes en France [é], quelles déclamations nôauroit-il pas faites contre la nombreuse légende des saints et des patrons qui dans ce pays, sont honorés de fêtes chommées [47].

Il revient alors aux lecteurs la tâche de distinguer les données recueillies au cours du voyage, des stéréotypes littéraires largement diffusés dans cette littérature du voyage et dans le genre descriptif. Cependant, cette similitude avec les descriptions de territoire dôAncien Régime ne doit pas nous faire oublier lôutilité particulière de chacun de ces ouvrages et la nécessité dôune analyse approfondie de leur contenu. Les tableaux du Piémont de nos deux voyageurs, tout en sôinscrivant dans cette tradition de description et dôobservation, sont le fruit dôun travail dôenquête sérieux et méticuleux. Sôil est probable que Breton et Maranda se soient appuyés sur des travaux antérieurs pour étayer leur description, leur travail dôobservation et de récoltes des informations nôen reste pas moins important. Nous en revenons toujours à cet impératif de lôutilité et, après sôêtre intéressé à la forme de nos deux ouvrages, nous nous pencherons justement sur les éléments qui font de nos deux descriptions des travaux riches et dignes dôintérêt.

Chapitre II ï Un travail dôenquête : Breton et Maranda, deux anthropologues de lôépoque consulaire ?

Il est donc nécessaire pour poursuivre notre étude de dresser le portrait de nos deux auteurs afin de mieux comprendre, dans un second temps, leur manière de travailler. Ce chapitre nous permettra de replacer nos deux descriptions dans une histoire des réseaux intellectuels ; il sôagira dôétablir un lien entre les travaux de nos deux voyageurs et ceux effectués par des savants et érudits provinciaux dans le cadre, par exemple, de concours organisés par des académies provinciales ou tout autres types de sociétés savantes. Cette première réflexion nous amènera ensuite à nous pencher sur les méthodes du recueillement dôinformation : quels types dôinformations ; comment se les procurer et enfin, comment passer de lôinformation, c'est-à-dire dôun ensemble de données concernant un sujet particulier, à la connaissance : la compréhension et lôinterprétation de ces données.

[47] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.Cit*. pp.111.

Portraits de deux auteurs au cœur des dynamiques et des réseaux intellectuels de leur époque.

Je ne dispose que de très peu d'informations concrètes sur nos deux voyageurs. Les fiches biographiques de Saur n'indiquent pas le nom de Joseph Maranda et nous pouvons y trouver 362 personnes du nom de Breton, dont un seul né en 1777. Néanmoins, un article paru en août 1803, dans l'*Allgemeine Literatur-Zeitung*, l'un des plus prestigieux journaux savants du XVIIIème siècle, fait référence aux travaux d'un certain Jean-Baptiste Joseph Breton de la Martinière[48]. Ce dernier serait l'auteur d'un *Voyage dans la ci-devant Belgique et sur la rive gauche du Rhin*, édité en 1802 ; aurait participé à l'ouvrage de Joseph Lavallée, pour la description des différents départements de la France entre 1792 et 1802 ; et enfin, serait l'auteur d'un *Voyage en Piémont* publié en 1803. Nous pouvons donc affirmer, de façon quasi-certaine, qu'il s'agit bien là de notre auteur ; ce qui nous permet de replacer ce dernier et ses travaux dans un large réseau d'érudits et de voyageurs du début du XIXème siècle. De plus, en confrontant les écrits de Maranda et Breton avec les travaux d'historiens portant sur la littérature de voyage, les académies et les sociétés savantes en France sous l'Ancien Régime et au début du XIXème siècle, il m'a été possible de dresser un portrait général de nos deux voyageurs. Il est intéressant de constater que, malgré les nombreuses similitudes qu'il existe entre leur deux descriptions, nos deux auteurs semblent venir de milieux très différents. En, effet, nous apprenons tout d'abord que Joseph Maranda est militaire : la première page de son ouvrage nous précise que ce dernier est, en 1802, *« chef de brigade, ancien colonel des vaudois »*. A de nombreuses reprises d'ailleurs, l'auteur nous fait part de quelques unes de ses expériences militaires et glorifie l'homme de guerre qu'était Napoléon ; il consacrera cinq pages de sa description à l'arrivée du Premier Consul en Italie[49]. Aussi, certaines de ses remarques peuvent nous faire penser que cet homme est plutôt issu de la bourgeoisie. Maranda se démarque de la masse du peuple en expliquant que ce dernier est trop ignorant et trop crédule vis-à-vis du pouvoir en place. Puis, de la même manière, il émet de nombreuses critiques à l'égard de la noblesse, de sa main mise sur certaines charges et des achats de titres :

[48] *Allgemeine Literatur-Zeitung,* 23 August 1803, n° 240, (page consulté le 12 juin 2008) http://zs.thulb.uni-jena.de/receive/jportal_jparticle_00022105 .
[49] J. Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit*. pp. 18-22.

Quôon me vante après cela lôantiquité la plus reculée de telle ou telle autre famille, je sais quôelle ne peut jamais être plus ancienne que celle du laboureur et de sa ferme [é]quôil y ait eu, après cela, plus ou moins dôindividus dans cette famille, qui aient rendu des services au pays, côest ce quôon peut leur contester, mais qui les auroit rendu ces services, puisquôils occupaient toutes les charges ? [50]

Lôauteur poursuit quelques lignes plus loin : *« [é] ils fraterniseront avec nous, si ce nôest pas eux leurs descendants avec les nôtres. »*[51]. Lôemploi du *« nous »* en opposition avec le *« ils »* désignant la noblesse, nous conforte dans lôhypothèse des origines de Joseph Maranda. Aussi, nous avons vu que ce dernier ce présente comme *« colonel des vaudois »*, élément qui peut nous renseigner sur sa confession. En effet, le mouvement vaudois connu un grand succès dans les Alpes et le Piémont notamment, qui fût le théâtre de nombreuses persécutions jusquôau XVIIIème siècle. Cette information est capitale car elle nous permettra, dans les parties consacrées exclusivement à la situation du Piémont en 1803, de mieux comprendre les positions de Maranda vis-à-vis de la politique napoléonienne en Italie. Pour lôheure, celle-ci nous aide à interpréter les propos de lôauteur concernant la religion catholique et le clergé. Ce dernier est en effet très critique et sa description sôapparente parfois à un véritable libelle. Il nôhésite pas à dénoncer les agissements et les mauvaises mî urs des hommes dôEglise et dans son chapitre traitant de la science et des beaux arts, il déplore la trop grande place que tient la religion au sein de lôuniversité de Turin, lôAthénée :

[é] on pouvoit dès lors approfondir en loi, en médecine, en physique, ect, tout ce qui pouvoit étendre nos connaissances et enrichir notre entendement. Pourvu que lôon applicat jamais les découvertes quôon auroit été dans le cas de faire à aucun mistère de la religion, les hommes prudens en semblables occasions se contentoient de savoir et de se taire. [52]

Maranda se place ici, non plus en militaire ou en vaudois, mais en véritable homme de science et de savoir. Nous pouvons constater, tout au long de sa description, quôil porte un grand intérêt aux lieux de culture, de savoir et dôinstruction du Piémont et côest un aspect que lôon retrouve également beaucoup dans lôouvrage de Jean-Baptiste-Joseph Breton. Il ne sôagit pas de faire des généralités mais ces quelques informations nous permettent dôétablir une sorte de sociologie des auteurs. Il est clair, quôau-delà du contexte politique et

[50] Ibid. pp. 86-87.
[51] Ibid. pp. 92.
[52] Ibid. pp.65

militaire particulier de lôépoque, ce qui motive la description de nos deux voyageurs est également cette soif de savoir et de sôinstruire. Ceux sont des hommes cultivés et la probable liberté matérielle dont ils disposent pour ce voyage leur permet de satisfaire dôautant plus leur curiosité intellectuelle. Aussi, la diversité des sujets quôils abordent et lôaisance dont ils font preuve pour en parler, nous font supposer quôils bénéficièrent dôune riche éducation. Joseph Maranda sôintéresse par exemple de près aux collèges des provinces et à la qualité des enseignements qui y sont dispensés[53] ; nous pouvons penser que son expérience personnelle lui permet dôavoir un regard critique dans ce domaine. De la même manière, Jean-Baptiste Joseph Breton met en avant à de multiples reprises ses connaissances sur la culture antique. Ainsi, il dira de la ville de Verceil que :

Son origine est fabuleuse comme celle de tous les lieux dont la fondation se perd dans lôhistoire de lôenfance des empires [é] Le mot latin Vercellae, seroit une corruption de Veneris cellae, côest-à-dire chambres, cellules, ou même boudoirs de Vénus.[54]

Un peu plus loin dans le texte, au sujet des anciennes mines dôor du département de la Sesia, Breton fera référence au philosophe et auteur antique Pline lôAncien, ainsi quôà son *Histoire Naturelle* : ouvrage de 37 volumes qui regroupait des connaissances sur les sciences naturelles, lôastronomie ou encore lôanthropologie[55]. Alors, à la lecture de ces quelques remarques, il est très probable que lôauteur de cette description ait fréquenté collège et université dans lesquels on accordait une place fondamentale à lôétude des textes anciens et du latin, à lôapprentissage des règles de la métrique et de la rhétoriqueé Cette familiarité avec la culture antique, que lôon retrouve tout de même beaucoup plus chez Breton, amenait ces voyageurs-auteurs à accorder énormément dôimportance à lôhistoire des villes ou des institutions. Cependant, comme nous lôavons vu, le savoir et la curiosité de ces voyageurs nôavaient pour ainsi dire aucune limite et côest une des raisons qui môa poussé à rapprocher les descriptions de nos deux auteurs, des réseaux dôérudits et des travaux académiques qui se multiplièrent au cours du XVIIIème siècle.

Les descriptions de Breton et Maranda relèvent en partie de lôérudition privée et de la recherche savante : procédés qui se sont développés en parallèle des pratiques monarchiques et qui consistaient également en la description et lôanalyse sociale dôun

[53].Joseph Maranda, *Tableau du Piémont…* Op.cit. pp.65.
[54]. Jean-Baptiste Joseph Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit.* pp. 53.
[55] *Ibid*. pp.54

territoire. Ainsi, dès le XVIIème, on voit se multiplier, en France notamment, des tableaux détaillés de provinces dressés par les élites locales, des voyageurs, des médecins ou des physiocratesé Marie-Noëlle Bourguet parlera *« dôun enracinement de la question statistique dans la vie sociale et intellectuelle française du XVIIIème siècle »*[56] . Et pour cause, le champ des curiosités sôélargira de plus en plus, pour accorder autant dôimportance à lôanecdote quôà lôobservation, lôérudition archéologique ou documentaire et lôinventaire du patrimoine dôun territoire. Si nous avons déjà évoqué la portée de la littérature de voyage, nous devons désormais nous intéresser à ces lieux où se déploie cette curiosité encyclopédique et nous demander en quoi les descriptions de nos deux auteurs nous amènent à placer ces derniers au cî ur des dynamiques et des échanges intellectuels de lôépoque. Ainsi, dans son chapitre dédié aux sciences et aux beaux arts en Piémont, Joseph Maranda nous fait part de sa définition du savant :

Le savant nôécrit pas seulement pour le pays qui lôa vu naître, côest lôhomme de toutes les nations. Ses connaissances répandent au loin des vérités utiles qui perfectionnent les hommes et les gouvernements[57].

Nous aborderons plus tard les questions de bon gouvernement et de culte du bien-public soulevées dans ces quelques lignes ; pour lôheure nous comprenons bien que ce qui rend les travaux de nos auteurs utiles et de qualité est bien cette dimension universelle du savoir et de la connaissance. Maranda sôexprime ici en tant quôérudit, homme de savoir ; il ne porte aucun jugement sur ce quôil a pu observer et se contente de relater les faits tels quôils sont, afin dôen tirer certains enseignements. Or pour acquérir cette légitimité, nos deux auteurs se doivent dôêtre à lôaise dans des domaines tout aussi variés que lôhistoire, lôagriculture, lôart, la sociologie ou encore la géographie. Ainsi, Jean-Baptiste Joseph Breton ne semble avoir aucune difficulté à nous parler de la formation des montagnes du côté de la vallée dôAoste et pour renforcer ses hypothèses, il nous précise quôil sôest appuyé sur les travaux de physiciens et géologues qui *« ont appelé montagnes primitives, celles dont la masse est formée de granit, de quartz [é] »*[58]. Cet exemple met en évidence à la fois cette volonté dôatteindre un idéal utilitariste mais également le réseau dôérudits et de savants dans lequel étaient insérés nos deux voyageurs. Nous pourrions parler, dôune certaine manière, de descriptions collectives car si Breton et Maranda en sont les auteurs

[56] Marie-Noëlle Bourguet, *Déchiffrer la France… Op.cit.* pp.34-35.
[57] Joseph Maranda, Tableau du Piémont… *Op.cit.* pp.60.
[58] Ibid. pp. 12-13.

principaux, ils se sont également largement appuyés sur les travaux de savants et érudits locaux. En effet, il me semble que leurs descriptions sont totalement marquées par cette culture et cette sociabilité académique. Jean-Pierre Chaline, dans son ouvrage consacré aux sociétés savantes en France au XIXème et XXème siècle, met en évidence les objectifs statuaires et les déclarations dôintentions de ces institutions[59]. Ainsi, la *Société dôagriculture, sciences, arts et belles lettres* de Tours rappelle en 1806 quôelle souhaite *« favoriser dans le département les progrès de lôagriculture et y exciter le goût des sciences, des lettres et des arts »*[60] ; de la même manière que lôAcadémie dôArras en 1817 se portera garante dô*«encourager la culture des sciences, des lettres et des arts,* [dô] *exciter lôémulation,* [dô] *appeler lôattention des hommes studieux sur les questions qui intéressent plus particulièrement le pays, et celle des travailleurs de toutes les classes sur les idées et les procédés quôil peut leur être utile dôemployer »*[61]. Les thèmes abordés par nos deux auteurs et la façon dont ils les traitent, en mettant en avant toujours cet idéal utilitariste, collent parfaitement au cadre des ces institutions intellectuelles. Aussi, nous devons nous rappeler également les sujets de concours organisés par les différentes académies sous lôAncien Régime, pour mieux comprendre le but des descriptions de Breton et Maranda. En effet, tout comme ces sujets de concours, les thèmes évoqués par nos deux auteurs reflètent avant tout les préoccupations et les problèmes dôune société à une période donnée. Pour tout le XVIIIème siècle, Daniel Roche distinguait trois grands objets autour desquels pivotait le mouvement des concours : il sôagissait des belles-lettres ; des sciences et des arts ; puis de lôhistoire[62]. Les programmes dôhistoire naturelle et de physique étaient également très présents, lôobjectif principal étant dôétablir, par le biais de ces recherches, un inventaire des richesses et des possibilités dôune région ; ce qui, à terme, permettait de mettre au point des applications concrètes qui amélioreraient les conditions de vie de toute une population. Dans la lignée de ces travaux, Jean-Baptiste Joseph Breton et Joseph Maranda répondait à la fois à une dynamique intellectuelle mais surtout à certaines nécessités pratiques : en établissant des statistiques fiables concernant la population piémontaise, ses métiers, ses revenus et lôexploitation de ses ressources naturelles.

Au-delà de cette tradition de description pure, il serait judicieux aussi de replacer les travaux de nos deux auteurs dans lôhistoire de lôethnologie. Breton et Maranda, nous

[59] Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France XIXe-XXe siècles*, Paris, C.T.H.S, 1995.
[60] *Ibid.* pp. 230.
[61] *Ibid*. pp.230.
[62] Daniel Roche, Le siècle des Lumières en province, académies et académiciens provinciaux 1680-1789, Paris-La Haye, EHESS- Mouton, 1978. pp. 323.

lôavons vu, portent beaucoup dôintérêt aux mî urs et à la culture des populations de la péninsule et du Piémont en particulier. Nôest-ce pas là le travail dôun anthropologue : lôétude méthodique des groupements humains et de leur culture ? Ce rapprochement est dôautant plus intéressant lorsque lôon pense à la situation du Piémont en 1803 : il sôagit dôun territoire français mais tout de même marqué par la culture italienne. Les événements politiques et militaires peuvent-ils entraîner des changements dans les mî urs et la culture des populations concernées ? Côest dôune certaine manière la question à laquelle nos deux voyageurs ont tenté de répondre par leur description et nous comprenons bien, à la lecture de leur ouvrage, toute la complexité du cas piémontais sur lequel nous reviendrons. Ces descriptions nous amènent également à réfléchir à la problématique de lôacculturation ou de lôaffirmation identitaire des minorités dôun pays. En effet, si nous élargissons un peu plus notre réflexion, nous pouvons considérer les tableaux descriptifs de nos deux auteurs comme une simple partie dôune description générale de la France au début du XIXème siècle. Il ne sôagirait plus dôétudier le Piémont en tant quôun objet particulier, de part son histoire, sa situation géographique et la situation politique et militaire de lôépoque ; mais dôaxer notre réflexion sur lôhomme et la particularité de la culture piémontaise. Cette démarche semble plutôt complexe et nos auteurs ont dôailleurs quelques difficultés à se détacher du contexte général pour aborder ses questions de mî urs et de culture. De plus, une telle approche demande de mettre de côté les différents systèmes de pensées collectifs, généralement très présents dans ce genre de travaux, et de se recentrer sur lôobservation et la description pure. Le siècle des Lumières, par les dynamiques intellectuelles qui en ressortirent, donna naissance à un véritable projet scientifique de lôanthropologie ; nombre de savants et dôérudits ont posé un regard et entrepris un examen critique des institutions, des coutumes et des croyances des peuples dôOccident et dôOrient. Les différentes composantes dôune société (économiques, politiques, sociales et culturelles) entraient en interrelation les unes avec les autres dans ces premières études anthropologiques. Ainsi, Montesquieu (1689-1755), dans son célèbre ouvrage *De Lô Esprit des lois* édité en 1748, mit en évidence le lien qui existe entre les mî urs dôun peuple, sa culture, sa façon de vivre et le fait politique :

> *Les lois ont un très grand rapport avec la façon dont les divers peuples se procurent la subsistance. Il faut un code de lois plus étendu pour un peuple qui sôattache au commerce et à la mer, que pour un peuple qui se contente de cultiver ses terres [é]*[63]

[63] Cité dans Dominique Poulot, *Les Lumières… Op.cit*. pp. 155-156.

De la même manière, en 1776, Jean-Nicolas Démeunier, un ancien séminariste de Besançon et protégé de dôAlembert, publie son *Esprit des usages et des coutumes des différents peuples*[64] ; ouvrage dans lequel lôauteur nous fournit, outre les tables des matières et index des grandes collections de récits de voyages, une comparaison des coutumes et des institutions des peuples du monde. Ainsi, nombre de savants, à partir de la seconde moitié du XVIIIème siècle, vont donc tenter de comprendre lôhomme dans son environnement social et naturel et côest en 1772 que lôhistorien allemand Schlözer utilisera pour la première fois le terme *ethnographisch*, caractérisant une *« méthode linnéenne pour traiter de lôhistoire particulière »* : celle de chaque peuple. Cette vaste entreprise fut par la suite prise en main par des Idéologues, médecins, naturalistes ou historiens tels quôAntoine Destutt de Tracy, Georges Cabanis ou encore Constantin-François Volney, qui par leur travaux, contribuèrent énormément au développement ce cette science de lôHomme. Mais, ce nôest quôen 1799 que se créa la première société savante à vocation ethnologique : La Société des Observateurs de lôhomme qui, malgré sa courte existence (1799-1804), posa les fondements théoriques et pratiques dôun nouveau domaine du savoir, celui de lôanthropologie[65]. Ses cinquante membres, géographes, médecins, linguistes, voyageurs et autres, se regroupèrent dés décembre 1800 autour dôun vaste projet scientifique : établir et diffuser *« une connaissance de lôhomme, considéré comme objet physique, morale et individuel »*[66]. Ainsi, contrairement aux Idéologues qui prônaient une science générale de lôhomme fondée uniquement sur la physiologie, ces nouveaux Observateurs sôappuyaient sur la réunion des différents domaines du savoir, des pratiques et modes de productions intellectuels, dispersés dans de multiples institutions savantes, pour mener à bien leurs études. Dans lôanalyse de nos deux descriptions principales, nous devons donc tenir compte de lôinfluence des travaux de ces premiers anthropologues ; dôautant plus que ces derniers bénéficiaient de lôappui de quelques unes des plus hautes personnalités politiques et scientifiques de lôépoque. Alors, si comme nous lôavons vu, nos deux auteurs accordaient une grande importance à la critique des lecteurs vis-à-vis de lôutilité et du bon fondement de leurs travaux, nous pouvons supposer en effet que les études de ces sociétés savantes marquèrent leur réflexion et leur description.

---

[64] Jean-Nicolas Démeunier, *Esprit des usages et des coutumes des différents peuples, ou observations tirées des voyageurs et des historiens,* (3 volumes, 1776). Réédition : J.-M. Place, Paris, 1988.

[65] Jean-Luc Chappey, *La Société des Observateurs de l'homme (1799-1804), des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des Etudes Robespierristes, 2002.

[66] Jean-Luc Chappey, *« L'anthropologie et l'histoire naturelle de l'homme en 1800. Les enjeux d'un héritage. »,* in *Annales historiques de la Révolution française,* numéro 320, 2000, en ligne <http://ahrf.revues.org/document142.html> Consulté le 15 juin 2008.

Au regard de ces quelques précisions, les ouvrages de Breton et Maranda semblent alors dôautant plus intéressants ; lôobjet de leur description ne pouvait être détaché du contexte politique et militaire du moment. Nos deux auteurs ne se sont pas contentés dôesquisser le tableau dôun territoire : de par les thèmes quôils ont abordés, nous pouvons dire quôils accordèrent une place importante aux réflexions et théories propres à cette « science de lôHomme » et à la Société des Observateurs de lôhomme. En effet, cette dernière se donnait également pour mission la *« lutte contre les vices de la civilisation »* et le devoir de *« guérir les malheurs physiques et moraux »* dôune société[67]. Si les Observateurs notent une dégradation physique et morale de la société française après les évènements de 1789 et lôépoque de la Terreur ; Breton et Maranda constatent eux, une décadence des mî urs de la population piémontaise et mettent totalement en cause le gouvernement royale du Piémont du siècle précédent :

> *La Nation Piémontoise étoit parvenue au dernier terme de sa dégradation lorsquôelle a été appellée à faire partie de la République Française. Elle ne présentoit depuis long-tems quôun Gouvernement vacillant entre des mains débiles [é]* [68]

Nos deux auteurs rendent compte des maux dont souffrent la société piémontaise et, par leur description, ils tenteront dôexpliquer les changements qui seront engendrés par le rattachement officiel du Piémont à la France. Il est donc intéressant de constater que Breton et Maranda utilisent leur savoir et leurs connaissances à des fins utiles et concrètes. Ainsi, dans la lignée des Observateurs ou, à plus petite échelle, des membres dôacadémies provinciales, nos deux auteurs vont sôattacher à appliquer théories scientifiques et connaissances pointues, propres aux espaces savants, aux différentes problèmes de société de lôépoque. De ce fait, nous pourrions qualifier ces derniers de *« passeurs de savoir »*, dans le sens où leurs ouvrages sont accessibles tout de même à un large public. Si leur démarche se rapproche de celle des anthropologues de la Société, leur description nôen reste pas moins plus ludique et simplifiée. De plus, il me semble que ce mélange des savoirs et de dynamiques intellectuelles est très présent dans les descriptions de nos deux auteurs. Tous les éléments dont ils rendent compte sont en interrelation les uns avec les autres ; offrant ainsi à leurs lecteurs une étude pluridisciplinaire et un savoir scientifique et historique vulgarisé. En effet, le but de leurs observations, quelque soit la manière dont ils les présenteront, est avant tout de mettre en évidence les causes et les conséquences des

[67] Jean-Luc Chappey, *La Société des Observateurs de l'homme (1799-1804)…Op.cit*. pp. 361 et 373.
[68] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit*. pp. II.

faits relatés ; dôexpliquer rationnellement les informations quôils apportent à leurs lecteurs. Tout de même, une distinction peut se faire entre les descriptions de nos deux auteurs. Il me semble que Jean-Baptiste Joseph Breton se rattache plus à cette tradition des travaux académiques dans lesquels il faut traiter de tout et où la description, au sens littéral du terme, est omniprésente. Lôexplication par lôhistoire prend le dessus sur lôanthropologie et le travail quôil nous donne à voir me paraît très marqué par lôesprit *« encyclopédique » ;* il veut tout dire, aborder tout les thèmes et cela donne parfois lôimpression dôun manque de synthèse.

Joseph Maranda, quant à lui, axe sa réflexion sur les maux dont souffre le Piémont ; il est très critique vis-à-vis de ses institutions politiques et juridiques et lôest encore plus lorsquôil aborde le sujet des mî urs et de la morale. Cela me permet alors de rapprocher sa description des travaux réalisés par les membres de la Société des Observateurs de lôhomme entre 1799 et 1804. En effet, et nous y reviendrons plus en détail dans notre seconde partie, ces notions de décadence de la société ou de mission civilisatrice sont très présentes dans les propos de notre et elles nous amèneront à considérer cet ouvrage, non plus comme une simple description, mais comme une contribution concrète à la politique de Napoléon en Italie.

Ces différences entre les travaux de nos deux auteurs sont dôautant plus intéressantes car elles nous permettent de placer leur description à une époque charnière qui marque la fin et le difficile deuil de « lôencyclopédisme » et les débuts dôune véritable science de lôHomme quôest lôanthropologie. Or, quelles que soit la démarche et les courants de pensées dans lesquels nos deux auteurs inscrivent leur description, le travail dôenquête et la collecte dôinformation sur le terrain restent un des aspects essentiels de toutes ces études, car au final, côest bien cela qui donnera de la légitimité à tous récits de voyage, toutes descriptions ou tous travaux savants.

Joseph Maranda et Jean-Baptiste Joseph Breton : des hommes de terrain.

Ainsi, tout comme le feront nos auteurs au moment de la rédaction de leur ouvrage, Louis-François Jauffret, le secrétaire de la Société des Observateurs de lôhomme, rappellera dans son mémoire présenté en juillet 1801 le sérieux avec lequel toute information devait être collectée ; selon une méthode idéale et détaillée dans une multitude de questionnaires et de procédures :

La Société par son titre seul, annonce de quelle manière elle croit pouvoir arriver à une connaissance plus approfondie de l'homme. Son plan est surtout de recueillir beaucoup de faits, d'étendre et de multiplier les observations, et laissant de côté toutes ces vaines théories, toutes ces spéculations hasardées, qui ne serviraient qu'à envelopper de nouvelles ténèbres une étude déjà si obscure par elle-même.[69]

Nous retrouvons dans ces quelques phrases les éléments qui motivent le voyage et la description de nos deux auteurs, guidés par cette volonté de trouver une méthode d'exposition efficace qui rendrait compte de la relation des choses entre elles. Alors, pour qu'une description soit utile, si nous considérons l'utilité comme critère premier des descriptions de Breton et Maranda, nos auteurs ont du préalablement se demander quelles informations ils devaient privilégier et comment ils les présenteraient ?

Au fil des différents écrits de voyage, études savantes et travaux administratifs, l'enquête va devenir l'élément incontournable de toute description territoriale, quelle que soit son étendue. L'étude d'une province permettra par exemple d'établir des lois et des vérités générales que chaque voyageur pourra par la suite appliquer à son sujet d'observation, sans pour autant passer sous silence les particularités de chaque objet décrit. Bernard Lepetit parlera alors d'un « *mouvement de territorialisation de la connaissance, entamé dans les années 1760, qui voit dans l'enquête localisée le moyen d'une description pertinente du monde [é]* »[70]. Il s'agira donc de comprendre comment nos deux auteurs se sont appropriés l'objet de leur description, ici le territoire piémontais, et par quels procédés ? Les outils et méthodes de travail de ces descripteurs amateurs ou officiels ne varient pas ou très peu entre le XVIIème et le XIXème siècle. Ainsi, nous pouvons constater, dès le début du XVIIème siècle, une multiplication des « instructions aux voyageurs » que l'on peut définir comme : *« des textes conçus pour orienter, guider et diriger l'activité de voyageur, afin que son expérience soit pour lui-même comme pour la collectivité à laquelle il appartient, la plus utile possible »*[71]. En 1686, Baudelot de Daireval publiera *De l'utilité des voyages*[72], ouvrage dans lequel il recommandera aux voyageurs de noter *« le climat, les mîurs et les singularitez de chaque pays »*[73].Quelques années plus tard, en 1698,

[69] Cité dans Jean-Luc Chappey, *Société des Observateurs de l'Homme… op.cit.* p.297.
[70] Cité dans Dominique Poulot, *Les Lumières…Op.cit.* pp.146.
[71] Silvia Collini, Antonella Vannoni, Le *istruzioni scientifiche per i viaggiotori (XVII-XIX secolo), antologia di testi*, Firenze, Edizioni Polistampa, 1997. pp. 17.
[72]Charles César Baudelot de Dairval, *De l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des antiquités procure aux sçavants*, Paris, P. Aubouin et P. Emery, 1686. BNF.
[73] Cité dans Dominique Poulot, *Les Lumières…Op.cit.* pp.146.

Maximilien Misson consacrera une partie de son *Nouveau voyage dôItalie*[74] à cet art du voyage utile. Il détaillera dans son *Mémoire pour les voyageurs*, les éléments matériels utiles à lôobservation, en lien avec le développement de lôoptique et lôessor des mathématiques ; et précisera le comportement à adopter en terre étrangère. Nos deux voyageurs nôont donc rien inventé en termes de méthode dôenquête et de collecte dôinformations ; mais tout comme leurs prédécesseurs, leur travail sur le terrain constitue un point important de leur description qui nous permettra de saisir lôétat dôesprit de chacun dôeux au moment de lôobservation et la façon dont ils géraient leur relation, intéressée, avec les populations concernées. Il sôagit donc de rendre aux méthodes de Breton et Maranda leurs spécificités propres, afin dôen apprendre plus sur les groupes de personnes quôils fréquentaient et les formes de sociabilité quôils favorisaient.
Joseph Breton nous indique ainsi, que côest grâce à son réseau de connaissances quôil a pu se procurer certaines informations :

> *Plusieurs amis, sur lôexactitude de qui je puis compter, ont bien voulu me transmettre des renseignements utiles ; de sorte que jôose me flatter dôavoir renfermé dans mon livre tout ce quôil y a de plus important et de plus curieux à connaître sur le Piémont.* [75]

Pour accéder aux éléments nécessaires à une bonne description, chaque voyageurs, quôil soit un simple érudits ou un agent administratif, doit se constituer un réseau et savoir à qui sôadresser pour telle ou telle partie de sa description. Ainsi, outre les renseignements généraux repris dans les descriptions antérieures, nos deux auteurs ont sans doute été en relation avec certains membres du clergé, des préfets mais surtout les élites et érudits locaux tels que des médecins, des ingénieurs, des commerçants ou encore des avocats. Ce réseau de contacts dépend également du milieu dans lequel évoluent nos voyageurs. Si comme nous lôavons vu, Breton se rapprocherait plus dôune sociabilité de type académique, il est très probable que Joseph Maranda, en tant que militaire gradé, ait eu de nombreux contacts au sein même de ce milieu. À plusieurs reprises, ce dernier mentionne le nom du général Zimmermann, qui pourrait être lôun de ses supérieurs. Aussi, de par sa position, nous pouvons supposer que le colonel Maranda pouvait avoir accès plus facilement quôun érudit anonyme à certains documents ou mémoires administratifs, riches en informations ; dôautant plus que ces derniers ne furent mis à la disposition des savants et

[74] Maximilien Misson, *Nouveau voyage d'Italie, avec un mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le mesme voyage*, La Haye : H. Van Bulderen, 1698. BMG.
[75] Op.cit. JBJ Breton, *Voyage en Piémont…* pp. IV.

érudits quà partir de la fin du XVIIIème siècle. Cependant, le fait de faire référence aux études et travaux précédents, ce qui constitue pourtant une pratique commune pour tous voyageurs du XVIIIème siècle, semble moins mis en évidence par nos auteurs, que cette initiative de collecte dôinformations sur le terrain. Ils jouent en effet sur lôauthenticité de leur témoignage et des difficultés quôils ont pu rencontrer pour rendre leur description la plus complète possible :

Peu de voyageurs ont établi dôune manière tranchante les disparités qui existent entre les mîurs des diverses nations italiennes [é]. Indépendamment des difficultés que présente nécessairement une pareille observation, du tact fin et délicat, de la justesse dôidées quôil faut pour bien saisir les nuances, et dôêtre en état dôen rendre compte, dôune manière nette et parfaitement intelligible, la multiplicité des dialectes y met un obstacle souvent invincible [é] Mais pour étudier les mîurs du peuple, pour approfondir les plus minutieux détails, il faut connoître lôidiome populaire des pays que lôon traverse. Pour voyager avec fruit [é] il faudroit à chaque pas, à chaque état recommencer un cours de langage[76].

Dans ces quelques phrases, Breton met clairement en évidence son travail sur le terrain et sa volonté, malgré les difficultés rencontrées, dôapporter de la connaissance. Mais nous comprenons également que tout voyage dôenquête et dôobservation nécessite une préparation préalable ; dôune certaine manière, lôauteur fait comprendre à ses lecteurs quôun tel travail ne peut être effectué par nôimporte quel homme un peu cultivé. Il nous précise bien quà lôinverse de lui, peu de voyageurs ont réussi à comprendre les dialectes piémontais et à établir de ce fait une description pertinente et complète. Jean Baptiste Joseph Breton joue ici beaucoup de sa situation et le milieu savant et érudit dans lequel il évolue. Aussi, dôaprès la façon dont sont construites leur description, nous ne pouvons pas véritablement parler de spontanéité dans leur récit. Si nos deux auteurs ont pris des notes sur le vif, il semble clair que leur observations et différentes remarques ont été soumises à quelques remaniement et parfois même comparées aux informations trouvées dans les ouvrages de références, pour appuyer sur la véracité et lôexactitude des éléments apportés. Joseph Maranda semble sôêtre écarté de cette norme de lôenquête qui consiste justement à faire le parallèle entre son expérience personnelle avec celles dôautres voyageurs. En effet, contrairement à Breton, ce dernier semble beaucoup plus faire appel à sa propre expérience, celle dôun homme de terrain qui de par sa formation a vu et observé de nombreuses choses. Cêst sans doute pour cette raison quôil accorde autant dôimportance

[76] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit*. pp. 103.

aux institutions politiques du Piémont et quôil fait tant référence aux événements politiques, sociaux et militaires de la période ; comme nous le verrons, sa description fait plus lôobjet dôune enquête sociale que dôun travail dôérudit ou de savant. Cela donne également lôimpression que son statut même de militaire est lôassurance, pour le lecteur, dôinformations solides et exactes. En effet, ce dernier se trouve au cî ur des événements et nous pouvons penser quôil nôa pas seulement été de passage dans le territoire piémontais mais que de par son métier et le contexte politico-militaire de lôépoque, il a pu sôy établir un moment. Alors, la particularité de son expérience amènerait Maranda à observer les choses différemment, à sôintéresser de plus près aux hommes et peut-être moins au paysage et surtout à adopter un travail dôenquête moins traditionnel. Ce qui est intéressant justement est lôauthenticité de son témoignage et de son expérience qui donne une autre valeur aux informations apportées ; si nous pouvons parfois douter de lôexactitude ou de lôobjectivité des paroles de lôauteur, ces propos nous renseignent tout de même sur sa vision des choses et la démarche quôil a adoptée pour recueillir des informations. Il paraît clair que ce dernier ait privilégié lôobservation pure et sur le vif plutôt quôune étude sur le terrain entrecoupée de lectures extérieures.

Jean-Baptiste Joseph Breton adopte une démarche plus conventionnelle et de type académique. Les informations quôil apporte dans sa description sont sans cesse légitimées par le biais dôautres ouvrages, ce qui prend le pas sur lôenquête et lôobservation sur le terrain. Pourtant, il semble que ce dernier accorde une grande importance à ce travail de recherche et de collecte. En effet, lôauteur nous décrit en détail lôexpédition scientifique de deux sujets du roi Sarde qui, en 1743, désirèrent retracer lôhistoire de la ville dôIndustria, située dans le département du Tanaro en Piémont, en recherchant ses ruines[77]. Sept pages sont alors consacrées à ce travail dôenquête, auquel Breton semble sôidentifier. A travers cette anecdote, lôauteur tente t-il de répondre aux questions que se pose tout voyageur : pourquoi partir ? Comment voyager ? Comment et par qui trouver des informations ? Et enfin, comment transformer ces informations en connaissances accessibles au plus grand nombre ?

Jean-Baptiste Joseph Breton fait dôune certaine manière le parallèle entre lôexpérience de ces deux voyageurs, Antoine Rivautella et Jean-Paul Ricolvi, et ses propres voyages en Belgique puis en Piémont. Ainsi, il nous informe que ces deux érudits nôen sont pas à leur première expédition et que les rencontres quôils ont faites les ont amenés à approfondir leurs investigations :

[77] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit*. pp. 133-139.

Ce demi-succès les engagea à renouveler leurs tentatives en 1743. Ils choisirent lôautomne pour ces recherches, parce que la terre étant alors dépouillée de ses productions, leurs travaux devoient éprouver moins dôobstacles [...] [78]

Par le biais de cette histoire, lôauteur instruit le lecteur sur les méthodes de lôenquête et lôimportance de lôexpérience et de la persévérance pour arriver à des résultats concrets. Il est intéressant de constater que Breton ne se contente pas dôexposer seulement les résultats dôune recherche ; la démarche est toute aussi importante et même sôil nôest pas lôauteur dôune telle enquête, le fait de la décrire entièrement donne de la légitimité à ses propos ; il est capable de relater une telle expérience car il a pu la vivre également au cours dôun de ces voyages. Breton poursuit en nous précisant quôaprès avoir trouvé une *« pierre brisée en plusieurs fragments »,* les deux archéologues *« parcoururent les titres et les anciennes chartes de la paroisse du lieu [é] »* et consultèrent quelques ouvrages antiques, tels que ceux de Pline, pour réduire les hypothèses quand au véritable nom du lieu. Ce nôest quôaprès ce recueil de données et leur interprétation que *« leur soupçon se changea bientôt en certitude »*. Aussi, nous comprenons bien le dilemme auquel sont confrontés tous les voyageurs érudits du XVIIIème siècle : cette volonté de personnaliser et de rendre leur travail de recherche unique et intéressant ; et dôun autre côté le poids dôune tradition et le prestige de certains grands récits de voyages qui les amènent, dôune certaine manière, à normaliser leur récit et à effacer certaines de leurs particularités propres. Breton met donc en garde le futur voyageur contre ce procédé, quôil pratique pourtant lui-même, consistant à se référer aux études antérieures et insiste sur le fait que le travail dôenquête et de collecte dôinformation implique une remise en question constante des connaissances déjà acquises. Ainsi, toujours dans le cadre de cette recherche des ruines de la ville dôIndustria, Breton expliqua que les deux archéologues, après avoir validé leur hypothèse, proclamèrent :

Lôerreur où étaient tombés Cellarius et Clavier, dans leurs géographies ; Hardouin, dans son commentaire sur Pline ; Léandro dôAlberti, dans la description de lôItalie, et après eux tous les imitateurs, commentateurs et compilateurs, qui plaçoient à Casal la ville dôIndustria.»[79]

Au-delà des informations utiles que nous apporte Jean-Baptiste Joseph Breton à travers cette anecdote, nous pouvons voir celle-ci comme un moyen pour lôauteur de ne pas

[78] Ibid. pp. 135.
[79] Ibid. pp. 136.

répéter ce qui a déjà été dit et prouvé ; et, de cette façon, de se prémunir contre d'éventuelles critiques.

A ces descriptions parfois abstraites, s'ajoutent également des informations chiffrées qui doivent appuyer le texte. Il peut s'agir de la mesure d'un bâtiment, de recenser le nombre d'individus d'une ville ou d'un département afin de donner un aperçu de la richesse et de la puissance politique ou militaire d'un territoire. Nos deux auteurs, dans leur description respective, n'échappe pas à ce soucie de précision, cette volonté de tout quantifier et de tout rationnaliser. Jean-Baptiste Joseph Breton nous donnera par exemple, quelques données précises et chiffrées sur certains sommets des Pyrénées : « [ils] *s'abaissent de dix pouces par siècle ; et comme les plus hautes montagnes de cette vaste chaîne ont 1,763 toises d'élévation, il faudroit 1, 369,300 années pour les détruire* » [80]. Cette information est, pour tout lecteur novice, incompréhensible, du moins il est difficile de s'en faire une idée claire ; pourtant, elle permet de marquer l'ouvrage au sceau de la science. De la même manière, un peu plus loin dans sa description, Breton établira un tableau statistique des arrondissements de Lanzo et de Suze. Il est intéressant de se demander pourquoi l'auteur à précisément choisi de chiffrer les informations de ces lieux précis ? Est-ce uniquement à titre d'exemple ou ces chiffres sont-ils très significatifs ? En effet, les données chiffrées permettent également d'évaluer et de mieux cerner la situation économique et sociale d'un territoire. Lorsque nos deux auteurs font alors quelques considérations sur les taxes et impôts payés par les habitants d'une ville ou d'un département, ils s'y intéressent avant tout d'un point de vue social, afin de donner aux lecteurs un aperçu des conditions de vie de ces populations :

> *En répartissant cette somme sur les 61,893 habitans, on trouve pour résultat, 9l liv. 3 s. par tête ; un homme instruit a calculé que le Piémont payoit 18 millions, argent de France, pour 1, 800, 000 habitans, c'est-à-dire, 10 francs par tête. Comme l'arrondissement de Suze n'est pas le plus heureusement situé, il en résulte que la somme de 9 liv. 3 s. par tête, admise comme moyenne proportionnelle, est excessive.* [81]

Ces considérations nous rappellent les réflexions de nombreux réformateurs de l'Ancien Régime et en particulier celles de Sébastien Le Pestre Vauban (1633-1707), ingénieur et administrateur sous Louis XIV, au sujet notamment de la répartition des richesses d'un Royaume et de son dénombrement. Ce dernier fut, tout comme nos deux auteurs, très

[80] Op.cit. JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit.* pp. 16.
[81] Ibid. pp. 195.

attentif aux difficultés que rencontrait le peuple et aux pratiques des pouvoirs en place. Fontanelle, dans son éloge au maréchal faite en 1707 devant lôAcadémie des Sciences, précisait tout lôintérêt que Vauban portait au bien public et aux *« moyens dôaugmenter le bonheur du dedans du royaume »*. Aussi, tout comme le firent nos deux auteurs au début du XIXème siècle, ce dernier, dans ses voyages, sôinformait systématiquement *« de la valeur des terres, de ce quôelles rapportaient, de leur nombre, de ce qui faisait leur nourriture ordinaire, de ce que leur pouvait valoir en un jour de travail de leurs mains [é] »*[82]. Les nombreux voyages quôil fit, alimentèrent sa réflexion et lôamenèrent à trouver des solutions à ces problèmes politiques, économiques et sociaux. Aussi, les cahiers dans lesquels il faisait noter ces remarques nous apprennent comment Vauban collectait ses données à lôoccasion de ses passages dans les villes. Un large réseau de gouverneurs, dôintendants, de religieux ou encore de médecins et de paysans, constituait ses sources dôinformations principales. Michèle Virol nous apprend également quôil était dans ses habitudes dôécouter les conversations et les mécontentements des locaux dans les auberges ; cette accumulation de données lui permit de conclure que lôinflation des prix et le désordre des impositions étaient les causes premières du malheur du peuple. Alors, si Vauban pouvait, dans ses travaux, faire de longues descriptions de pays, il nôen reste pas moins, de par les pratiques quôil mit en place, le précurseur de lôarithmétique politique française, définit par Diderot comme : *« Toutes recherches utiles à lôart de gouverner les peuples et dont les champs dôapplication sont le nombre dôhommes, leur durée de vie, leurs consommations, le travail quôils peuvent fournir, la fertilité des terres, le commerce, ectécé »*[83]. Ces quelques remarques nous amènent donc à placer les ouvrages de nos deux auteurs, au même titre que ceux du maréchal Vauban, au croisement de deux traditions que lôhistoriographie statistique des XVIIème et XVIIIème siècles oppose : lôarithmétique politique anglaise, qui sôattache à développer les savoirs de lôéconomie politique par des calculs sur des sujets limités, et la statistique descriptive allemande qui favorise de longues descriptions de pays.[84] Les descriptions de Breton et Maranda sont donc un mélange dôinformations chiffrées et textuelles qui sôappuient les unes sur les autres et qui, en rendant compte de la situation économique, politique et sociale du Piémont, se rapprochent de cette pratique du dénombrement tant utilisée par cet administrateur de XVIIème

[82] Cité dans Michèle Virol, *Vauban, de la gloire du Roi au service de l'Etat*, Champ Vallon, Seyssel, 2003. pp. 123.
[83] Diderot et D'Alembert, *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, éd. de Paris, chez Briasson, David l'aîné, Le Breton, Durand, 1751. pp. 678-680.
[84] Je me suis appuyée sur les travaux de M-N Bourguet, Déchiffrer la France…Op. Cit.

siècle[85]. Nos deux auteurs saisissent et accumulent ainsi un grand nombre d'informations qu'ils auraient soumises par la suite à certains calculs, valorisant et appuyant la description purement textuelle. De la sorte, si nous reprenons les propos de Breton cités un peu plus haut, nous comprenons bien que les sommes indiquées permettent de donner un ordre d'idée aux lecteurs et d'ancrer ces propos dans une réalité économique et sociale concrète. De plus, en analysant de prés le fond du discours de l'auteur, nous ne pouvons manquer de faire le parallèle avec les réflexions de Vauban concernant les inégalités fiscales et la nécessité de réformes du royaume au XVIIème siècle. En effet, ce dernier, en rédigeant son projet d'une dîme royale, préconisait un impôt fiscal proportionné aux revenus et l'abandon des privilèges du clergé et de la noblesse. Si les propos tenus par nos deux auteurs du XIXème siècle sont loin d'être aussi poussés, il semble clair que les pensées réformatrices du XVIIème siècle ont encore largement leur place deux siècles plus tard. Nous ne pouvons pas qualifier Breton et Maranda de réformateur car leur description, nous le verrons, ne propose pas véritablement d'alternatives aux changements militaires et politiques qui s'opèrent en Piémont en 1803. Cependant, les indications sur leur mode de travail, leur façon de recueillir de l'information nous permettent de mieux comprendre leur état d'esprit au moment de l'observation puis de l'écriture. La diversité des informations récoltées témoignent en effet d'un certain esprit critique mais le parallèle que l'ont peut établir avec certaines traditions et courants de pensée du XVIIème-XVIIIème siècle attesterait également d'un manque de modernité dans leur description ou de la difficulté de nos deux auteurs à construire leurs propres réflexions, indépendamment de toutes idées préétablies.

De plus, il m'a semblé que les informations chiffrées que nous apportent nos deux auteurs, sous forme de tableau, n'étaient pas indispensables pour assurer le sérieux et l'utilité de leurs descriptions. Et pour cause, les données auxquelles nous renvoient Joseph Maranda sont insérées au milieu d'un chapitre, celui concernant les nobles, et nous avons quelques difficultés à établir le lien entre le texte et les chiffres. Cette remarque pose alors la question de la quantification systématique des informations à partir du XVIIIème siècle et des débats que cela a entraîné dans le milieu des démographes et physiocrates de l'époque. En effet, si pour certains, ce procédé de quantification systématique des données

[85]Nous pouvons citer pour exemple les différents travaux de Vauban traitant justement de l'utilité du dénombrement, tels que sa *Méthode générale et facile pour faire le dénombrement des peuples*, publié en 1686 ou encore sa *Description géographique de l'élection de Vézelay*, publié en janvier 1696. A ce sujet, il est utile de consulter l'ouvrage de Michèle Virol, *Les oisivetés de M. de Vauban,* Seyssel, champ Vallon, 2007 ; qui regroupe les vingt-neuf mémoires laissés par Vauban à l'état de manuscrit.

sôapparente à une réduction de la réalité, pour dôautres, tous les faits sociaux (économie, morale et politique) doivent peu à peu *« entrer dans le champ dôune statistique mathématique, instrument rigoureux de connaissance, dôaction et de prévision »*[86]. Lôéconomiste Jean-François Melon (1675-1738) précisera même que cette pratique pourra sôétendre *« jusquôaux choses purement morales. »*[87] Il faut constater tout de même que les informations chiffrées ne constituent quôune petite part de la description de nos auteurs, ce qui place leurs travaux dans cette période charnière comprise entre 1795 et 1804. En effet, contrairement aux enquêtes faites sous la Terreur puis lôEmpire, les projets consulaires, sans faire abstraction totalement de toutes préoccupations de calcul et de quantification, privilégieront lôapproche descriptive et les informations textuelles. Ainsi, les méthodes de travail de Breton et Maranda et leur façon de présenter les informations recueillies nous en disent beaucoup sur le contexte général dans lequel se sont établies ces descriptions. Cela nous amènera à nous demander en quelles circonstances les informations chiffrées sont-elles le plus utilisées et le plus parlantes ? Le contexte politique et social général a-t-il une influence sur les méthodes dôenquête et de recueillement des données ? Si cette pratique de quantification des informations se prête très bien aux périodes de crise et dôurgence et quôen 1803, nos auteurs préféraient une approche descriptive ; nous devons nous demander alors comment ces derniers percevaient et ressentaient les événements politico-militaires de lôépoque ?

Enfin, nous avons abordé précédemment la question de lôapproche anthropologique des descriptions de Breton et Maranda ; il est donc légitime de prendre en compte, dans leur travail dôenquête et de collecte, les méthodes propres à cette science de lôhomme. En effet, les *« instructions aux voyageurs »* ne se limitèrent pas aux domaines des sciences naturelles. Si lôanthropologie se développe à partir du début du XIXème siècle, les guides méthodiques structurant lôobservation des hommes se multiplièrent dès le XVIIème siècle. Le médecin et naturaliste anglais, John Woodward rédigea en 1696, à la suite de ses nombreux voyages, un manuel dans lequel il recommandait à tout voyageur de se renseigner sur les traditions, les idées, les croyances, lôhistoire, la langue et lôorganisation politique et économique des peuples dôAfrique et des Indes orientales et occidentales[88]. Un siècle plus tard, Constantin-François de Volney exposa dans ses *Questions statistiques à lôusage des voyageurs*, publié en 1795, la manière dont il entendait découvrir les hommes :

[86] M-N Bourguet, *Déchiffrer la France… Op.cit.* pp.41.
[87] Jean-François Melon, *Essai politique sur le commerce,* Paris, nouv. Ed. aug, s. 1, 1736, pp. 318.
[88] John Woodward, *Brief instructions for making observations in all parts of the world as also for collecting, preserving, and sending over natural things…*, London, Richard Wilkin, 1696.

sans porter de jugement de valeur conditionné par des préjugés culturels et en privilégiant la morale et les mî urs au coté physique. Ces instructions seront reprises en partie par Joseph-Marie de Gérando, membre de la Société des Observateurs de lôhomme, dans son mémoire traitant des méthodes à suivre dans lôobservation des peuples sauvages. Il sôagissait cependant de remarques sôappliquant essentiellement à lôobservation des peuples dôAfrique ou des Indes ; alors, les méthodes utilisées par Breton et Maranda se rapprocheraient davantage de certaines pratiques du pouvoir. Ainsi, Volney précisait dans son ouvrage que le Gouvernement français, et le ministère des relations extérieures plus particulièrement, avaient mis au point une sorte de questionnaire ou instruction dôenquête, permettant de diriger au mieux les recherches de leurs agents résidants en France ou à lôétranger.[89] Au regard de ces différentes traditions et méthodes dôenquêtes, si toutes concourent au finale à lôutilité du bien public, nous pouvons nous demander comment se positionnent les auteurs de ces deux tableaux descriptifs du Piémont ? Leurs façons de collecter des informations les amènent-elles à se placer comme des correspondants volontaires du gouvernement français, ou au contraire, comme de véritables savants et érudits, travaillant de le cadre de sociétés savantes et ayant pour but premier le développement et la diffusion de connaissances ? Pour répondre à ces différentes questions, il sera indispensable de sôintéresser tout particulièrement à lôobjet des descriptions de Breton et Maranda et au contexte politico-militaire de lôépoque. Or, il me semble, à première vue, que nos deux descripteurs favorisent ce côté officiel et administratif de la description ; si leurs ouvrages traitent à la fois de sciences naturelles, de sciences de lôhomme ou dôhistoire, la multiplicité des sujets abordés ne leur permet pas de les étudier en profondeur. Il est donc difficile de parler dôouvrages scientifiques ou savants ; en revanche, et nous le verrons largement dans notre seconde partie, leurs descriptions sont très marquées par les faits politiques.

Mais, avant de sôattacher à lôanalyse du contenu et de lôobjet des descriptions de Breton et Maranda, nous devons comprendre comment ces derniers perçoivent et décomposent un espace géographique ; et celui du Piémont en particulier. Quels sont les éléments du paysage qui prédominent dans leur description ? Les avancées en terme de connaissances scientifiques et cartographiques ont-elles marqué les ouvrages de nos deux auteurs ? Leur perception de lôespace et du paysage en général peut-elle nous renseigner sur leurs activités-sociaux culturelles ?

[89] Silvia Collini, Antonella Vannoni, Le *istruzioni scientifiche per i viaggiotori (XVII-XIX secolo), antologia di testi*, Firenze, Edizioni Polistampa, 1997.

Chapitre III ï Un espace géographique à décomposer : les marques de lôévolution de la perception du paysage dans les descriptions de Breton et Maranda.

Il est difficile dôanalyser les descriptions de territoires sans aborder les notions dôespaces, de frontières et de paysages. Cette question de décomposition dôun espace géographique est dôautant plus intéressante lorsque nous lôétudions en parallèle de nos deux sources principales, car cela nous permettra dôévoquer et de constater les évolutions de la perception dôun territoire et dôun paysage entre le XVIIème siècle et le début du XIXème siècle. Si lôespace urbain tient une place importante dans les descriptions de Jean-Baptiste Joseph Breton et de Joseph Maranda, notre intérêt se portera également sur leur perception de la montagne et des Alpes en particulier.

Aussi, nous verrons quôoutre le développement des connaissances scientifiques, la vision que nos deux auteurs ont de la ville et de la montagne dépend également de leurs pratiques culturelles, des rencontres quôils ont pu faire et même des évènements militaires de lôépoque. Il sôagira de comprendre comment Breton et Maranda rendaient compte par écrit de leur positionnement dans lôespace ? Quels outils utilisaient-ils pour permettre aux lecteurs de se faire une image des différents départements, proche de la réalité ? Quelle place les illustrations et les cartes tenaient-elles dans ces deux ouvrages ? Et enfin, en quoi la description géographique du territoire piémontais rendait-elle compte de cet enchevêtrement de connaissances scientifiques, de valeurs esthétiques, morales et des événements politico-militaires des années 1800 ?

Entre descriptions urbaines et perception de la montagne.

Lôespace urbain dans les descriptions de Breton et Maranda : le reflet de leurs pratiques sociaux-culturelles ?

Nous lôavons vu, la description dôun territoire quel quôil soit, se doit dôêtre structurée et accessible aux lecteurs. Il est essentiel que ces derniers puissent se faire une représentation imagée de lôespace décrit par les auteurs et de distinguer les grands ensembles constitutifs du paysage. La description de lôespace urbain devient donc un fait majeur qui permet également à lôauteur, par les différents éléments quôil aura choisi de mettre en avant, de personnaliser autant que possible sa description.

La ville est le lieu où se concentrent les pouvoirs administratifs, politiques, économiques et religieux et lôendroit où se multiplient les institutions vouées à lôenseignement et aux activités culturelles et scientifiques en tout genre. Ainsi, dans la mesure où il ne sôagit pas dôune étude précise sur telles ou telles campagnes piémontaises ou dôun travail scientifique portant sur un sommet des alpes, nos auteurs se devaient dôaccorder une large place, dans leur description, au fait urbain. A la manière des géographes et auteurs de lôAntiquité, la ville est encore considérée, par nos voyageurs et descripteurs de la fin de lôAncien Régime, comme le lieu même de la civilisation, le cadre privilégié dôéchanges de produits, dôidées dans lequel lôesprit peut sôépanouir en toute liberté. Jean-Baptiste Joseph Breton mentionne alors, dans sa description générale du Piémont, le nom de vingt-deux villes, auxquelles il consacre généralement pour chacune dôentre elles une à deux pages. Ses descriptions reprennent dôailleurs les codes et normes des ouvrages descriptifs de lôAncien Régime, dans lesquels les auteurs sôattachaient à faire une présentation générale du site et de la topographie ; qui pouvait expliquer en partie la prospérité des centres urbains. Puis, ils sôintéressaient aux origines historiques de la ville et terminaient enfin par quelques remarques sur les bâtiments les plus importants, de par leur architecture ou leur fonction. Il est donc difficile de dire que Breton et Maranda ont fait preuve dôoriginalité lorsquôils évoquaient les différentes villes du Piémont. En effet, nous retrouvons dans leurs propos le registre de la beauté, du remarquable, de lôadmirable sans pour autant surcharger la description ; le but étant, encore une fois, que le lecteur se fasse idée générale du lieu décrit. Les rues et les places sont évoquées brièvement par nos deux auteurs et les adjectifs employés sont épurés de tous sentiments personnels. La façon dont Jean-Baptiste Joseph Breton nous présente la ville dôAoste, située dans le département de la Doire, est tout à fait

représentative de sa perception générale de lôespace urbain. En effet, après avoir consacré prés de deux pages aux origines de la cité, lôauteur sôattardera très brièvement sur lôintérieur de la ville :

La grandeur de lôenceinte dôAoste annonce que cette ville a joui dôune certaine splendeur [é] les monuments remarquables ne sont plus que des ruines, qui cependant attestent dôune manière imposante la grandeur et la puissance des Romains. [90]

De la même manière, Breton insistera quelques pages plus loin sur le milieu naturel dans lequel se sont développées les villes dôAsti et de Verrue. Il parlera pour la première dôune situation *« on ne peut plus agréable »* de par les collines alentours ; alors que la seconde fut bâtie sur *« cette montagne raide et escarpée, hérissée de toutes parts de roches saillantes [é] »*[91]. Aussi, pour cette dernière, il complètera sa description dôune estampe en noir et blanc, illustrant parfaitement la topographie du lieu[92]. Cette pratique de correspondance entre le texte et lôimage nôétant pas systématique dans son ouvrage, nous pouvons supposer alors quôil ne le fait que pour des paysages quôil trouve particulièrement intéressants et originaux ou bien difficile à se représenter en sôappuyant uniquement sur quelques adjectifs. La localisation de la ville de Verrue se démarque en effet par son accès difficile et, même *« du côté de la colline où la montée étoit moins difficile, où lôassaut pouvoit être tenté avec un peu plus dôespoir, on avoit construit des fortifications imprenables. »*[93] En associant une illustration à son texte, lôauteur anticipe dôune certaine manière les questions des lecteurs que peuvent susciter une telle description : quels genres de fortifications ? Est-ce aussi impressionnant que ce que prétend lôauteur ? Breton nous laisse alors le soin de juger et de nous forger notre propre opinion. Dôun autre côté, nous pouvons interpréter cela comme un moyen pour lôauteur de partager ce quôil a vu et ce que les mots ne suffisent pas à décrire. Ainsi, de façon indirecte, lôauteur pose le problème des limites de la description textuelle et, le fait de compléter son propos par des estampes puis des cartes, comme nous le verrons, met en évidence le principe dôobjectivité. Par ce biais, notre voyageur fait comprendre à ses lecteurs quôil tente dôêtre le plus objectif possible et si ses mots ne suffisent pas à convaincre, les huit illustrations quôil insère dans son récit en

[90] JBJ Breton, *Voyage en Piémont…* Op.cit. pp.25.
[91] Ibid. pp.132-133.
[92] ANNEXE 3.
[93] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit.* p.25.

constituent une preuve. Pour la description de la place principale de Turin, Breton met donc en évidence cet effort pédagogique :

La place royale qui fait face au palais, et dont nous joignons à notre texte une planche gravée, donnera mieux que toute description par écrit, une idée du genre dôarchitecture qui domine dans cette ville. [94]

Il est intéressant de noter que si Jean-Baptiste Joseph Breton se plie encore aux normes de la description traditionnelle, Joseph Maranda, quant à lui, a totalement occulté cet aspect-ci dans son ouvrage. En effet, sôil consacre quelques phrases à lôarchitecture des bâtiments turinois, il semble que développer davantage la description des villes lui paraisse inutile. Ce dernier, comme nous lôavons vu, sôintéresse essentiellement aux institutions politiques et aux compétences des diverses administrations piémontaises ; mais à aucun moment il ne sôattardera sur les monuments historiques ou les origines lointaines des villes. Cela reflète bien cette différence dôétats dôesprit dans lesquels Breton et Maranda ont effectué leur travail dôobservation puis de rédaction et leur parcours socioprofessionnel respectif.
Le travail de Breton, étant plus riche en termes de descriptions dôespace urbain, nous permet de faire davantage le lien avec les dynamiques culturelles qui se développent sous le Consulat puis le Ier Empire, en France et dans les régions annexées[95]. Si Paris reste au cî ur des préoccupations et des intentions de lôadministration napoléonienne, les grands programmes urbanistiques lancés dès la fin du XVIIIème siècle, touchent désormais toutes les grandes villes européennes, rattachées à lôEmpire. La péninsule italienne constitua certainement lôun des plus grands chantiers urbains de lôépoque. Un peu partout, comme à Milan ou à Naples, les dégagements de perspectives urbaines, les percées de boulevards ou la mise en valeur de certains monuments furent rendus possible par la sécularisation des immenses biens ecclésiastiques. Si Turin ne fut pas au centre de ces grands changements, nous pouvons penser quôen décrivant cette dernière, Jean-Baptiste Joseph Breton fut influencé par cette dynamique urbanistique, ces nouveaux critères de beauté architecturaux et les différentes fonctions que devait rassembler la ville idéale :

La capitale du Piémont sôoffre maintenant à nos regards. Une population de quatre-vingt sept mille âmes, des édifices somptueux, des palais habités naguères par des rois, où siègent

[94] JBJ Breton, Voyage en Piémont… Op.cit. pp. 158. ANNEXE 4.
[95] Jean-Luc Chappey, Bernard Gainot, *Atlas de l'Empire napoléonien (1799-1815), ambitions et limites d'une nouvelle civilisation européenne*, Paris, Ed. Autrement, 2008.

aujourdôhui des autorités républicaines ; une bibliothèque superbe, vaste dépôt de connoissances humaines, dans les rayons de laquelle sont venues successivement se placer, se caser, dans un ordre méthodique, les erreurs et vérités de tous les siècles; une citadelle qui commande à tout le pays, et sembloit protéger une famille antique contre les puissances conjurées ; un théâtre qui, sous le rapport de lôarchitecture, passe pour le premier de lôItalie ; des rues alignées dôaprès un plan régulier ; des canaux qui entretiennent la propreté ; des maisons élevées de quatre à cinq étages ; des soieries, les plus précieuses manufactures parmi celles du pays, tout annonce que cette ville, aujourdôhui lôune des plus grandes cités de France, étoit bien faite pour être la capitale dôun empire [96].

Cette présentation que lôauteur nous fait de la ville de Turin est tout à fait intéressante puisquôelle rassemble les pratiques de description traditionnelle dôune ville et met en évidence les nouveaux enjeux auxquels doivent se plier les pouvoirs urbains, sous lôeffet des politiques urbaines de Napoléon. Ainsi, Breton va consacrer près dôune cinquantaine de pages à la description de cette capitale dôItalie du Nord : ses grandes rues, ses édifices et places remarquables mais également les différentes activités qui font de la ville une place forte pour le pouvoir, les administrations et la vie intellectuelle. Lôestampe représentant la place Royale de Turin, intercalée par lôauteur entre deux pages de texte, illustre parfaitement ses propos et cela permet aux lecteurs de se faire une réelle idée imagée des lieux[97]. Outre cet intérêt que Breton porte à la structure générale de la cité, sa description est axée également sur les différentes institutions culturelles turinoises. Doit-on voir, dans ses propos, une forme de soutien à la politique intellectuelle et artistique de Napoléon ? Les propos tenus par Breton traduiraient-ils une volonté dôélargir la restructuration des institutions culturelles, commencée dans les départements français dès les premières années du Consulat, aux régions annexées ? Lôauteur se plaint effectivement du désordre qui règne, en Italie, lors des représentations théâtrales ; il est indigné par lôattitude des Italiens, la longueur des représentations qui deviennent alors *« des salles dôassemblées où lôon se rend pour le seul plaisir de se réunir [é] »*[98]. Sôil est vrai que nous retrouvons fréquemment, dans les récits de voyage, cette indignation des voyageurs français ou étrangers à lôégard du comportement des italiens dans de tels lieux, nous pouvons également faire le lien avec la politique napoléonienne de lôépoque, concernant lôordre et liberté des théâtres. La Révolution ayant entraîné des transformations dans le monde

[96] JBJ Breton, Voyage en Piémont…*Op.cit*. pp. 139.
[97] ANNEXE 4.
[98] JBJ Breton, *Voyage en Piémont…Op.cit*. pp. 161.

culturel et intellectuel européen, la politisation des esprits, favorisée par certaines activités comme le théâtre notamment, se devait dêtre surveillée par le pouvoir. Alors, il est possible quà Turin, ville importante dans lÊEmpire, tant dun point de vue politique que culturel, certaines dispositions aient été prises afin déviter tous débordements sociaux. Nous pouvons supposer en effet que les contenus des pièces présentées étaient contrôlés ou que le public était soumis à certaines contraintes ; comme ce sera officiellement le cas dans tous les départements français à partir de 1806 : année de fermeture de nombreuses salles de spectacle, de rétablissement de la censure et dinstauration dune répartition quasi sociologique du public.

De la même manière, lintérêt que Breton porte aux bibliothèques et aux académies ou sociétés savantes nous amène à nous intéresser à la situation de ces institutions dans les dernières années du Consulat. Sont-elles favorisées par les politiques culturelles en place ? La position de Napoléon à leur égard se reflète-t-elle dans les propos de lauteur ? Encore une fois, sans trop nous avancer, nous pourrions dire que les considérations de notre voyageur à ce sujet, sinscrivent effectivement dans les problématiques et dynamiques culturelles de lépoque. Turin étant le siège dune Société dagriculture et dune Société savante[99], il paraît plausible que toutes deux aient été concernées par les mutations qui sopèrent dès la fin du XVIIIème siècle tant dans le recrutement que dans le type dactivités de ce genre détablissement. En effet, si le modèle des institutions encyclopédiques tend à seffacer, on peut constater lessor de nombreuses sociétés savantes, encouragées par lÊEtat lorsque leurs travaux prennent en compte les préoccupations du régime. Alors, si Maranda ne juge pas utile de décrire tout ce qui compose une ville, ce dernier nen reste pas moins intégré, de par ces activités et ses centres dintérêts, à ces mutations intellectuels et culturels ; sa description faisant état des difficultés que rencontrent les départements du Piémont en 1802 et des changements quil est nécessaire dapporter.

Ces constats et hypothèses nous amènent à considérer différemment les descriptions de nos deux auteurs, et celle de Breton plus particulièrement. Lintérêt que ce dernier porte aux différentes villes du Piémont, et à Turin principalement, nous renvoie systématiquement au contexte politico-culturel de lépoque. Il me paraît essentiel alors de nous écarter de ces schémas et modèles de description traditionnels pour donner un autre sens aux propos des auteurs. En effet, nous devons voir, à travers leur décomposition de lespace urbain, une

[99] Jean-Luc Chappey, Bernard Gainot, *Atlas de l'Empire napoléonien… Op.cit.* pp. 62.

volonté de s'insérer dans les événements de leur temps qui les amènent à adopter, consciemment ou non, une vision différente et contemporaine sur leur environnement. Cependant, et cela est très flagrant chez Jean-Baptiste Joseph Breton, cette nécessité d'être en phase avec les réalités de l'époque se heurte parfois aux poids des traditions de descriptions ; ce qui rend parfois difficile l'interprétation des écrits de ce dernier. Dans notre analyse, nous devons donc prendre en compte à la fois des données fixes, telles que le sont ces codes et normes de description traditionnels, mais également des données variables que constituent le climat politique et social de l'époque et la sensibilité propre à chaque auteur.

Justement, cette question des sensibilités et des ressentis devant tel ou tel élément d'un paysage nous amène à nous intéresser à la place des montagnes dans les descriptions de nos deux auteurs. S'il ne s'agit pas de leur principal centre d'intérêt, il me semble justifier d'y porter attention, puisque la perception que Breton et Maranda ont de ces différents sommets du Piémont, et des Alpes plus particulièrement, nous renseigne sur l'étendue des connaissances et du savoir scientifique en ce début de XIXème siècle.

Le paysage des Alpes : entre connaissances scientifiques et sensibilités romantiques…

Si l'espace urbain prend une place importante dans les descriptions de nos auteurs, l'esthétique d'un paysage naturel n'en est pas pour autant mis de côté. Dès les premières pages de son ouvrage, Breton évoque *« l'aspect imposant des Alpes »*[100] et consacre ponctuellement quelques pages de sa description aux différents monts de chaque département piémontais : *« la hauteur du mont-rosa »* dans le département de la Doire ; *« le Mont-Genèvre et le Mont-Cénis »* dans le département du Pô ou encore le Mont-Viso dans celui de la Stura. Les considérations qu'il tient sur de tels sujets de description n'en font pas pour autant un scientifique ou géologue averti. Horace-Bénédict de Saussure, dans son instruction aux voyageurs, publié en 1796, précisait que :

> *L'étude de la géologie n'est faite ni pour les paresseux, ni pour les hommes sensuels, car la vie du géologue est partagée entre des voyages fatigans, périlleux, où l'on est privé de presque toutes les commodités de la vie, & des études variées & approfondies dans le cabinet […]*[101]

[100] JBJ Breton, *Voyage en Piémont…Op.cit.* pp. 15.

[101] Cité dans François Walter, *I dispositivi intellettuali delle istruzioni per la scoperta della montagna alpina (fine XVIII – inizio XIX secolo)* in *Viaggi e scienza, le istruzioni scientifiche per i viaggiatori nei secoli XVII-XIX,* A cura di Maurizio Bossi e Claudio Greppi, Leo S. Olschki, 2005. pp. 37.

La définition quôil nous donne est intéressante car elle nous permettra de mieux cerner la manière dont nos deux auteurs, et Breton essentiellement, perçoivent cet espace montagneux : entre analyse scientifique et rationnelle et ressentis personnels. Depuis la Renaissance, la montagne a constitué un objet de questionnement très riche et côest au fil du développement dôinstruments, dôexpériences et de théories scientifiques que ses phénomènes purent être compris et mieux appréhendés par les hommes. Peu à peu, les voyageurs, et pas uniquement les savants et géologues, firent de la montagne un objet de description leur permettant de développer leurs observations et leurs connaissances. Il me semble que cet aspect se reflète parfaitement dans lôouvrage de Jean-Baptiste Joseph Breton. A plusieurs reprises ce dernier nous fait part de quelques données, pourtant pas indispensables à sa description, qui montrent bien que désormais, la représentation que lôhomme se fait de lôespace montagnard sôest débarrassée de ses aspects négatifs et effrayants. La description dôun massif ou tout simplement de quelques petits cols et monts, est lôoccasion pour notre auteur de couper son récit purement descriptif, en y intégrant une écriture plus scientifique et structurée et en transmettant quelques savoirs généraux sur la nature et les sociétés qui sôy développent[102]. Cêest de cette manière que Breton nous apprendra que *« les Pyrénées sôabaissent de dix pouces par siècle [é] »*[103] et que les avalanches *« ont lieu principalement lorsque la neige commence à sôéchauffer par les rayons du soleil, ou à sôamollir par la pluie [é] »*[104]. Ce qui effrayait encore à la fin du XVIIème siècle, permet en ce début de XIXème dôétayer la description dôun territoire. Aussi, à partir du XVIIIème siècle, les ouvrages scientifiques et spécialisés se multiplient et lôespace montagnard devient un véritable laboratoire de recherche où naissent et de développent de nombreuses expériences et théories. Jean-Daniel Candaux parlera même de *« lôinvention du voyage géologique dans lôEurope des Lumières »*[105], et plus particulièrement dans le dernier tiers du XVIIIème siècle, en sôappuyant notamment sur les travaux du professeur genevois, Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799), ceux de Marc Théodore Bourrit (1739-1819) ou ceux de lôingénieur et géographe Albanis Beaumont (1753-1810) concernant les Alpes. Or, lôavancée des connaissances en ce domaine ne suffit

[102] Claude Reichler, Daniela Vaj, *Les voyages scientifiques et la montagne (XVIe – XIXe siècles)* in Sophie Linon-Chipon , Daniela Vaj (dir), *Relations savantes, voyages et discours scientifiques*, Paris-Sorbonne, PUPS, 2006. pp. 173-175.
[103] JBJ Breton, *Voyage en Piémont…* Op.cit. pp. 15.
[104] Ibid. pp. 16.
[105] Jean-Daniel Candaux, *L'invention du voyage géologique dans l'Europe des Lumières, essai de typologie et survol bio-bibliographique* in Claude Reichler, Daniela Vaj, *Les voyages scientifiques…* Op.cit. pp. 255-267.

pas à expliquer les réflexions de Jean-Baptiste Joseph Breton au sujet de certains phénomènes. Ce dernier aurait pu sôabstenir dôévoquer ces généralités sur les montagnes, leur formation ou les causes des écroulements de certains sommets, qui ne sont pas indispensables au bon déroulement de sa descriptioné Mais à ce sujet, Jean-Daniel Candaux nous fait part dôune anecdote assez significative qui pourrait expliquer lôengouement de notre auteur pour des thèmes aussi précis et scientifiques. En effet, il sôétonnera que le littérateur Pierre-Jean-Baptiste Legrand dôAussy, lors de son voyage en Auvergne en 1787-1788, sôintéresse non pas aux églises romanes ou aux monastères, comme le ferait tout homme dôEglise et de lettres, mais aux volcans, aux cavernes et aux grottes de la région. Se découvrit-il soudainement une passion pour ces phénomènes minéralogiques et géologiques ? Non ! Tout comme nous pouvons le supposer pour notre voyageur du début du XIXème siècle, Jean-Daniel Candaux avança lôidée que Legrand dôAussy ne résista tout simplement pas au *« torrent de la mode »*[106].

Or, sôen tenir à cette explication nous amènerait à minimiser lôinfluence quôeurent certains courants de pensée et genres littéraires sur les î uvres de nos deux voyageurs. Il est donc indispensable de porter un regard plus large sur les descriptions de nos auteurs et leur perception de lôespace montagnard. Au-delà de cet engouement pour les progrès de la science, il faut prendre en compte la sensibilité avec laquelle ils sont capables de décrire un paysage : celui des Alpes en lôoccurrence. Leurs propos, nous allons le voir, sôinscrivent dans cette période dôapparition dôune nouvelle sensibilité romantique mais, ils sont également fortement liés au contexte politico-militaire des années consulaires.

Les Alpes ne furent englobées dans lôItalie que dans les dernières décennies du XVIIIème siècle, grâce notamment à un groupe de voyageurs porteur dôune *« nouvelle esthétique du pittoresque et du sublime »*[107]. En effet, jusquôaux années 1770-1780, ce massif était perçu uniquement comme une muraille qui marquait la limite dôun territoire à un autre. Lôitalie, en tant quôespace géographique, ne commençait que dans la plaine où la main de lôhomme avait transformé cette nature sauvage voire hostile et, il était fréquent que les Etats de Savoie, dont faisait parti le Piémont, ne figurent pas dans ces descriptions dôItalie.

Nous aurions tort de considérer les ouvrages de Breton et Maranda comme des récits de *« voyage pittoresque »* ; ce serait minimiser lôimportance de leur propos aux regards des événements politiques et militaires de lôépoque. Si la description de Joseph Maranda

[106] Ibid. pp. 266.

[107] Marco Cuaz, *L'identité italienne au XVIIIème siècle. La perception des étrangers et l'autoreprésentation des intellectuels d'Italie* in Gilles Bertrand (dir), *Identités et cultures dans les mondes alpins et italiens (XVIIIe-XXe siècle),* Paris, L'Harmattan, 2000. pp. 25.

sôattache, encore une fois, beaucoup moins à ces nouveaux codes de lôesthétique du paysage, nous pouvons tout de même en relever la trace dans certaines de ces remarques. En effet, dans ces considérations générales sur le Piémont, Maranda évoquera un paysage *« dont lôaspect riant et productif flatte agréablement lôœil de lôhomme qui contemple, et le cœur de celui qui pense »*[108]. Cette simple phrase contraste avec le sérieux et la lourdeur du ton employé par lôauteur tout au long de sa description. Lôidée de *« paysage agréable »* qui touche lôhomme jusquôau plus profond de lui, son cœur, renvoie à cette notion de sensibilité. Lôauteur suppose que pour apprécier un tel spectacle, le voyageur doit faire appel à ses sens et non plus à sa raison. Dôune certaine manière, il est question pour Maranda de faire abstraction, pour quelques temps seulement, des évènements qui le poussèrent à faire cette description. Il nous fait part de ce quôil voit et de ce quôil ressent sur le moment. Cet aspect est très clairement mis en évidence dans la description de notre second auteur. Lorsque ce dernier débute son récit par une vue générale du Piémont, il fait par à ses lecteurs de son enthousiasme et de son engouement très prononcés. Breton nous rend compte dôun spectacle éblouissant pour les yeux et le cœur et à la lecture de ses quelques phrases, nous avons même lôimpression quôil a du mal à mettre des mots sur ce quôil voit, tant le paysage est extraordinaire. Lôauteur utilise donc un grand nombre dôadjectif appartenant au registre du beau, du sublime, de lôextraordinaire :

Quel spectacle varié que celui qui sôoffre à lôobservateur qui, pour la première fois pénètre dans le Piémont ! Quels sites imposans il a contemplés avant dôy parvenir ! Mais arrivé dans le cœur du pays, il jouit tour à tour de la vue de paysages sauvages et pittoresques, ou de campagnes riantes. Ici il admire ces glaciers qui sôélancent au-delà des nues et cachent dans lôazur des cieux leurs sommets blanchis de glaces et de neiges éternelles : plus bas, il aperçoit de noires forêts de pins, de melèses ou dôautres arbres amis de frimats. A cette zône en succède une moins sombre, composées de châtaigniers, de chênes et dôautres grands arbres. »[109]

Jean-Baptiste Joseph Breton se positionne non plus en érudit, mais en voyageur inexpérimenté qui prend plaisir à découvrir progressivement une région quôil ne connaissait pas. Sa description nôa pas pour objet un paysage fixe et lôauteur amène le lecteur à se déplacer avec lui et lôinvite à apprécier la diversité des paysages quôil va parcourir tout au long de cet ouvrage. Aussi, nous voyons bien que ce dernier marque la distinction entre le paysage naturel, sauvage et celui façonné par lôhomme et côest

[108] J. Maranda, *Tableau du Piémont…Op.cit*. p. 1.
[109] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit.* p. 4.

justement ce qui constitue la particularité et la beauté de ce quôil observe. En effet, même en étant au cî ur dôune ville, la simple vue des montagnes aux alentours suffit à faire naître ce sentiment de dépaysement ; lôespace montagnard qui lôentoure au moment de sa description lui permet en fait dôaccéder aux émotions que tout voyageur recherche en quittant son pays dôorigine. Dôailleurs, nous retrouvons également dans ses propos la marque des études de lôépoque concernant le paysage alpin. Il est clair que la montagne ne constitue plus un objet repoussant et effrayant ; au contraire, Breton parle même dôune admiration pour les glaciers et les sommets alpins. Mais, si notre voyageur semble si touché par le paysage quôil découvre, il faut tout de même garder à lôesprit que ce dernier fut sans doute influencer par un mode de perception et dôanalyse du paysage alpin, propre aux XVIIIème et XIXème siècle. Guglielmo Scaramellini parlera alors dôun *« modèle de paysage »* iconographique et littéraire qui sôinterposerait systématiquement entre le voyageur et le territoire observé[110] ; cela rendrait alors impossible toute description individuelle, subjective et nous pourrions nous poser quelques questions quand à la sincérité des propos de notre auteur ainsi quôà la signification de cette notion de *« sensibilité »*. Car, si dôun ouvrage à un autre nous retrouvons les mêmes registres et tons expressifs, il serait plus juste de parler de *« sensibilité mécanique »*, en opposition à un ressenti et à des sentiments plus spontanés.

Cependant, la perception que Breton et Maranda ont du paysage alpin, et piémontais en général, doit être comprise et analysée à la lumières des évènements politiques et militaires de ce début de XIXème siècle ; côest en effet cela qui donnera une certaine authenticité à la sensibilité et aux ressentis de nos deux auteurs.

Joseph Maranda, dès les premières pages de son ouvrage, associera à sa vision du paysage alpin lôarrivée de Napoléon en terre italienne :

Bonaparte plus grand homme quôAnnibal, se servit du même attrait pour son armée épuisée par les privations de toutes espèces et les fatigues. Contemplant le superbe pays quôon découvroit des montagnes du Mondovi, voilà, dit-il à ses soldats, où nous ne manquerons de rien.[111]

Lôauteur fait référence à la seconde campagne dôItalie de Napoléon Bonaparte ; lorsque ce dernier, à la tête de son armée passa les Alpes par le chemin le plus court mais également

[110] Guglielmo Scaramellini, *Paysages des Alpes : iconographies et descriptions géographiques. L'exemple du Pont du Diable (XVIIIe et XIXe siècles)* in Sophie Linon-Chapon, Daniela Vaj (dir), *Relations savantes… Op.cit.* p. 267-289.

[111] J. Maranda, *Tableau du Piémont…Op.cit.* p. 2.

le plus difficile : le col du Grand Saint-Bernard, le 23 mai 1800. Dôune certaine manière, les propos que tient Maranda au sujet de ce paysage relève du registre de lôépique, de lôhéroïque. En effet, ce dernier apprécie ce spectacle car il lui rappelle sans doute un moment important dans sa carrière militaire et dans lôhistoire du Piémont. De plus, et nous le verrons dans notre seconde partie, lôarrivée de Napoléon est vécue, par notre homme de guerre, comme une délivrance, un évènement qui marque la fin dôune période de décadence pour lôensemble de Péninsule. Lôimpact des évènements militaires se fait dôautant plus ressentir lorsque lôon met en parallèle les quelques phrases de notre auteur avec les paroles quôeut Napoléon au sujet des vallées de lôItalie septentrionale dans les années 1820 :

Toutes ces vallées ne sont séparées par aucune colline ; de sorte que toutes les eaux pourraient communiquer si cô était nécessaire. Elles forment une des plaines les plus fertiles, les plus grandes, les plus riches du monde ; couverte de villes opulentes et dôune population de 8 à 10 millions dôindividus. Cette immense plaine comprend le Piémont, la Lombardie, Parme, Plaisance, Modène, Bologne, Ferrare, la Romagne et les pays vénitiens.[112]

Nous pouvons constater une certaine similitude entre les paroles de ces deux hommes. En effet, tous deux soulignent la richesse des terres du Piémont, qui en fait justement un objet de convoitise. Joseph Maranda, tout comme Napoléon Bonaparte quelques années plus tard, se positionne en tant que militaire lorsquôil décrit le paysage quôil observe. Ainsi, de la même manière que Jean-Baptiste Joseph Breton a été influencé par certaines tendances de la description paysagère propre à la période romantique ; les ressentis et la sensibilité de Joseph Maranda, face à un tel panorama, auraient été conditionnés par le contexte politico-militaire du moment.

[112] Cité dans *L'Italie septentrionale vue par les grands écrivains et les voyageurs célèbres.* Paris, Mercure de France, Poitiers, 1913. p. 57-58.

Se repérer dans lôespace : les outils utilisés par nos deux auteurs.

Le département : matrice des descriptions de Breton et Maranda ?

Après avoir dégagé les composantes majeures qui façonnent le paysage dôun territoire, nous devons désormais nous intéresser aux différents éléments, mis en évidence par nos deux auteurs, qui leur ont permis, à eux et aux lecteurs également, de se repérer dans lôespace piémontais. Il sôagira de comprendre comment Breton et Maranda se sont approprié cet espace et par quels moyens ils en ont fait, au fil de leur description, un territoire avec ses particularités propres.

Or, avant de nous pencher sur les particularités du territoire piémontais et les difficultés rencontrées par nos auteur pour y définir clairement ses limites et ses frontières ; nous devons, dans un premier temps, nous intéresser aux côtés pratiques et matériels des descriptions de Breton et Maranda. Pour se faire, il nous faut replacer leurs ouvrages dans ce courant de pensées réformatrices qui posait les bases dôune réorganisation territoriale de la France.

En effet, dès le début du XVIIIème siècle, la volonté de soumettre le territoire français à un nouveau découpage géographique se faisait entendre. Plusieurs théologiens, économistes ou politologues tels que Fénelon (1651-1715), Turgot (1727-1781) ou encore Condorcet (1743-1794) prônaient une simplification administrative qui, par une régularisation des circonscriptions, aurait permis le redressement financier du royaume et lôamélioration des compétences des administrations. Ce projet fut écarté dans un premier temps par les organes du pouvoir provincial qui y voyaient un frein à leur autonomie et à leurs privilèges. Cependant, les évènements de lôannée 1789 remirent cette question au cî ur des préoccupations sociales et politiques. Ainsi, au mois de décembre de la même année le Comité de division de la Constituante posa les bases de cette nouvelle organisation du territoire français en projetant de *« former des unités homogènes sous le rapport des ressources, des hommes et du territoire [é] »*. Le député Thouret proposa alors un découpage en circonscription égale en étendue et sôappuya pour se faire, sur les travaux du cartographe Robert de Hesseln, qui en 1780 avait dressé une *Nouvelle topographie ou Description détaillée de la France par carrés uniformes*[113]. Il sôagissait donc de sôaffranchir, en partie, des anciennes divisions afin de réduire certains particularismes

[113] Robert Hesseln (de), *Nouvelle topographie ou Description détaillée de la France par carrés uniformes dont les cartes seront accompagnées d'un discours,* Paris, Lambert, 1780.

provinciaux très présents dans les descriptions de lôAncien Régime. Progressivement, dès les années 1790, le département sôimposa tant dans le domaine du choix politique que dans celui de la géographie institutionnelle et de lôenquête administrative.

Ce nouveau découpage en trois échelons (départements, cantons et communes) se fit ressentir dans les mémoires des voyageurs officiels, bien sur, mais également dans les récits de voyages de citoyens français ou étrangers qui prenaient à cî ur de décrire le territoire au plus proche de sa réalité géographique et politique :

Aujourdôhui quôil nôy a plus de provinces, que la République partagée en départements à peu-prés égaux, offre un ensemble plus singulier ; quôune législation uniforme régit tous les français ; que le mouvement continu dôune révolution de six années a fait disparaître une partie des différences de mî urs et dôusages, la simple curiosité sera peut-être moins excitée ; mais un plus grand intérêt, celui de connaître en détail le théâtre de tant dôévènements ; celui de rechercher dans les mî urs nouvelles les traces des anciennes mî urs ; celui dôobserver après tant de peurs et de désastres, toutes les ressources de la culture, de lôndustrie, du commerce dôun peuple [é] ; en un mot, cet intérêt puissant, qui attache par tant de liens, lôhomme libre à sa patrie, nous commandera même après la paix, de négliger les pays étrangers et de parcourir, de visiter, dôétudier intimement le nôtre.[114]

Le compte-rendu du *Voyage dans la ci-devant Haute et Basse-Auvergne* de Legrand, dans le journal de la *Décade philosophique*, rend bien compte des changements littéraires et descriptifs quôengendra le découpage en département du territoire français : une évolution de la géographie et de la cartographie française ; mais également une nouvelle perception du territoire, qui semblait convenir aux descriptions patriotiques. Ainsi, nous devons nous demander si nos deux auteurs favorisaient cette approche nouvelle de la représentation territoriale ou, au contraire, si leurs descriptions étaient encore marquées par une certaine imprécision quand à la délimitation des différentes circonscriptions ?

A sujet, il est intéressant de constater que pour Joseph Maranda, le marquage de frontières entre les différents départements du Piémont, dans sa description, ne semble pas être une priorité. Il sôattache avant tout à dresser un tableau général de cette région et ne laisse aucune place aux éventuelles particularités propres à chaque département. Et pour cause, lorsque lôon se penche sur la table des matières de sa description, nous pouvons constater que son découpage se rapproche très fortement des délimitations territoriales de lôAncien

[114] *Voyage fait en 1787 et 1788, dans la ci-devant Haute et Basse-Auvergne, aujourd'hui départemens du Puy-de-Dôme, du Cantal et partie de celui de la Haute-Loire.* Par Legrand, 3 vol., in-8°, à Paris. Compte renu publié dans la *Décade philosophique,* vol. V, n°39, 30 germinal an III, p.145-146.

Régime. En effet, en dehors des îuvres de la géographie militaire, les descriptions de territoire ou les enquêtes, jusquôà la fin du XVIIIème siècle, sôattachaient toujours à représenter les circonscriptions financières, judiciaires, militaires et religieuses. Si nous devions dresser une carte du Piémont en nous appuyant sur la description de notre officier, cette dernière se rapprocherait certainement des représentations territoriales dôAncien Régime, dans lesquelles il était difficile dôétablir des frontières précises. Par les thèmes quôil aborde et la façon dont il les présente, nous comprenons que lôimportant pour Joseph Maranda nôest pas tant la représentation cartographique, mais de mettre en évidence les problèmes politiques, économiques et sociaux du territoire piémontais. Aussi, nous pourrions supposer que lôabsence de cartes et dôillustrations serait due à lôurgence de la situation. Au regard des évènements qui ont eu lieu en Piémont au cours des premières années du XIXème siècle, la priorité est donnée à la description textuelle, qui peut rendre compte dôun mal social, tandis que les informations de type géographique ou cartographique seraient considérées comme des données superficielles, nôapportant rien aux débats et au tableau descriptif engagé proposés par lôauteur. Mais, la comparaison de cette description à celle de Jean-Baptiste Joseph Breton, nous amène à penser que Joseph Maranda ne disposait peut-être pas des instruments et des connaissances scientifiques nécessaires à une représentation cartographique.

En effet, Jean-Baptiste Joseph Breton, quant à lui, attacha une grande importance à ce nouveau découpage du territoire français. Outre lôouvrage qui nous intéresse pour notre étude, cet érudit participa également à lôîuvre de Joseph Lavallée (1747-1816) : lôélaboration dôune monographie en six volumes qui donnait une description générale de la France et de ses départements entre 1792 et 1802[115]. Parallèlement, Breton publia en 1802 son récit de voyage en Belgique, divisée en neuf départements, après son annexion par la France en 1795[116]. Tous ces ouvrages étaient complétés de cartes et dôestampes et, à la seule lecture des différents titres, nous comprenons que ces éléments constituaient la base solide de tous ces travaux. Côest donc sur ce modèle que notre érudit organisa sa description du Piémont.

[115]BNF. Joseph Lavallée, *Voyage dans les départements de la France, enrichi de tableaux géographiques et d'estampes ; par les Cit. J. Lavallée pour le texte ; Louis Brion pour le dessin ; et Louis Brion père pour la partie géographique,* 6 Vol. Paris : Debray, Brion, 1792-1802.

[116] Jean-Baptiste Joseph Breton, *Voyage dans la ci-devant Belgique et sur la rive gauche du Rhin, orné de treize cartes, de 38 estampes, et accompagné de notes instructives. Par J.B.J Breton, pour la partie du texte Louis Brion, pour la partie du dessin ; et L. Brion père pour la partie géographie. Tome I. An X.* Paris, Brion, 1802.

Comme il lôindique dans lôintitulé de son ouvrage, son étude se divise en six parties, conformément aux six départements nouvellement crées. Mais, outre certains repères topographiques ou toponymiques, aucune des ces six parties ne donnent lieu à un inventaire des particularités de chaque département. Il semblerait que lôauteur ait choisi ce mode de représentation pour faciliter, structurer au mieux sa description et dans un second temps, pour permettre aux lecteurs de se familiariser avec ses six nouveaux départements français. Aussi, dans la lignée de ses travaux précédents, Breton jugea nécessaire de compléter sa description textuelle par six cartes, représentants donc ces six départements, afin sans doute de donner plus de cohérence et de légitimité à certaines de ses informations.

Les outils nécessaires à une description réaliste : la cartographie dans lôouvrage de JBJ. Breton.

Cet aspect-ci de son ouvrage est très intéressant car il met en évidence une réelle volonté, de la part de lôauteur, de rendre sa description réaliste et moderne. Les données topographiques dont nous fait part Maranda par de simples mots, sont traduits sur carte dans lôouvrage de notre second auteur. Alors même si ces deux descriptions datent de la même année (1802) et portent sur la même région, nous pouvons noter cette différence majeure qui nous amène encore une fois à penser que Breton sôinscrivait dans cette dynamique de développement des connaissances scientifiques.

En effet, malgré ce remodelage du territoire français, censé en faciliter sa représentation cartographique ; la tradition dôune géographie sans carte perdure et ce, même sous le Ier Empire, lors des grandes enquêtes préfectorales. Et pour cause, un récit de voyage ou dôexploration constituait déjà un ouvrage géographique et il était fréquent, encore au XVIIIème et XIXème siècle, quôil soit exempt dôillustrations cartographiques, *« comme si la ligne dôun itinéraire pouvait procurer une représentation satisfaisante du territoire parcouru. »*[117] Le changement de limites intérieures ne donnera pas lieu à de grandes entreprises cartographiques mais favorisera la multiplication des publications de cartes anciennes. Ainsi, malgré les progrès scientifiques et le développement de nouvelles techniques de mesure, la vision globale du territoire français nôétait obtenue quôen additionnant une multitude de monographies localesé à lôimage de celle de Jean-Baptiste

[117] Daniel Nordman, Marie-Vic Ozouf-Marignier, *Atlas de la Révolution française.IV. Le territoire (1). Réalités et représentations,* Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, 1989. p. 16.

Joseph Breton pour le Piémont. Lôouvrage de ce dernier rassemble à la fois géographie descriptive et cartographie scientifique. La perception des lieux et des distances nôest plus uniquement textuelle mais le lecteur peut sôen faire une idée visuelle. Il est important de souligner que pour la partie du dessin et la partie géographique de sa description, Breton collabora avec deux hommes : Louis Brion et Louis Brion Père. Nôayant trouvé aucune biographie de ces derniers, nous pouvons tout de même supposer quôils sôagissaient dôun dessinateur et dôun cartographe expérimentés et reconnus, puisquôils participèrent à de nombreux ouvrages : tels que celui de Joseph Lavallée, cité précédemment, et surtout au tableau descriptif des neufs départements de la Belgique de notre auteur principal.

Ainsi, le fait de retrouver les mêmes auteurs et collaborateurs dôun ouvrage à un autre, donnent à la description de Breton encore plus de légitimité. Ce dernier a fait appel à son réseau de connaissance, à des hommes compétents pour rendre son travail aussi complet que possible. Les six cartes quôil nous présente dans son ouvrage sont donc claires et précises, de façon à ce que le lecteur en retire les informations essentielles, lui permettant, une fois sur le terrain, de se sôorienter rapidement.

La carte du département du Pô en est un bon exemple[118] ; nous retrouvons sur cette dernières quelques renseignements généraux, sous forme de légende, qui nous apprennent que le département se compose de trois communes, quôil sôétend sur 130 lieues quarrées dans lesquelles se répartissent les 437 500 habitants. Mais, ce qui paraît le plus important pour Louis Brion et Jean-Baptiste Joseph Breton, est de mettre en évidence les différents éléments qui structurent le paysage du département. Les axes de communications, les cours dôeau principaux et le relief montagnard sont donc représentés : en jaune pour les premiers, en bleu et noir pour les seconds et en marron pour les troisièmes. Enfin, les villes principales sont marquées par un point et nous pouvons également repérer la préfecture, Turin, différenciée par un drapeau de couleur blanche. Il semble que le cartographe, sous les instructions de Breton probablement, ait tenu à faire ressortir cette structuration en étoile des principaux éléments du paysage. En effet, nous pouvons constater que les sept routes représentées convergent toutes vers la ville de Turin, ce qui souligne une fois de plus son importance au sein de la région piémontaise et dans lôempire français qui est entrain de se constituer ; de la même manière, les différentes villes se situent toutes le long des affluents du Pô et des grandes voies de communication (les routes de Saviglione, dôAsti, de Briançon, de Maurienneé). Ce sont tout autant dôinformations qui ne sont pas développées dans la description textuelle de Breton ; dôoù lôintérêt de ces cartes qui

[118] ANNEXE 5.

renseignent le lecteur sur lôorganisation territoriale de chacun des départements et qui permettent une mémorisation rapide des éléments utiles ou hostiles à toutes activités humaines. De plus, on y retrouve ce souci de la mesure et de lôexactitude, avec la toise, unité de mesure mis en place dans la seconde moitié du XVIIIème siècle par les Cassini, qui permet une meilleure perception des lieux et une meilleure évaluation des distances.
Par ce biais, Jean-Baptiste Joseph Breton nous fait part dôune description riche en informations mais surtout utile aux voyageurs qui souhaiteraient parcourir le Piémont. Ces six représentations cartographiques sont donc un moyen dôencrer son ouvrage dans une réalité à la fois géographique et politique, en mettant en évidence le découpage du territoire piémontais en départements.

Justement, cette relation entre représentation géographique et changements politiques nous amène à considérer le Piémont, non plus comme un territoire décrit parmi tant dôautres, mais comme un objet de description bien particulier.
Daniel J. Grange a très bien mis en évidence les différentes problématiques qui se posent en matière de frontières et de limites dans la région alpine. Il définit cette dernière comme *« la zone par excellence des contacts de peuplements, de nations, de cultures, de langues ; lôun des secteurs du continent les plus riches en fronts, en marches, en glacis, en régions-tampons, en confins, en ligne de crêtes et de partage des eaux, en piémonts, en isolats, en « bout du monde », en rupture ou en zone de transitions, physiques ou humaines, de monde particuliers vers dôautres mondes. »*[119] Cette piste de réflexion fait écho à la situation du territoire piémontais en ce début de XIXème siècle. Nous comprenons bien que les travaux de Breton et Maranda ne rendent pas uniquement compte dôun espace géographique. Elles ont pour objet de description principal un territoire : notion qui renvoie à des questions dôordre économique, militaire, politique mais surtout identitaire et qui suppose également lôétablissement de frontières nettes. Or, et côest ce que nous montre Daniel J. Grange, la frontière ne doit pas être perçue uniquement comme une simple ligne de démarcation ; il sôagit dôun espace propice aux échanges matériels, dôidées ou humains et qui favorise la naissance et la diffusion de représentations qui, parfois, font le tour de lôEurope. Ces pistes de réflexion sont largement développées dans les descriptions de nos deux auteurs qui posent la question du statut du Piémont, et de ses habitants, au moment de son rattachement à la France en 1802. Ainsi, après avoir inscrit nos deux sources principales

[119] Daniel J. Grange, *Introduction* in *La frontière nécessité ou artifice ?,* Actes du XIIIe colloque franco-italien d'études alpines, Grenoble, CRHIPA, 1989. pp. 9-10.

dans un large champ de traditions et de pratiques descriptives ; après une première esquisse des portraits de Breton et Maranda ; nous devons nous demander en quoi les événements de la fin du XVIIIème et ceux du début du siècle suivant ont marqué ces descriptions ? A quel degré ? Le contexte politico-militaire de lœpoque a t-il été la motivation principale dœun tel travail ? Pourquoi nos deux auteurs se sont-ils intéressés particulièrement au Piémont ? En somme, en quoi ces ouvrages rendent-ils compte de la difficulté de décrire un nouveau département français en 1802 ? Ce sont les problématiques auxquelles nous tenterons de répondre dans la seconde partie de cette étude.

PARTIE II

LA DESCRIPTION D'UN NOUVEAU DEPARTEMENT FRANÇAIS : LA PARTICULARITE DU PIEMONT.

Chapitre IV- Lôévènement comme conditionnement de la description.

Joseph Maranda et Jean-Baptiste Joseph Breton ont été les témoins des évènements politiques, sociaux et militaires qui marquèrent la France et lôEurope entière entre 1789 et 1815, année de clôture du congrès de Vienne et de la défaite de Napoléon à Waterloo. Mais, de par leurs ouvrages, nous devons voir ces deux personnages comme des témoins actifs de leur époque, qui se positionnaient clairement devant des faits importants. La question qui pose à nous, dès la première lecture de ces descriptions, est de savoir si nous pouvons considérer leur positionnement comme le reflet de lôopinion publique française et piémontaise face à la politique impérialiste de Napoléon? Nos deux auteurs, nous lôavons vu, nôétaient pas isolés ; leurs professions et activités culturelles les amenaient à côtoyer des personnes de différents milieux, ce qui devait enrichir leurs réflexions quant à la perception des évènements du moment. Parallèlement, nous devons nous intéresser et retracer lôhistoire du Piémont afin de mieux comprendre la particularité de lôobjet de description de nos deux auteurs. Mais, ce retour dans le passé doit se faire à la lumière des informations dont nous font part Breton et Maranda. Il sôagira de distinguer alors les données propres à la réalité de nos auteurs, de celles admises par les historiens dôaujourdôhui. Car, nous pouvons supposer que les expériences personnelles de Breton et Maranda ont pu sôimmiscer dans lôinterprétation et la vision quôils se sont fait de certains évènements. A travers leur description du Piémont, nous tenterons de comprendre comment nos deux auteurs ont perçu et vécu le retour de Napoléon en Italie et de surcroit la politique italienne du Consulat ? Il me semble alors important dôinsister sur lôemploi du terme « vivre » ; car au-delà de leur travail de description, Breton et Maranda ont été touchés personnellement par ces évènements, mais à des degrés de sensibilité différents.

La victoire de Marengo et lôannexion du Piémont par la France : entre poids du passé et enthousiasme présent.

Avant de faire lôinventaire des différentes institutions du Piémont, nos deux auteurs sôattachent à rappeler à leurs lecteurs le contexte dans lequel ils ont effectué leurs observations et leur description. Breton et Maranda nous remémorent par ce biais lôune des

batailles les plus importantes dans la constitution de lôEmpire français, de par les changements quôelle entraînera dans toute la Péninsule italienne. La bataille de Marengo, qui eut lieu le 14 juin 1800, constitue, dôune certaine manière, le point de départ des descriptions de nos deux voyageurs. En effet, le retour de Bonaparte en Italie au printemps 1800 doit être considéré comme lôélément déclencheur des descriptions de nos deux auteurs. Cela leur donne lôoccasion, si lôon peut dire, de revenir sur les évènements politiques et militaires qui ont construit cette relation complexe et ambiguë entre la France et le Piémont. Jean-Baptiste Joseph Breton et Joseph Maranda ne pouvaient donc pas sôintéresser au territoire piémontais dans les premières années du Consulat, sans revenir sur la première campagne dôItalie du général Bonaparte, qui se déroula entre 1796 et 1799.

Parti de Nice en avril 1796, à la tête dôune petite armée de 37 000 hommes, ce dernier écrasa lôarmée piémontaise en 15 jours, obligeant Victor-Amédée III à signer lôarmistice de Cherasco le 28 avril 1796 et, à reconnaître par le traité de Paris la cession de Nice et de la Savoie à la France. Fort de ses succès consécutifs face aux autrichiens et au Saint-Siège notamment, le jeune général posa alors les bases de lôorganisation de lôItalie Nouvelle. Si lôannexion du Piémont par la France ne fut concrétisé que lors de la seconde campagne dôItalie, le 11septembre 1802 précisément ; lôintérêt porté par nos auteurs à ces évènements antérieurs montre bien toute la complexité de définir le statut politique et identitaire du Piémont et des Piémontais. Breton remonte même jusquôaux origines de la maison de Savoie et fait référence aux différents bouleversements politiques que connut le Royaume de Piémont-Sardaigne au cours des siècles précédents.

De plus, lôauteur nous fait part également des difficultés que connut lôarmée française lors de cette première campagne militaire. En effet, Breton consacrera quelques pages à *« lôinsurrection en Piémont, dans les années VI et VII »*, partie dans laquelle il revenait sur violences dirigées contre la français et leurs alliés jacobin dès 1796 ; puis il nous remémorait *« la prise de Turin par les armées austro-russes »*[120] au printemps 1799 qui mettait fin, pour un an seulement, à lôhégémonie française dans la Péninsule. En effet, outre les offensives des armées austro-russes, les français devaient faire face à la révolte des populations locales qui souhaitaient mettre fin à lôimposition de taxes trop lourdes, aux réquisitions de vivres et de palais, aux violences et aux pillages divers...

Ce lourd passé commun à cette région de la Péninsule et à la France donne une autre dimension aux ouvrages de Breton et Maranda. Leurs descriptions célèbrent, dôune certaine manière, un nouvel ordre politique et militaire qui eu des difficultés à se mettre en

[120] JBJ Breton, *Voyage en Piémont…Op.cit.* pp. 152.

place. Ainsi, une partie des problématiques propres à la première Campagne dôItalie voit de nouveau le jour dans les descriptions de ces deux voyageurs. De la même manière que le fit Alain Pillepich[121] pour lôannée 1796, nous pourrions nous demander, en nous appuyant toujours sur les propos de Breton et Maranda, ce qui résultera de ce second contact entre la France de Napoléon et le territoire piémontais ? Encore une fois, la situation dans laquelle se trouvent ces deux territoires dans les premières années du XIXème siècle est complexe et il est difficile de trouver une réponse claire à cette question dans les descriptions de nos deux auteurs.

Mais, si Breton et Maranda semblent avoir quelques difficultés à poser clairement le contexte politico-militaire de lôépoque ; ces derniers nous font part néanmoins de leurs espérances et de leur enthousiasme quant aux évènements des années 1800. Leur réaction, et celle de Joseph Maranda tout particulièrement, reflète lôétat dôesprit dôun grand nombre de leurs concitoyens français à cette époque:

> *Bonaparte cristallisait les espérances aussi bien dans le pays quôà lôarmée, même si les perspectives étaient différentes et si tous les partis nôavaient pas la même raison dôespérer. Il incarnait une sorte de leadership héroïque capable de reconstruire lôunité nationale [...] Il provoquait à Paris une « commotion électrique » : « tout le monde attend Bonaparte avec impatience, parce quôil rend lôespoir à tout le monde. » lit-on dans le Messager [é] « Bonaparte à prouver quôon pouvait allier la victoire à la modération et le patriotisme à lôhumanité. On croit voir arriver avec lui la gloire, la paix et le bonheur ».*[122]

Si le terme de *« Grande Nation »*, qui caractérisait la France républicaine jusquôà la proclamation de lôEmpire en 1804, tend progressivement à disparaître sous le Consulat ; lôaffirmation du rôle historique de la France et de Napoléon dans lôéquilibre européen ne sôaffaiblit pas pour autant. Le coup dôEtat du 18 Brumaire de lôan VIII puis la victoire de Marengo le 14 juin1800 concrétisent cet ordre nouveau et alimentent les aspirations de français et italiens favorables à ces changements politiques.

La façon dont nos auteurs relatent lôarrivée de Napoléon en Italie, en mai 1800, est intéressante puisque tout deux en rendent compte très différemment. Maranda place le I^{er} Consul au centre de son propos et semble même lui conférer certains pouvoirs divins :

---

[121] Alain Pillepich, *Napoléon et les italiens,* Nouveau monde, 2003.

[122] Raymonde Monnier, *Républicanisme, patriotisme et Révolution française,* Paris, L'Harmattan, 2005. pp. 257.

Aussi maître des élémens que le physicien des foudres des Dieux, ces montagnes énormes s'ouvrir à votre voix, comme les eaux se niveler ailleurs par la communication du commerce. A la vue de tant de monumens destinées à concourir à la prospérité de cette Division, le nom de Bonaparte sera pour toujours inséparable d'elle. »[123]

Cette remarque, rappelant quelque peu l'épisode de Moïse et de la mer Rouge, présente Napoléon Bonaparte comme le libérateur tant attendu par les peuples français et ceux de la Péninsule. Il est, d'une certaine manière, l'homme qui redonnera sa grandeur aux territoires en décadence, comme l'était le Piémont, d'après la description de Maranda, avant le retour des armées françaises. Le ton grave et le registre épique employé par l'auteur fait référence également aux grandes difficultés rencontrées par Napoléon et son armée lors du passage du col du Grand-Saint-Bernard, encore enneigé et réputé impraticable. On pourrait d'ailleurs associer la phrase de notre auteur au célèbre tableau de Jacques-Louis David, *Bonaparte franchissant le Grand-Saint-Bernard*, réalisé en 1801.
S'il est clair que cette î uvre ne retranscrit pas la vérité historique du moment, le peintre place Napoléon au côté de grands personnages de l'Histoire, tel qu'Hannibal, général et grand tacticien militaire carthaginois du IIIème siècle avant J-C. Cette î uvre de propagande idéalisait l'action et le personnage du grand général de guerre : *« cheval se cabrant, cavalier serein enveloppé dans son manteau, doigts pointé dans la direction qu'il faut suivre. »*[124] Ces quelques réflexions nous amènent donc à donner une autre dimension à l'ouvrage de Maranda. Tout comme le fit David en 1801, à l'aide d'un pinceau, notre colonel Vaudois mythifie le Ier Consul et son génie militaire par les mots :

Hannibal parvenu au sommet des alpes, fit observer aux Carthaginois la beauté du Piémont pour les encourager à franchir les obstacles. BONAPARTE plus grand homme qu'Hannibal se servit du même attrait pour son armée épuisée par les privations de toutes espèces et les fatigues. Contemplant le superbe pays qu'on découvroit des montagnes du Mondovi, « voilà, dit-il à ses soldats, où nous ne manquerons de rien ».[125]

La question qui se pose à la lecture de ces quelques lignes est de savoir si nous pouvons considérer la description de Maranda comme un outil de propagande ? Le terme me paraît un peu fort si l'on considère que cet ouvrage est dédié, non pas aux piémontais en premier

[123] J. Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit.* Préface.
[124] Thierry Lentz, *Le grand Consulat. 1799-1804.* Fayard, 1999. pp. 230.
[125] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit.* pp.2.

lieu, mais au Premier Consul lui-même, comme le précise lôauteur aux premières lignes de son ouvrage : *« Daignez, citoyen, Premier Consul, lôagréer avec indulgence, comme un faible témoignage de mon entier dévouement et de mon profond respect. »*[126] Il aurait été intéressant de connaître la portée quôeut la description de notre auteur auprès des populations françaises et piémontaises au début du XIXème siècle. Nous pouvons supposer en effet que cet ouvrage connut un certain succès auprès des différentes légions piémontaises ; mais quand est-il pour les intellectuels de cette région ? Ont-ils eu connaissance de cette description ? A-t-elle était présentée dans quelques sociétés savantes ? Aussi, lôenthousiasme de notre auteur pour les évènements des années 1800, son admiration pour Napoléon, pourrait en partie sôexpliquer par la rapidité des changements politico-militaires qui intensifieraient et pousseraient à lôextrême les réactions des populations concernées. Face à la brutalité de la situation, toute personne ayant une once de conscience politique ou éprouvant un sentiment dôappartenance au territoire français ou italien, devrait se positionner face au comportement des armées françaises : quôil sôagisse dôune réaction soit réfléchie ou spontanée.

Or, Jean-Baptiste Joseph Breton adopte une attitude beaucoup plus réservée et distante à lôégard des évènements de lôépoque, comme sôil nôétait pas directement concerné par ces changements politiques et militaires. Comme nous lôavons vu, notre auteur retrace dans sa première partie lôhistoire du Piémont en spécifiant que cette région est, depuis des siècles, lôobjet de convoitise des grandes puissances européennes. Ainsi, ce qui ressort de son propos est, non pas la particularité des évènements en 1802 mais, la répétition de cette situation qui lôamènerait sans doute à penser que la domination de la France en Italie du Nord nôest que temporaireé une fois de plus. Contrairement à Joseph Maranda, notre second voyageur se contente donc de décrire les faits, sans entrer dans aucune polémique et laisse aux lecteurs la possibilité de se faire une opinion ou dôapprécier simplement le voyage quôil propose. Son intérêt pour le passé de la région piémontaise, et pour son histoire commune avec la France, doit se voir comme un simple complément dôinformation ; comme sôil se devait, entant quôérudit français et voyageur, de rappeler certains évènements importants à ces compatriotes : « *[é] Nous devons nous borner à offrir à nos lecteurs une esquisse succincte des faits qui ont rapport à lôhistoire particulière du Piémont. »*[127] Il me semble que lôemploi du terme *« borner »* doit en effet se comprendre comme une volonté de la part de Breton de simplifier sa description, afin de la rendre la

[126] *Ibid.* pp.1.
[127] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit.* pp. 7.

plus accessible possible. Et pour cause, une prise de position politique de la part de lôauteur contraindrait les lecteurs à prendre partie également, ce qui pourrait exposer Breton à de sévères critiques. Nous pouvons affirmer, je pense, que la description de ce dernier nôa donc pas pour fil conducteur les évènements militaires de lôépoque ; mais, la confirmation de lôannexion du Piémont par la France et sa division en six départements donnaient lôoccasion à notre auteur de poursuivre ses voyages mondains et érudits dans départements français :

Au moment même où nous nous préparons à tracer la description des six départements de la vingt-septième division militaire, nous apprenons quôils sont définitivement réunis au territoire de la république française. Depuis longtemps ils étaient administrés comme sôils en eussent fait réellement partie : on y introduisait peu à peu les lois françaises : on accoutumoit insensiblement les Piémontais à se regarder comme nos compatriotes [é][128]

Outre lôaccent mis sur le statut particulier du Piémont et des piémontais, sur lequel nous nous pencherons plus tard, cette phrase souligne bien le fait que pour Breton lôannexion officielle du territoire piémontais à la France nôa pas changé sa manière dôobserver et de décrire une région, une ville, les coutumes et les mî urs dôun peuple. Il met un point dôhonneur à respecter certains codes et normes dôune tradition dôécriture, en écartant autant que possible les éléments qui pourraient nuire à lôobjectivité et à la pertinence de son travail. Gilles Bertrand parlera à ce sujet de la *« persistance dôattitudes qui assurent le relais entre le regard porté sur lôItalie à lôépoque des Lumières et celui qui sôinstaure au temps du romantisme. »*[129] Nous pouvons nous demander alors si la description de Breton ne traduirait pas une peur de voir disparaître toute une pratique du voyage et de son récit, ainsi que certaines formes de sociabilités qui en émanent, en accordant une trop grande importance aux faits politiques et militaires. Côest dôailleurs sur ce point que les ouvrages de nos deux auteurs se différencient totalement. En effet, si lôun tente minimiser la portée des évènements dans sa description, le second en fait pourtant la motivation première de son travail.

Ces quelques réflexions sur lôouvrage de Jean-Baptiste Joseph Breton nous amènent donc à nous poser de nombreuses questions quant aux propos de notre colonel vaudois, Joseph

[128] *Ibid.* pp. 5.

[129] Gilles Bertrand, *Regard des voyageurs et image de l'Italie. Quelques réflexions autour de la campagne de Bonaparte* in J-P Barbe ; Roland Bernecker, *Les intellectuels européens et la campagne d'Italie 1796-1798,* Nodus Publikationen, Munster, 1999. pp. 43-65.

Maranda. Il est frappant de voir à quel point la description de ce dernier est marquée par les troubles politiques et militaires du moment mais sa perception des évènements est autrement particulière car elle est le mélange des ressentis dôun colonel expérimenté et de ceux dôun homme fidèle à sa foi.

La particularité du regard de Joseph Maranda sur les évènements en Piémont : entre ressentis personnels et expérience professionnelle.

Comme il est précisé sur la page de garde de son ouvrage, Joseph Maranda fut *« chef-de-brigade, ancien colonel vaudois »*. Il est important de prendre en compte cette information qui nous permettra de comprendre la position de notre auteur à lôégard du Premier Consul et des armées françaises. Aussi, cette donnée nous amène à analyser sa description sous deux angles différents : nous devons arriver à discerner les propos tenus par Maranda en tant quôhomme de guerre, de ceux tenus par le défenseur de lôéglise vaudoise.

Si notre auteur nous fait part dôun tableau très noir du Piémont en 1802, nous ne pouvons pas dire pour autant que la violence de la guerre soit omniprésente dans ses propos. A aucun moment, Maranda ne décrit les horreurs qui peuvent se produire sur un champ de bataille ou dans les contrées environnantes et côest peut-être sur ce point précisément que nous devons y voir le regard de lôhomme de guerre. Pour un militaire, relater la violence quotidienne en temps de guerre ou dôoccupation peut paraître trop ordinaire et nous pouvons supposer que côest la raison pour laquelle Joseph Maranda a préféré se pencher sur des sujets de société plus profonds et plus polémiques. La guerre, la présence des armées austro-russes puis françaises en Piémont ne sont alors que supposées par notre auteur ; et pour cause, au XVIIIème et début du XIXème siècle, il nôy avait rien dôoriginal à voir des soldats dans des villes ou des villages. Aussi, Ralf Pröve soulignait lôimportance des années 1800 dans le changement de perception de la guerre et des armées, en lien avec les nouveaux enjeux de ces conflits. Il nôétait plus uniquement question dôacquisition de territoire ou de compensations financières, mais de la construction de nouveaux modèles de société ou de lôaffirmation de certaines identités nationales ou locales[130] ; notre colonel sôattache donc plus à mettre en avant les enjeux politiques et identitaires auxquels sont

[130] Ralf Pröve, *Le tourisme de la guerre au XVIIIème siècle. Typologie des modes de perception de l'armée et de la guerre dans les témoignages de contemporains* in Alain Ruiz et Françoise Knopper (dir), *Les voyageurs européens sur les chemins de la guerre et de la paix du temps des Lumières au début du XIXème siècle,* Presses Universitaires de Bordeaux, Pessac, 2006. pp. 157-167.

confrontés les piémontais et les français à lôaube du XIXème siècle. Maranda ne se place donc pas en simple spectateur et a conscience de toutes les dimensions que renferme tout conflit armé. Cependant, lôactualité des évènements ne lui permet pas, il me semble, de prendre le recul nécessaire à une description objective et claire. La répétition des conflits, des transferts de pouvoir au cours des dernières décennies ne laisse pas à notre auteur le temps de sôadapter à chaque nouvelle situation et, il semble que ce soit des réactions et des réflexions spontanées qui priment dans sa description. A ce sujet, nous devons nous demander alors quel rôle notre auteur a pu jouer dans les deux campagnes successives de Napoléon en Piémont ? En effet, étant chef de brigade et ancien colonel des Vaudois, nous pouvons supposer que ce dernier exerçait ses fonctions en territoire piémontais ou dans une de ses contrées voisines, un canton suisse par exemple. Cette perspective placerait alors notre auteur au cî ur des évènements de lôépoque ; ce qui donnerait à ses propos plus de légitimité, en se posant tout de même la question de lôobjectivité de ses remarques. De plus, lôadmiration quôil porte au Premier Consul de la République française et à ses agissements en terre piémontaise, nous amène à penser que ce dernier ait pu contribuer au retour de Napoléon en Piémont : mais pour quelles raisons ? Son positionnement à lôégard du gouvernement royal, puis celui quôil adoptera face aux armées françaises est-il lié au statut particulier des Vaudois dans cette région ? Son *« précis sur les Vaudois »* constitue lôune des plus grandes parties de sa description en sôétalant sur soixante-dix sept pages, contre une quinzaine de pages en moyenne pour les autres chapitres. Il semble alors évident que la confession à laquelle il appartient influence son jugement et sa réflexion en ce qui concerne les évènements de lôépoque.

Ainsi, les propos de notre auteur nous amène à ouvrir une pensée plus générale sur le statut des minorités religieuses, dont font partis les juifs et les vaudois, en Piémont, au début du XIXème siècle[131]. Il est important de rappeler quôentre le XVIème et le XIXème siècle, le sort des vaudois en Piémont, se modifiait en fonction de la situation politique et des alliances internationales de la Maison de Savoie ; leur culte était ainsi toléré mais à aucun moment, ces derniers ne pouvaient prétendre à lôégalité de statut avec les catholiques. Lôédit de Tolérance proclamé en 1694, reconnaissait aux vaudois certains droits, applicables uniquement à lôintérieur des vallées vaudoises, situées *« à lôouest de Pignérol,*

[131] A ce sujet, nous pouvons consulter l'article de Michele Rosboch, *Les minorités religieuses dans le royaume de Piémont-Sardaigne et les réformes de Charles-Albert* in Olivier Forlin (dir), *Anticléricalisme, minorités religieuses et échanges culturels entre la France et l'Italie. De l'Antiquité au XXème siècle,* L'Harmattan, 2006. pp. 85-93.

entre les rivières Pélis et Chison [é] ».[132] Ainsi, il est dôautant plus intéressant de voir comment Maranda, en tant que Vaudois et homme militaire, percevait cette politique de tolérance relative au cours des dernières années du Royaume de Piémont-Sardaigne. A la lecture des propos que tenait ce dernier au sujet du gouvernement de Victor-Amédée III (prince de Piémont de 1773 à 1796) et du clergé catholique, il nôétait pas surprenant que notre auteur sôinsurge également contre les agissements du pouvoir piémontais à lôencontre des Vaudois. Et pour cause, Maranda parlera du gouvernement de Turin comme dôun *« gouvernement tortionnaire »* qui malgré les pressions de grandes puissances européennes, telle que lôAngleterre, ne changea en rien sa politique à lôencontre des minorités religieuses. Alors, si lôon peut douter en partie de lôobjectivité des propos de notre colonel, son récit nôen demeure pas moins un témoignage essentiel qui démontre encore une fois la complexité de la relation entre français et piémontais ; et plus particulièrement ici, entre français et vaudois du piémont. Aussi, il me semble que la description de Maranda, outre ces informations générales sur la situation du Piémont en 1802, doit être perçue comme une sorte de journal intime, retraçant le parcours dôune vie : celle dôun colonel vaudois, qui face aux bouleversements politiques et militaires de lôépoque, dû choisir entre son identité piémontaise et sa foi. Nous lôavons compris, notre auteur souffrait de cette impossibilité de pratiquer son culte en toute liberté ; ainsi, la Révolution française et les valeurs quôelles véhiculaient eurent un impact fort sur les populations vaudoises du Piémont. A travers le récit de grands évènements et de ses expériences militaires, Joseph Maranda nous fait part de son cas de conscience, comme sôil se devait de justifier sa position à lôégard du Premier Consul et de la France en général. Mais, lôauteur relate un long processus et pose indirectement la question de lôappartenance à un territoire et de la construction de sa propre identité, dans un contexte politique, militaire et religieux particulier : doit-il favoriser la construction dôune identité collective piémontaise ou au contraire lutter pour la reconnaissance de certaines particularités propres à un groupe minoritaire ?

Et pour cause, après avoir perdu deux de ses plus belles provinces, Nice et la Savoie annexées par les Français en 1793, Victor-Amédée III appela toutes les forces de son territoire à prendre les armes :

> *La guerre survint, et les Vaudois eurent ordre de sôarmer : ce quôils firent ; les Français envoyèrent plusieurs émissaires pour les engager à leur donner passage, et se joindre à eux ; ils*

[132] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit.* pp. 159.

leur présentèrent le tableau de dégradation dans laquelle la Cour les tenoit, comparativement au sort qui les attendoit par les loix nouvelles ; il fallut opter entre cette brillante perspective, et la foi publique : celle-ci fut respectée.[133]

A travers ces quelques phrases, Maranda rend bien compte des problèmes dôordre religieux et identitaire auxquels devaient faire face les populations vaudoises en Piémont: défendre son territoire devant lôennemi étranger, accomplir son devoir envers les autorités royales ou protéger sa foi. Ainsi, tout au long de ce chapitre, notre auteur rapporte à ses lecteurs les différents évènements militaires et politiques qui le pousseront finalement à privilégier la pratique de son culte et à se ranger du côté français lors de lôoffensive de ces derniers contre les armées autrichiennes en juin 1800. En effet, Charles-Emmanuel IV succéda à son père le 10 octobre 1796 : à son tour il portait les titres de Roi de Sardaigne, Prince de Piémont et Duc de Savoie. Cependant, ne pouvant contenir la fougue révolutionnaire qui se propageait dans les vallées du Piémont, due à la présence des armées françaises, et nôarrivant pas à faire face aux tensions politico-religieuses de lôépoque ; ce dernier fut contraint dôabdiquer le 9 décembre 1798. Ce geste permit dôune part à la République Française de compter le Piémont parmi ses possessions, en lôadministrant comme une province française ; mais surtout, il donna aux vaudois de nouvelles aspirations quant à la libre pratique de leur culte et à lôobtention de certaines libertés essentielles. Alors, lorsque les armées austro-russes, commandées par le général Souwarow, entreprirent une offensive contre lôarmée dôItalie au printemps 1799, cela fut perçu par les populations vaudoises du Piémont comme un obstacle à la concrétisation de leurs espérances nouvelles. Joseph Maranda rend bien compte de la difficulté quôeurent les armées vaudoises à se positionner face à ces changements qui rythmèrent le quotidien des populations piémontaises entre la fin du XVIIIème et le début du XIXème siècle. Le récit de notre auteur peut, en quelque sorte, être assimilé à une démarche personnelle qui vise à réhabiliter et à reconsidérer le statut des réformés de cette région de la Péninsule. Dans cette partie de son texte, Joseph Maranda sôexprime au nom de tous les vaudois du Piémont et explique à ses lecteurs comment il mit ses compétences professionnelles au service de ses aspirations personnelles. Côest dans ce cadre que lôauteur nous fait part dôun document qui rend compte de la complexité de la situation politique, religieuse et militaire du moment et des différentes problématiques qui sont soulevées : il sôagit de la lettre dôun haut fonctionnaire français, Louis Marie Turreau, adressé au général de lôarmée dôItalie, Guillaume Marie-

[133] *Ibid.* pp. 164.

Anne Brune, qui a pour sujet la définition du nouveau statut de la Légion Vaudoise, dont faisait parti Maranda, au lendemain de la victoire de Bonaparte face aux armées autrichiennes le 14 juin 1800 :

Mon éloignement du Piémont à laissé la légion Vaudoise en bute à toutes les intrigues et à toutes les haines que lui portent les Piémontais, et que lui avoit mérité son attachement à la République Française.

Enfin le Gouvernement de Piémont lui a donné le dernier coup en changeant sa dénomination pour celle de Chasseurs Piémontais. Mais les Vaudois ne veulent pas être Piémontais, ils ont pris les armes à la voix des Généraux Français, ils m'ont suivi et combattu les Chasseurs Piémontais qui étoient dans les rangs Autrichiens, et l'on voudroit aujourd'hui faire prendre aux vainqueurs le nom des vaincus, qui leur est odieux.

Les Vaudois attendent de votre justice, mon Général, que vous révoquerez l'ordre du Gouvernement Piémontais, ordre qu'il n'avoit pas le droit de donner, puisque la Légion Vaudoise a été reconnue et rétablie par les Généraux Français sous les auspices de la République, ce seroit d'ailleurs remplir les engagements que j'ai contracté avec les individus qui la composent.

J'attends du Général Brune, j'attends du Général et l'homme d'Etat qui connoit les convenances, les localités et les hommes, cet acte de justice, qui ajoutera à ceux qui ont déjà signalé son arrivée en Italie, et sera un nouveau titre à l'estime et à la considération publique, et à ma reconnaissance.[134]

La notion de fidélité est très présente dans cette lettre et dans toute la partie de la description de Maranda consacrée aux Vaudois. Il semble que ce soit une valeur essentielle pour notre auteur, tant dans sa carrière militaire que dans ses choix personnels. C'est sans doute pour cette raison qu'il tient à c'ur à ce dernier de distinguer de façon très nette les vaudois des Barbets, qui s'opposaient à l'occupation des troupes françaises en Piémont. Notre colonel soulignera d'ailleurs qu'ils [les Barbets] *« n'étoient autre chose qu'un amas de brigands [é] »*[135] et qu'en aucun cas les généraux de l'armée d'Italie les auraient incorporé dans leur rang ; comme pour insister sur le fait que son propre engagement était sincère et guidait par de saines motivations.

Ainsi, plus nous avançons dans la lecture et l'analyse de l'ouvrage de Maranda, plus ce dernier nous dévoile les nombreuses facettes de sa personnalité. En effet, il se montre comme un homme de caractère qui assume pleinement ses choix, ses convictions et qui

[134] *Lettre adressée au Général Brune par Turreau qui se trouvoit à Turin de retour d'Italie pour se rendre à Paris,* cité dans Joseph Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit.* pp. 223-224.
[135] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit*. pp. 235.

accorde beaucoup dôestime aux hommes qui respecteront cela. Nous comprenons alors lôadmiration que porte Joseph Maranda au Premier Consul de la République Française quôil considère, nous lôavons vu, comme un grand homme de guerre, mais quôil estime également de par son positionnement à lôégard de lôEglise réformé et du culte vaudois en particulier :

Le Gouvernement Français en déclarant la liberté des cultes a senti la nécessité de ressaisir entre ses mains lôinstruction de la morale, afin de faire des citoyens à lui vertueux, attachés à la patrie et par conséquent indépendants de telle ou telle idée religieuse. [136]

Lôouvrage de Joseph Maranda doit donc être compris comme un témoignage qui rend compte des bouleversements politiques sociaux et militaires que connut le Piémont au cours des XVIIIème et XIXème siècles ; mais cette description ouvre également de larges pistes de réflexions quant au statut des vaudois en Piémont et dans lôEmpire Français à cette même période. Il serait intéressant alors de se pencher plus en détail sur le rôle que joua la Légion Vaudoise dans la Seconde Campagne dôItalie, sur le modèle des travaux dôAlain-Jacques Tornare[137] concernant la période de 1789 à 1798. Le tableau dépeint par notre auteur vaudois est-il représentatif dôun genre descriptif particulier qui sôattacherait reconsidérer la place des minorités religieuses en Piémont, sous le Consulat puis le Ier Empire ? Il sôagirait de trouver de nouvelles sources, de nouveaux témoignages qui éclaireraient notre réflexion.

Chapitre V- Lôutilité des descriptions de Breton et Maranda : entre philanthropie et patriotisme.

Le contexte particulier dans lequel sôinsère les ouvrages de nos deux auteurs, nous amène à penser leur description sous un autre angle. Si tous deux reviennent sur certains évènements politiques et militaires marquants, Breton et Maranda font également un véritable effort de prescription. Nous pouvons constater dans leurs propos une réelle volonté dôaller plus loin que les faits observés, dôen tirer des conclusions et surtout des

[136] *Ibid.* pp.145.
[137] Alain-Jacques Tornare, *Vaudois et Confédérés au service de France. 1789-1798,* Morges, éd. Cabédita, 1998.

solutions qui, à long terme, favoriseraient lôamélioration du sort commun. En effet, les situations de guerre, dôinstabilités et de changements politiques, génèrent chez certains érudits ou militaires voyageurs, une curiosité plus profonde qui les pousserait à trouver les causes dôun mal-être social et à réfléchir sur la place de chaque chose (religions, politiques, économie, arté).[138] A travers leur description, nos deux auteurs font, dôune certaine manière, acte de citoyenneté en sôimpliquant dans la vie politique et sociale de leur société, de leur pays. Ainsi, nous devons nous demander si côest cet acte citoyen, voire patriotique qui les poussa à faire ce travail de « description-prescription » ou sôils puisèrent leur motivation dans la complexité et la particularité de la situation de lôépoque ? En somme, doit-on considérer les descriptions de nos deux auteurs comme de simples travaux ponctuels ou sôinscrivent-elles dans une véritable dynamique de changements politiques, économiques et sociaux ? Enfin, ces pistes de réflexion nous amèneront à reconsidérer les notions de citoyenneté et de patriotisme dans la France du début du XIXème siècle : entre héritage des politiques dôAncien Régime et la rupture de 1789.

Temps de crise et instabilités politiques : des facteurs propices aux descriptions philanthropiques ?

Nous lôavons vu, les guerres, les troubles politiques ou sociaux sont propices aux descriptions territoriales ; or il sôagit désormais de définir lôutilité et la nature des ouvrages de nos deux auteurs privilégiés. Ainsi, jôentends par philanthropie les différents actes qui permettraient lôamélioration du sort matériel et moral des hommes à une période donnée.
La multiplication dôécrits *« réparateurs »*, de « *description-prescriptive »* en temps de crise peut paraître, aux premiers abords, assez contradictoire. En effet, nous pourrions penser que ces situations dôinstabilité favorisent plutôt une montée de lôindividualisme, un renferment des hommes sur leur sphère privée et intime, comme pour se couper dôune réalité trop douloureuseé Et pourtant, côest à ces moments là que nombres dôérudits, savants, voyageurs ou envoyés du pouvoir sôattachent à évaluer le degré de mal-être social. Ainsi, dès le XVIIème siècle nous pouvons faire le lien entre lôaugmentation du nombre dôenquêtes descriptives et le contexte général dans lequel elles ont été effectuées. Mais, ce

[138] A ce sujet, voir l'étude de Gilles Bertrand, *Voyage en Italie et guerre : traces, discours et récits de gens de lettres français au XVIIIème siècle* in Olivier Forlin (dir), *Anticléricalisme, minorités religieuses et échanges culturels entre la France et l'Italie. De l'Antiquité au XXe siècle,* Paris, L'Harmattan, 2006. pp. 263-305.

sont surtout les évènements de 1789 qui bouleverseront la perception que les hommes se font dôun territoire et celui de la France tout particulièrement. En effet, les lendemains de la Révolution Française vont être lôoccasion dôaborder lôespace géographique sous un nouvel angle. La dimension sociale va prendre de plus en plus de place dans les descriptions, qui auront désormais pour objectif principal de remédier aux malheurs des populations. Côest un aspect très intéressant du travail de Breton et Maranda et encore une fois, nous allons voir que cette rupture avec les traditions descriptives de lôAncien Régime nôest pas si évidente à percevoir.

Et pour cause, les questions de bon gouvernement, de bonne morale ou de mal-être social que lôon peut trouver dans la description de Joseph Maranda ne constituent en aucun cas les préoccupations majeures de notre second auteur. Doit-on comprendre cela comme une volonté de la part de Breton de faire perdurer un genre descriptif de type académique, en opposition à la nouvelle sensibilité territoriale qui se développe aux lendemains de 1789 ?

Les changements politiques et sociaux survenus en France à la fin du XVIIIème siècle ont, dôune certaine manière, rendu obsolètes les pratiques descriptives traditionnelles utilisées par les élites provinciales de lôépoque. Aussi, le redécoupage du territoire français en quatre-vingt trois départements aurait favorisé les enquêtes de type officiel, utiles au pouvoir de par le concret des informations quôelles apportent. Car, si lôon prend en compte les vocations unificatrices et égalitaires de ce nouveau découpage, toute personne souhaitant dresser un tableau descriptif pertinent de la France au début du XIXème siècle, se doit alors de sôintéresser avant tout aux faits de sociétés et aux différents individus qui la composent. Marie-Noëlle Bourguet soulignera donc que *« le maillage plus uniforme et lôhorizontalité du découpage sont la projection dôune structure juridique unique, qui juxtapose des individus isolés, formellement égaux et identiques au regard de la loi »*[139].

Le contexte sociopolitique des dernières années du XVIIIème siècle en France, favorise la mise en place de nouveaux codes de description, qui amènent les descripteurs à se positionner différemment face aux sujets quôils observent. Alors, si sous lôAncien Régime il existait une sorte de relation hiérarchisée entre le descripteur et son sujet ; les valeurs révolutionnaires et la nouvelle organisation territoriale de la France tendent vers des rapports plus égaux. Il sôagira de décrire un territoire, de se pencher sur les mî urs ou les conditions de vie dôune population, en privilégiant certaines valeurs humaines et en se positionnant à la hauteur des sujets observés ; et non plus seulement en tant quôhomme de

[139] Marie-Noëlle Bourguet, *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne,* Paris, éd. des Archives Contemporaines, 2001. pp. 265.

savoir. Ces nouvelles données nous amèneraient à considérer Jean-Baptiste Joseph Breton non plus comme un descripteur mais, comme un informateur auquel s'adresseraient les représentants officiels ou volontaires du pouvoir en place. En effet, si nous ne pouvons pas parler de rupture nette, à partir de 1789, avec les pratiques descriptives d'Ancien Régime, nous pourrions en revanche supposer un changement de statut et de fonction des érudits provinciaux traditionnels. Ces derniers seraient perçus comme les *« gardiens »* d'une tradition descriptive moins engagée et plus académique qui s'attache avant tout à faire l'inventaire des richesses matérielles et culturelles d'un territoire.

Joseph Maranda adopte une démarche tout à fait différente, sans doute parce qu'il se trouve au cœur des évènements et des problématiques des années 1800, de par sa situation professionnelle et ses aspirations personnelles. Ainsi, nous pourrions rapprocher sa description des enquêtes menées par les envoyés du Comité de Salut Public sous le Gouvernement de la Terreur, entre 1793 et 1794[140]. Outre la surveillance des masses populaires et la répression des opposants au pouvoir, ces *« voyageurs officiels »* étaient chargés d'informer le gouvernement sur la situation économique, sociale et insurrectionnelle de chaque départements français. Jacque Solé les décrivait alors comme *« un mélange curieux d'analystes économiques (dont la lecture d'Adam Smith leur était recommandé par leur ministre) et d'espions plus ou moins confidentiels des dirigeants parisiens [é] »*[141] *;* ou bien ce dernier les assimilait à des *« apôtres d'un ordre nouveau, forgé au feu des victoires militaires [é] »*[142]. Il me paraît intéressant de confronter ces définitions et caractéristiques propres à ces missionnaires de la Terreur, aux travaux de Joseph Maranda. En effet, tout comme le firent ces envoyés du pouvoir pour la France en 1793, notre *«missionnaire volontaire »* s'attacha à peindre un tableau noir du Piémont en 1802, afin de marquer la nécessité du retour de Bonaparte dans cette région. Maranda rend-compte à ses lecteurs d'une situation chaotique où la tyrannie, la corruption et l'injustice ne semblent avoir plus aucune limite :

Il n'y avoit aucun moyen pour se libérer, qu'en dépouillant l'Eglise et l'on savoit que sa dévotion seroit toujours pour cela un obstacle invincible. Il [le gouvernement royal] *a préféré de dépouiller*

[140] Jacques Solé, *Des voyageurs officiels dans la France profonde au temps de la Terreur* in *Par monts et par vaux, migrations et voyages,* Acte du colloque du Festival d'Histoire de Montbrison, DL, 2001. pp. 373.
[141] *Ibid.* pp. 374.
[142] *Ibid.* pp. 376.

ses peuples, de laisser tomber en ruine ses finances, qui ont entraîné dans leur chute une partie de la fortune des trois quarts des familles, et écrasé le reste sous leurs décombres.[143]

Notre auteur parle ici en tant qu'homme du peuple, en dénonçant les abus du pouvoir en place mais, son expérience et son érudition lui permette de mettre les mots justes sur les sujets qui lui importent le plus. Sa description est donc construite comme une véritable argumentation : Maranda pose les problèmes importants puis en tire des conclusions. Ainsi, après avoir exposé les failles du système juridique, économique et social du Gouvernement des rois en Piémont, notre auteur nous fait part des espoirs qu'il place dans le rattachement de sa région à la France. Car, pour ce dernier, l'annexion officielle du Piémont en 1802 va de pair avec :

Une administration ferme et modérée, des tribunaux qui ont toutes leur vigueur, des lois salutaires qui remplacent successivement celles qui étoient l'origine de tant de maux [é] des citoyens et plus des esclaves ; les portes de l'édifice social ouvertes à tous les talens, encouragés dans l'intérieur, et respectés chez l'étranger.[144]

En France et dans les départements annexés, Napoléon procèdera dès 1802 à une réforme des différentes institutions judiciaires, politiques et économiques. Et, si le Code Civil des Français est adopté définitivement le 21 mars 1804 par les 130 départements de l'Empire, la volonté politique de Napoléon d'une homogénéisation de ces mêmes institutions se fait déjà sentir sous le Directoire et le Consulat. Or, il est important de nuancer les propos de notre auteur qui semble démontrer qu'avant 1802, le Piémont était régie par quelques lois « fantômes » et le bon-vouloir des élites dirigeantes. Nous savons que dès 1723, le Piémont-Sardaigne était doté d'un recueil unifié de lois, ce qui nous pousse à penser, encore une fois, que Maranda a une vision quelque peu déformée des réalités sociopolitiques de l'époque. L'emploi du terme *« maux »* est d'ailleurs tout à fait significatif de l'état d'esprit dans lequel se place notre auteur au moment de sa description. En effet, en appuyant sur des faits intolérables tant d'un point de vue politique que morale, Joseph Maranda met en avant la notion de *bon gouvernement* qui doit favoriser *« concorde, paix, humanité, bonheur et patrie [é] »*[145]. Sa description du Piémont doit être perçue, il me semble, comme un outil sur lequel devra s'appuyer le Premier Consul pour

[143] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit.* pp.28.
[144] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit.* Préface.
[145] Raymonde Monnier, *Républicanisme, patriotisme et Révolution française,* Paris, L'Harmattan, 2005. pp. 321.

mener à bien sa politique dans les territoires annexés. Dôun autre côté, ce tableau descriptif peut-être appréhendé comme une sorte de mise en garde à lôencontre des nouveaux dirigeants politiques du Piémont ; si Maranda fait lôéloge de Napoléon tout au long de son ouvrage, il nôen reste pas moins réservé quant au futur sort de la population piémontaise :

Enfin, tout cela a disparu : ainsi soit-il ! En serons-nous mieux ? Côest ce quôil faut espérer dôaprès le code qui va venir [é][146]

Notre auteur se positionne, dôune certaine manière, en représentant de la population piémontaise en employant le « nous » ; néanmoins, il semble tout de même quôil marque une certaine distance avec cette dernière, comme pour souligner sa capacité à analyser et à prendre du recul face à la situation. En effet, à plusieurs reprises Joseph Maranda insiste sur le manque dôinstruction du peuple qui lôempêche de se révolter, ou dôespérer tout simplement une amélioration de ses conditions de vie, tant matérielles que morales. Notre auteur insiste donc sur la nécessité dôéclairer les populations sur la réalité et la gravité des évènements de lôépoque en se plaçant, dôune certaine manière, comme lôéveilleur dôune conscience collective piémontaise. Ainsi, de par cette description, Maranda joue le rôle de médiateur politique entre un peuple qui, selon lui, nôa pas encore pris conscience des enjeux sociopolitiques des évènements de lôépoque, et ce nouveau gouvernement qui se doit de réformer les institutions en place, afin dôaméliorer le sort commun. Cette étude rend également compte du fossé culturel qui existait entre les divers représentants du pouvoir et la masse des piémontais ; et lôimportance dôune classe intermédiaire qui permettait, en partie, de faire le lien entre ces deux extrémités. Comme nous lôavons vu, Joseph Maranda ne peut pas être considéré comme un simple érudit ; son expérience du terrain en tant que militaire et vaudois lui permet peut-être plus facilement de sôidentifier ou de comprendre les masses populaires tandis que Jean-Baptiste Joseph Breton utilise son statut dôérudit comme une sorte de barrière sociale qui lôempêche dôanalyser en profondeur le contexte sociopolitique du moment.

Ce souci de lôautre et du bien-être commun, que lôon retrouve essentiellement dans lôouvrage de Maranda, doit être replacé dans un contexte particulier. Il est vrai que sous le Consulat puis le Ier Empire, la fièvre statistique et les enquêtes préfectorales se développent. Le Bureau de la Statistique, crée en 1803 par le ministre de lôIntérieur Jean-Antoine Chaptal, soumet par ses travaux, la société toute entière à lôemprise statistique de

[146] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit.* pp.37.

lôEtat. Cependant, il me semble que notre auteur ait été beaucoup plus influencé par le « mouvement philanthropique » qui se développe en parallèle des actions officielles du pouvoir. En effet, la première moitié du XIXème siècle sera propice à la renaissance dôœuvres et de fondations philanthropiques qui devaient assurer *« la jouissance au plus grand nombre possible [é] »*[147] *;* côest ainsi quôen France la Société de charité maternelle, lôHospice centrale de la vaccine ou encore la Société philanthropique endossèrent ce rôle[148]. Alors, si Maranda sôattache à faire le point sur les différentes institutions du Piémont, il lui est indispensable de consacrer quelques pages de son travail aux *« établissemens de bienfaisance et de lôaumône »* quôil juge trop peu nombreux et surtout inefficaces dans cette région. Cependant, outre le coté philanthropique de cette description et les bonnes intentions de lôauteur ; ce sujet est une fois de plus lôoccasion de dénoncer le clergé qui semble être à lôorigine de tous les maux de la société piémontaise :

> *Si les directeurs dôune semblable administration, se fussent bien pénétrés de lôimportance de ses statuts, ils nôeussent jamais permis à un clergé avide de tout engloutir, de sôen mêler, bien moins de les dénaturer. La plus grande partie des revenus, ne tarda pas dôêtre sous la direction des Moines [é]*[149]

Dôune certaine manière, Maranda sôapproprie les problématiques et les différentes questions dôordre politique, économique ou sociale afin de construire son argumentation en faveur du Premier Consul et à la défaveur de tous les corps intermédiaires traditionnels, tels que le sont lôEglise et les membres de la noblesse. Nous retrouvons donc dans ses propos les valeurs prônées par les Lumières et reprises sous la Révolution française. Il semble en effet que notre auteur idéalise, en quelque sorte, la société française du début du XIXème siècle, comme un modèle dôégalité, de justice et dôordre ; cela montre bien lôimpact important des réflexions de certains philosophes français dans la Péninsule au cours des décennies révolutionnaires et la diffusion dôidées nouvelles par le biais des loges et les migrants politiques et culturels.

Justement, ces quelques réflexions au sujet de lôimpact de la Révolution française en Piémont, accentué par les campagnes napoléoniennes dans la Péninsule, nous amène à nous demander si lôon ne doit pas interpréter les descriptions de nos deux auteurs comme des actes citoyens, voire patriotiques ? Au-delà de cette dimension altruiste que lôon

[147] *Ibid.* pp. 72.
[148] Jean-Luc Chappey, Bernard Gainot, *Atlas de l'Empire Napoléonien… Op.cit.* pp.39.
[149] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit.* pp. 76.

retrouve chez Maranda et la détermination de Breton à conserver certaines traditions dôécriture ; nôest-ce pas une façon pour chacun dôeux, dôaffirmer leur attachement à la patrie française et à leurs concitoyens ? En quoi la description, jusque là très traditionnelle, de Jean-Baptiste Joseph Breton sôinscrit-elle dans un véritable élan de patriotisme, propre à la période consulaire ?

Décrire un département français en 1802 : acte citoyen et valeurs patriotiques.

Nos deux auteurs posent indirectement la question de la signification des termes de *patrie* et de *citoyen* sous le Consulat. Cela nous amène inévitablement à remonter jusquôà la période révolutionnaire afin dôanalyser au mieux le contenu de ces deux descriptions et de comprendre les visées de Joseph Maranda et Jean-Baptiste Joseph Breton.

La Révolution française donna au terme de *citoyen* un sens plus large : désormais nous ne sommes plus *« habitant dôune ville, dôune cité »,* comme le spécifiait lôAcadémie en 1762, mais citoyen de France ou de tout autre pays ; lôimportant étant la dimension nationale et non plus locale. Elisée Loustalot (1762-1790), journaliste français et rédacteur du quotidien *Révolutions de Paris*, précise en août 1789 que *« le mot citoyen exprime la qualité dôun individu, considéré comme participant au pouvoir législatif ou souverain »*[150] . Si lôon sôen tient à ces définitions, il faut nous demander en quoi Breton et Maranda, par leurs descriptions respectives, participent à la vie politique française du début du XIXème siècle ? En quoi ces deux ouvrages lient-ils leurs auteurs au gouvernement français ? A ce sujet, Raymonde Monnier développe une idée intéressante qui nous permet de voir une autre dimension du travail de Joseph Maranda :

> *La patrie, qui rassemble les citoyens autours des idéaux de liberté et de bonheur, par lôattachement au bien public et le dépassement de soi, devient une instance légitime supérieure, et inspire les critiques de la décadence morale de la société et dôune monarchie, qui pour beaucoup a cessé dôincarner le bien commun.*[151]

[150] Cité dans Raymonde Monnier, *Républicanisme, patriotisme… Op.cit.* pp. 10.
[151] *Ibid.* pp. 238-239.

Il faudrait comprendre alors que ce nôest pas tant le souci du bien commun qui fut à lôorigine de la description de notre colonel ; mais bien cet attachement pour la patrie française qui lôamena à réfléchir sur les institutions du Piémont sous le règne de Victor-Amédée III, leur décadence politique et morale. Et pour cause, lôannexion du Piémont par la République française est lôoccasion pour notre auteur de mettre en avant ses intentions réformatrices et civilisatrices, puisquôà partir de 1789, et lors de la grande entreprise de conquête de Napoléon, « *tous ceux qui décrivent le bout de territoire quôils ont parcouru sont peu ou prou occupés à préparer son intégration dans la jeune nation française [é]* ».[152] Nous devons donc analyser les ouvrages de Breton et de Maranda en les replaçant dans ce mouvement de renouveau du voyage en France à partir des événements révolutionnaires. En effet, dès la fin du XVIIIème, nous pouvons constater un regain dôintérêt des voyageurs français pour leur patrie alors que jusquôici, les traditions du Grand Tour ou du voyage en Italie, les amenaient à décrire avant tout des territoires étrangers. Pierre Jean-Baptiste Legrand dôAussy sôindignait de ces habitudes et en faisait la critique dans son *Voyage dôAuvergne* au cours des dernières années de lôAncien Régime :

Toujours des voyages, de Suisse, dôAngleterre, dôItalie, de tous les Etats du monde enfin ! et jamais des voyages de France ![153]

La période révolutionnaire donne aux érudits et voyageurs français lôopportunité de renouveler le regard quôils portent sur leur propre pays, comme si les événements de 1789 leur avaient véritablement fait prendre conscience des richesses de la France. Ainsi, doit-on voir, dans cette multiplication de descriptions du territoire français, une forme de culpabilité de la part de leur auteur ? Comme si ces derniers se devaient désormais de décrire en profondeur les différents départements français pour pallier au désintérêt des siècles précédents. Car outre cet exercice dôinventaire, les descriptions de la première moitié du XIXème siècle se politisent et mettent en avant, de façon directe ou non, ces notions de citoyenneté et de patriotisme. Gilles Bertrand[154] fait état de cette lente prise de conscience en distinguant quatre périodes très significatives propres à cette nouvelle

[152] Mona Ouzouf, *Voyage en France dans la décennie révolutionnaire,* in W. Frijhoff, et R. Dekker (dir), *Le voyage révolutionnaire. Actes du colloque franco-néerlandais du Bicentenaire de la Révolution française,* Amsterdam, 12-13 octobre 1989, Rotterdam, Erasmus Universiteit, 1991, pp. 15-35.

[153] Jean-Baptiste Pierre Legrand d'Aussy, *Voyage fait en 1787 et 1788 dans la ci-devant Haute et Basse Auvergne,* Paris : imprimerie des sciences et des arts, an III.

[154] Gilles Bertrand, *Aux sources du voyage romantique : le voyage patriotique dans la France des années 1760-1820* in Alain Guyot, Chantal Massol, *Voyager en France au temps du romantisme. Poétique, esthétique, idéologie,* ELLUG, Université Stendhal, Grenoble, 2003. pp. 44.

littérature du voyage en France : le début de la Révolution tout dôabord, donne lieu à de nombreux ouvrages généraux sur la nation, expliquant les nouveaux cadres de la France départementalisée ; puis, la période qui sôétend de 1792 à 1794 est favorable à la publication de monographies provinciales et départementales ; tandis quôà partir de 1797, nous pouvons constater une multiplication des livres sur certaines villes importantes et sur les montagnes ; enfin, les années du Consulat constitueront la période des grandes vagues dôenquêtes départementales menées par des représentants officiels du pouvoir ou par des érudits et voyageurs tels que le sont Breton et Maranda.

Si nos deux auteurs, de par leur profession, étaient sans doute déjà dotés dôune conscience politique et sociale, il paraît clair que cet engouement nouveau pour les voyages et les récits patriotiques les amena à réfléchir sur leurs devoirs respectifs de citoyen et à agir par le biais de descriptions pertinentes, complètes et engagées sur un département français. Ainsi, je ne crois pas que lôopposition province / département soit ce qui nous permette dôévaluer la pertinence des ouvrages de Breton et Maranda, quant à leur implication dans les événements politiques, sociaux et militaires des années 1800 ; en effet, chacun à leur manière, en respectant leur mode dôobservation et de description traditionnel, vont tenter dôexprimer leur conception de la citoyenneté et du patriotisme français. Il est dôailleurs intéressant de confronter les procédés respectifs de nos deux auteurs : le premier favorisant une description politisé alors que le second, en se basant sur des pratiques descriptive dôAncien Régime, met en avant la notion de patrimoine.

Nous pourrions comprendre la description de Joseph Maranda comme le prolongement de son devoir militaire. En effet, après avoir servi aux côté des armées françaises en 1800, ce dernier ressentit peut-être le besoin de marquer son dévouement en laissant une trace écrite qui rendait compte à la fois de son de sa loyauté militaire et de son civisme. Il semble important pour lui, que son action serve, dôune certaine manière, de modèle ou de mise en garde pour les générations futures :

Il paroîtra que je débite ici une fable, aussi ridicule que plaisante à ceux qui ne sont pas au fait de nos usages ; et nos arrières neveux auront peine à croire que lôhomme de notre tems fut assez avili, pour se soumettre à ce quôon va lire.[155]

A la lecture de ces quelques lignes, nous comprenons bien quôil tient à cî ur à notre auteur que son geste marque à la fois le présent mais résonne également dans les consciences des

[155] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont…Op.cit* pp. 110.

générations qui lui succéderont. Son ouvrage est donc le mélange du récit dôune vie à un moment clé et du témoignage dôun citoyen qui agit pour le bien de ses concitoyens. Notre auteur a tout de même du mal à différencier ce qui relève de ses aspirations personnelles, de sa volonté à agir pour le bien commun. Côest peut-être la particularité des descriptions de territoires postrévolutionnaires faites par des hommes dont la profession les pousse à vivre les événements de lôintérieur. Leur expérience, parfois très violente, les amène à sôengager beaucoup plus dans leur propos que certains érudits de métier tel que le serait Breton. Les valeurs véhiculées par la Révolution Française et reprises par Bonaparte, lors de ses campagnes successives dans la Péninsule italienne, ont fait échos dans les consciences dôune population plus large et diversifiée ; de ce fait, nous pouvons supposer également que la typologie des auteurs de descriptions territoriales ait évolué et se soit démocratisée, si lôon peut dire. Raymonde Monnier rend bien compte du développement dôun sentiment patriotique qui touche toute les classes de la société française sous le Consulat, après la victoire de Marengo :

> *Sous le Consulat, le sentiment patriotique ne sôexprime plus par le «medium » dôune société militante et acculturante ; lôadhésion populaire, même spontanée, fait partie du spectacle des célébrations nationales dont la figure centrale est celle du Premier Consul.*[156]

Dôune certaine manière, chaque citoyen français va tenter, à son échelle, de prôner son attachement à la République française et à sa patrie. La masse du peuple participera alors aux célébrations officielles, tandis que des hommes de terrain, comme lôest Maranda, mettront leur expérience au service de la propagation de ce sentiment patriotique, en se pliant aux codes et normes de la description textuelle. Ces quelques réflexions nous amènent donc à penser que notre auteur se consacra à ce travail dôobservation et de description pour servir le pouvoir avant tout ; comme le firent de façon officielle les préfets de chaque département sous le Consulat puis le Ier Empire. Et pour cause, le 8 prairial de lôan IX (soit le 28 mai 1801), devant la Société dôagriculture de la Seine, le ministre de lôIntérieur Jean-Antoine Chaptal appelait tous les hommes éclairés français à lôaider dans son projet dôenquêtes qui devait aboutir à *« une description exacte, une statistique complète de la France [...] »*[157]. De la même manière, ce dernier précise, dans la circulaire

[156] Raymonde Monnier, *Républicanisme…Op.cit.* pp.321.
[157] Cité dans Marie-Noëlle Bourguet, *Déchiffrer la France… Op.cit.* pp. 129.

aux préfets des départements du 19 Germinal de lôan IX, quôil fait appel avant tout au citoyen qui fait partie de chaque homme français et à leur fierté nationale :

[é] ce nôest pas par devoir, côest par sentiment, côest par un noble orgueil national que vous vous livrerez aux recherches que jôattends de vous. Je nôhésite pas à vous dire quôen vous consultant, côest en quelque sorte moins au magistrat que je môadresse, quôà lôhomme qui, par sa situation, ses lumières et son attachement au bien de lôétat, est le plus à la portée de me donner des notions positives [é][158]

Si ce statisticien français déborda du cadre purement administratif pour mener à bien son projet, nous avons la certitude que Maranda fut sensible à cet appel patriotique ou du moins eut connaissance des ambitions du premier ministre ; en effet, dans une de ces parties, notre auteur admirait *« les changements quôun Ministre célèbre, Chaptal, a fait à Paris»*[159], ce qui nous confirme que Maranda sôintéressait déjà de prés aux dirigeants politiques français dont les actions devaient favoriser la bonne marche de la société. La description de notre auteur nous rappelle ainsi les difficultés que rencontrèrent les administrations françaises sous le Consulat et lôimportance que prirent les travaux des élites traditionnelles et de ces nouveaux descripteurs patriotes pour pallier à ces différents matériels et de coordination.

La description de Jean-Baptiste Joseph Breton nous amène à aborder une autre forme de patriotisme que lôon pourrait qualifier de plus littéraire, de plus académique. En effet, cette dernière fait référence aux rôles des académies provinciales sous lôAncien Régime et à leurs missions civiques, encourageant tout dôabord un patriotisme local. Daniel Roche[160] insistait sur les notions *« dôutilité publique »*, de *« zèle et dôamour du public »* qui dominait justement le droit académique jusque 1789 et qui justifiait lôadaptation de ces sociétés savantes aux différents régimes politiques. Ainsi, au même titre que les académies de France nous amenaient à réfléchir sur un patriotisme provincial sous lôAncien Régime ; Jean-Baptiste Joseph Breton nous permet de comprendre comment se matérialise le lien entre ces hommes de savoir, qui revendiquent leur attachement à une érudition traditionnelle, et le gouvernement français du début du XIXème siècle. Nous lôavons vu, la description de notre second auteur est beaucoup moins portée sur les questions de société qui constituent pourtant le sujet principal des enquêtes départementales sous le Consulat.

[158] *Ibid. ANNEXE 1*.
[159] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont…Op.cit.* pp. 75.
[160] Daniel Roche, *Le siècle des Lumières en Province. Académies et académiciens provinciaux (1680-1789),* Paris-La Haye, EHESS-Mouton, 1978. pp. 139.

Néanmoins, lôouvrage de Breton nôen reste pas moins une véritable démarche civique qui donne aux français les instruments nécessaires au développement dôune identité nationale. Et pour cause, notre auteur met en avant la notion de patrimoine, par une description de type traditionnel permettant de faire lôinventaire des richesses culturelles dôune région, celle du Piémont en lôoccurrence. Les monuments prestigieux de la ville de Turin, la diversité des paysages alpins, les grandes terres fertiles des vallées piémontaises font désormais partis du patrimoine français. De plus, la manière dont ces richesses ont été acquises, lors de la reconquête de la Péninsule par Napoléon en 1800, renforce le sentiment de fierté nationale : la constitution de ce patrimoine français a demandé sacrifices et efforts et il importe désormais à notre auteur de le rendre public et de le faire reconnaître à sa juste valeur. Alors, cette description, qui sôapparentait à la première lecture aux nombreux récits de voyage dôItalie sous lôAncien Régime, prend désormais une dimension nouvelle à la lumières des changements politiques de lôépoque et du *« travail de réorientation des mentalités et de lôesprit des voyageurs français »*[161] en ce début de XIXème siècle. Jean-Baptiste Joseph Breton met, dôune certaine manière, son attitude érudite et mondaine au service du pouvoir et de ses concitoyens. Lôouvrage de ce dernier rend bien compte de lôévolution du statut et des activités des hommes de savoir à partir de 1789 ; il ne sôagit plus pour ces derniers de limiter la portée de leurs activités à leur réseau de connaissances mais, de toucher un public de lecteur plus large en mettant en avant, dans leurs travaux, lôimportance dôun passé et dôun patrimoine commun au peuple français. De ce fait, si la description de Joseph Maranda semble plus engagée politiquement et socialement, Alain Guyot et Chantal Massol nous rappellent que ce sont avant tout ces *« voyages dôantiquaires »* de la fin de lôAncien Régime, auquel peut sôapparenter celui de Breton, qui favorisèrent un regain dôintérêt *« pour un patrimoine historique, artistique et naturel dont personne jusquôalors nôavait pris la mesure [é] »*.[162]

Cependant, quels que soient les thèmes privilégiés par nos auteurs, les pratiques descriptives dont ils se sont inspirés pour construire leur propre description, il semble que tous les facteurs, politiques, scientifiques, intellectuels et littéraires, soient réunis pour favoriser la circulation des citoyens dans le territoire français : leurs voyages devant permettre lôaccumulation de données favorables à toutes les sphères dôune société. De plus, malgré les différences de style et de pratique, nous retrouvons dans chacun des ouvrages de

[161] Gilles Bertrand, *Aux sources du voyage romantique… Op.cit.* pp. 37.
[162] Alain Guyot, Chantal Massol, *Voyager en France au temps du Romantisme… Op.cit.* pp. 14.

nos deux auteurs, les notions essentielles à toutes descriptions du territoire français postrévolutionnaires. Je veux parler des concepts de patriotisme et de citoyenneté qui donnent à ces deux travaux leur véritable sens et une utilité pluridimensionnelle, puisque sôadressant à la fois aux élites du pouvoir et indirectement à la masse du peuple.

Chapitre VI- La particularité du Piémont : un département français difficile à sôapproprier.

La question de lôidentité du Piémont au début du XIXème siècle est au centre des descriptions de Joseph Maranda et de Jean-Baptiste Joseph Breton. En effet, de par son passé et sa situation géographique, il est difficile encore en 1802, de fixer de façon durable et certaine lôidentité de cette région de la péninsule italienne. Alors que le découpage en département devait briser les particularismes provinciaux et favoriser une certaine homogénéité du territoire français, nos deux auteurs semblent avoir des difficultés à considérer les six départements du Piémont de la même manière que leurs homologues. Il sôagira dans cette dernière partie de comprendre comment Breton et Maranda mettent en scène cette problématique dôordre identitaire ? Leur sentiment patriotique et leur fierté quant à leur appartenance à la République Française prirent-ils le dessus sur leurs ressentis de voyageur ? Comment nos deux auteurs considéraient-ils lôitalianité septentrionale au début du XIXème siècle ? Enfin, nous ouvrirons quelques pistes de réflexion quant aux réactions des populations piémontaises devant leur rattachement au peuple français : la position de Joseph Maranda peut-elle être considérée comme représentative de lôopinion piémontaise en 1802 ? Ou, au contraire, la présence dôarmées étrangères nôa-t-elle pas favorisé lôémergence dôune conscience identitaire piémontaise ?

Décrire lôailleurs ou décrire sa patrie ? Le statut du Piémont à lôaube du XIXème siècle.

La description de Breton nous livre les deux dimensions du voyage de lôauteur : tout dôabord celle dôun érudit à la découverte des richesses dôune nouvelle région ; puis les réflexions dôun citoyen français vis-à-vis dôun nouveau départementé ni véritablement

français... ni italien. Cette question de l'identité du Piémont était inévitable si l'on considère le fait que cette région et le territoire français sont, depuis la Renaissance, *«deux espaces qui s'observent et se construisent l'un par rapport à l'autre.»*[163] Notre voyageur et citoyen français est donc partagé entre la vision du Piémont comme territoire étranger et une perception plus familière, voire patriotique qui inscrirait véritablement sa description dans les événements politiques et militaires de l'époque. L'enjeu est important puisque de cette description vont ressortir soit une forme de soutien au gouvernement français et à sa politique d'annexion ; ou au contraire un sentiment de perplexité qui remettrait en cause la possibilité d'une intégration totale et réussie du Piémont à la République française.

Dans un premier temps, il nous faut donc poser les bases de la nouvelle organisation du territoire piémontais après sa conquête par les armées du général Bonaparte en 1798. En effet, cette région, bien que départementalisée très tôt, conserva toujours un statut administratif bien particulier sous le Consulat et le Ier Empire[164]. Ainsi, même après la victoire française à Marengo en juin 1800, le meilleur repère administratif reste celui de la 27ème division militaire de la République française. Au lendemain du rattachement officiel, le gouvernement français nomme un administrateur général qui sera chargé de désigner les premiers préfets, tous piémontais, de chacun des six départements de la région. De cette manière, même si l'on peut constater un effort d'intégration au pouvoir des élites locales, ces dernières n'en restent pas moins sous la coupe d'un administrateur français qui détient la réalité des pouvoirs :

> *Esiste in particolare in Piemonte un filtro tra il governo da Parigi e I prefetti ai quail saranno consentiti rapporti diretti con il ministero dell'interni solo dopo 1805 quando all'amministratore generale subentra un governatorato generale.*[165]

Cette administration particulière rappelle que le Piémont est avant tout un territoire conquis, l'objet de convoitise des grandes puissances européennes et le théâtre d'actions antirévolutionnaires, qui poussent le gouvernement de Paris et, dans un second temps, les voyageurs et érudits citoyens français à prendre quelques distances lorsqu'ils évoquent ces six nouveaux départements français. Alors, si les frontières politique, diplomatique et

[163] Gilles Bertrand (dir), *Identité et cultures dans les mondes alpins et italiens (XVIIIème-XIXème siècle),* Paris, L'Harmattan, 2000. pp. 6.

[164] A ce sujet, voir l'article de Francis Pomponi, *Pouvoir civil, pouvoir militaire dans les régimes d'exception dans les « régions » périphériques au temps du Consulat,* in *Annales historiques de la Révolution française,* n° 322, 2000.

[165] Marco Carassi, *L'amministrazione preffetizia in Piemonte: organizzazione istituzionale e funzionamento,* in *All'ombra dell'Aquila imperiale,* atti del convegno Torino 15 octobre 1990, Roma, 1994, t.1, pp. 46.

économique, qui séparaient officiellement le Piémont à la France jusquôen 1802, nôont plus lieu dôêtre ; nous devons nous demander pourquoi notre voyageur français éprouve tant de difficultés à définir clairement le statut de ces six départements du Piémont. Il sôagit là dôun dilemme propre aux voyageurs européens du début du XIXème siècle qui, dans cette période de conquêtes et de politiques dôannexion, sont amenés à reconsidérer la notion de voyage patriotique, pour connaître leur territoire.

Ainsi, la description du Piémont de Breton donne véritablement lôimpression que lôauteur doit fournir un effort pour se rappeler quôil est désormais en territoire français. Nous pouvons constater alors, une réelle volonté de la part de ce dernier de dépasser les préjugés et les stéréotypes communs à de nombreux récits de voyage dôItalie ; comme si le rattachement de cette région à la République française était lôaboutissement dôun long processus de construction identitaire commun à la France et au Piémont :

> *Par exemple, je sors de lôancienne France, je parcours le Piémont ; je vois des mîurs, des habillemens, des productions, un climat, absolument différens de ce que je connois. Rien ne me rappelle ma patrie ; tout, au contraire, me semble étranger comme la langue quôon y parle. Mais supposez que je revienne dôun voyage de long cours ; que soupirant de revoir des villes de France où je suis nés, jôarrive sur les frontières piémontoises. Oh ! Alors, mon cîur éprouvera un serrement voluptueux : je réfléchirai, avec délices, que je suis enfin parmi des compatriotes, que jôai les mêmes droits, les mêmes privilèges que tous ceux qui môentourent.*[166]

Cette remarque de notre voyageur est très intéressante car elle rend bien compte de la complexité de la situation. Si Breton considère le Piémont au même titre que tout autre département français, il ne me semble pas que ce soit par grandes convictions ou pour des raisons « patriotiques ». En effet, le Piémont est désormais une terre agréable aux voyageurs et érudits français car cela leur permet dôallier à la fois le plaisir de la découverte dôune contrée étrangère et, une certaine facilité dans leur déplacement et dans toutes les démarches quôils souhaiteront entreprendre sur place. Dôune certaine manière, nous pouvons dire que lôopinion du voyageur érudit quôest Breton, a pris le pas sur sa réflexion de citoyen français. Aussi, les propos de ce dernier sont axés essentiellement sur le paysage piémontais et la nouvelle organisation administrative mise en place dès lôété 1800 ; nous devons nous demander alors de quelle manière Breton considère-t-il la population piémontaise ? Comment notre auteur perçoit-il ses rapports humains et citoyens avec les Piémontais ?

[166] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit,* pp. 211.

Là encore, sa position reste ambiguë et pose le problème général du statut des habitants des régions annexées à la France sous le Consulat et le Ier Empire. Et pour cause, sous la Révolution, comme sous lôAncien Régime, était appliqué le « droit du sol » : tous ceux qui étaient nés et demeuraient en France étaient considérés comme français. Le code civil, adopté définitivement le 21 mars 1804 optait pour le « droit du sang », ce qui signifiait que lôon obtenait la nationalité française si lôon était né dôun père français en France ou à lôétranger. Mais quôen est-il alors pour les populations des régions annexées entre 1799 et 1804 ? Comme le souligne Pierre Milza[167], la francisation de ces dernières a duré trop peu de temps pour que leur statut soit défini clairement et, nous le ressentons bien dans les propos de notre voyageur. En effet, pour désigner les Piémontais, Breton oscille entre lôappellation de *« piémontois »*, largement dominante, celle *« dôitaliens »* et enfin le terme de *« nouveaux français »* que lôon ne retrouve quôune seule fois dans sa description. Il semble clair que notre voyageur ait des difficultés à se positionner face à ses nouveaux concitoyens, quôil ne considère comme tel uniquement par souci dôexactitude administrative. Dôailleurs nous retrouvons parfois dans ses propos une once dôagacement lorsque certains érudits ou voyageurs étrangers trouvent quelques points communs aux populations françaises et piémontaises :

Tous les gens riches affectent beaucoup de manières françaises ; ils cherchent à imiter cette affabilité sans recherche, cet air aisé et gracieux, cette vivacité de caractère qui distinguent parmi nous les gens du monde ; mais comme on copie mal, il est rare quôils parviennent jusquôà leurs modèles.[168]

Il est intéressant de constater que Breton fait une distinction nette entre lôhéritage culturel et géographique qui sôoffre désormais à la République française, et le peuple piémontais, quôil évoque avec beaucoup moins dôenthousiasme. Comme le ferait nombre dôérudits et hommes de lettres de lôAncien Régime, notre voyageur se réjouit avant tout de lôacquisition dôun patrimoine culturel important qui lui permettrait sans doute dôaccroître son savoir et ses connaissances sur une partie de la Péninsule quôil ne connaissait que très peu jusquôalors. Côest, me semble t-il, dans cet état dôesprit que notre auteur fait lôéloge de la ville de Turin ; non pas pour lôamabilité des turinois ou leur façon de vivre, mais pour les grands monuments et le dynamisme culturel et économique que renferme cette cité. Breton le soulignera dôailleurs à de nombreuses reprises dans sa description et, sôil émet

[167] Pierre Milza, *Histoire de l'Italie, des origines à nos jours,* Fayard, 2005. pp. 635.
[168] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit,* pp.102.

des réserves quant à la « francisation » des piémontais, il insiste bien sur le fait que Turin, *« aujourdôhui lôune des grandes cités de la France, étoit bien faite pour être la capitale dôun empire. »*[169] Si les propos de notre auteur peuvent paraître contradictoires et ambigus, ils reflètent pourtant bien cette difficulté que rencontrent les voyageurs et érudits du début du XIXème siècle dans leur description de nouveaux territoires. Gilles Bertrand nous explique à ce propos que *« lôintégration de départements à la France ne tue pas ce sentiment dôétrangeté et de différence entre lôItalien et le Français, entre une réalité de départ et une autre dôarrivée, sur quoi se fonde lôécriture.»*[170] En effet, nous pourrions supposer que ce sentiment dôétrangeté est, pour notre auteur, la condition essentielle à une description pertinente et riche en information ; comme si le fait dôarriver en territoire inconnu sollicitait davantage la curiosité et lôengouement des voyageurs. Aussi, il se peut que le passage des Alpes, cet ensemble montagneux si imposant, favorise encore au début du XIXème siècle ce sentiment de différence entre les populations vivant de chaque côté. Le paysage et les obstacles physiques à franchir, avant de parvenir dans les plaines piémontaises, joueraient alors un rôle primordial dans la relation que les voyageurs français entretiendraient avec ce territoire. De ce fait, nous comprenons bien que les aléas politiques, militaires et administratifs ne déterminent pas à eux seuls la perception que les citoyens français se font du Piémont en 1800 ; il existe donc une véritable psychologie du voyageur qui fait perdurer ce sentiment dôétrangeté, cet engouement pour lôailleurs et qui se propage encore au début du XIXème par le biais de toute une littérature de voyage. Jean-Baptiste Joseph Breton met en avant cette notion de frontière culturelle qui constitue la ligne de conduite de toute sa description : entre son devoir de citoyen français et le respect de certains codes propres à son statut de voyageur.

Mais, la difficulté de ce dernier à trouver ses repères, tant sur le terrain que dans son écriture, peut sôexpliquer également par la violence de la situation et les multiples revirements politiques et militaires que connurent français et piémontais dans les premières années du XIXème siècle. En effet, comment appréhender « lôautre » en temps de conquête ? Comment appeler « patrie », un territoire qui était, il y a quelques années encore, considéré comme un « ailleurs » ? Lôauteur du *Voyage en Piémont* renvoie indirectement son lecteur à toutes ces questions ; il lôincite, dôune certaine manière, à réfléchir sur son statut de citoyen de la République française. Et justement, à une époque où les frontières ne paraissent plus quôêtre artificielles et où les conquêtes militaires ne

[169] *Ibid.* pp.139.

[170] Gilles Bertrand, *Regard des voyageurs et image de l'Italie. Quelques reflexions autour de la campagne de Bonaparte,* in J-P. Barbe ; R. Bernecker, *Les intellectuels européens… Op.cit.* pp. 45.

semblent plus rencontrer aucun obstacle, n'est-il pas naturel pour tout citoyen français de réduire sa perception du territoire national aux anciennes limites ? Nous pourrions comprendre cela, comme une manière de se protéger d'un présent trop violent et d'un futur encore trop abstrait et inquiétant. Ce serait cette incertitude que souligne Breton lorsqu'il écrit :

Les divers empires sont entr'eux comme une sorte d'état de nature […] Aucun code, avoué des souverains, n'a jusqu'à présent, spécifié les délits qu'un empire peut commettre envers un autre empire, et n'en a determiné la peine.[171]

Notre auteur justifie, d'une certaine manière, sa description : cette instabilité politique et militaire l'aurait amené à se pencher essentiellement sur les choses qui sont visibles et durables et non pas sur les aspects humains, encore trop incertains. Ainsi, Breton finira par avouer, entre deux considérations sur le paysage et la beauté de la ville de Turin, qu'*« une telle union n'est pas naturelle »*[172]…

Alors, la question qui se pose à nous désormais est de savoir si, à la lecture de ces deux descriptions, nous pouvons parler d'une identité piémontaise affirmée ou en construction, en ce début de XIXème siècle ?

L'identité du Piémont au début du XIXème siècle : problématiques et pistes de réflexion.

En effet, si Breton précise que la *« nation piémontoise »* est la plus apte des nations d'Italie à être rattachée à la République française[173] ; il met également en avant, tout au long de sa description, le caractère particulier des Piémontais. Ainsi, le terme de *« nation piémontoise »*, employé par l'auteur, me semble intéressant car il marque encore cette impossibilité pour les savants et érudits du XIXème siècle de parler d'un *« peuple d'Italie » ou «d'un caractère national italien »*[174] *;* et il suppose l'existence d'une véritable

[171] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit.* pp. 146-147.
[172] *Ibid.* pp.146.
[173] *Ibid.* pp. 109.
[174] Marco Cuaz, *L'identité italienne au XVIIIème siècle. La perception des étrangers et l'autoreprésentation des intellectuels d'Italie,* in Gilles Bertrand (dir), *Identités et cultures dans les mondes alpins… Op.cit.* pp. 13-37.

identité piémontaise, qui se serait affirmée dans la violence des événements de la fin du XVIIIème et du début du XIXème siècle.

Et pour cause, Maranda, pourtant piémontais et favorable au rattachement du Piémont à la République française, ne semble pas pour autant se considérer, après 1802, comme citoyen français ; à aucun moment dans sa description ce dernier ne se désigne individuellement comme français. Il souligne son mécontentement vis-à-vis du gouvernement des rois de Piémont- Sardaigne ; et sôil refuse dôêtre considéré comme Piémontais après la victoire française à Marengo en juin 1800, à laquelle lui et sa légion auraient participé : nôest-ce pas plutôt par rancî ur et pour contester avant tout la façon dont les vaudois furent traités ? Cette annexion serait, en quelque sorte, lôoccasion pour le Piémont de prendre exemple sur le mode de gouvernement français ; ce qui, à long terme, favoriserait la constitution dôun Etat et dôune identité propre aux Piémontais et ne dépendant dôaucune autre grande puissance. Ainsi, notre colonel vaudois insistera plus sur le *«besoin urgent dôun très grand nombre de réforme [é] »* que sur lôimpact quôaura le changement de gouvernement sur les consciences des populations piémontaises. Joseph Maranda serait avant tout favorable à ce rattachement, car il croit aux notions de liberté et de respect des peuples annexés, prônées sous la Révolution française et reprises par Napoléon lors ces deux campagnes dôItalie. Le 9 messidor de lôan VIII (soit le 28 juin 1800), le général Dupont installait le gouvernement provisoire en Piémont et célébrait le retour *« de la liberté,* [de] *la sécurité et* [du] *bonheur »* dans ce territoireé [175]

Il faut donc nous demander sur quels éléments reposerait cette identité piémontaise ? Et de quelle manière nos deux auteurs, dans leur description, les mettent-ils en avant ? Bernard Poche précise que lôaffirmation de toute identité locale suppose : *« une conscience forte et indélébile, de la part des populations en cause, de leur identité »,* ainsi que *« le sentiment chez les visiteurs ou les voyageurs de lôexistence dôune particularité marquée qui caractériserait certaines zones ou ceux que lôon y rencontre. »*[176] Ces particularités propres aux populations piémontaises sont très nettement mises en évidence dans lôouvrage de Jean-Baptiste Joseph Breton qui se positionne en voyageur étranger :

[175] Procés verbal de l'installation du gouvernement provisoire du Piémont, du 9 messidor an VIII. *Le Moniteur,* n°294, du 24 messidor, p. 1185.

[176] Bernard Poche, *L'auto-définition culturelle des mondes locaux. Le cas des mondes alpins,* in Gilles Bertrand (dir), *Identités et cultures dans les mondes alpins…Op.cit.* pp. 209-227.

Les Piémontois ont un tout autre caractère ; une première circonstance les distingue des autres Italiens ; côest une gaîté plus concentrée [é] Les Piémontois, doués dôune extrême finesse, nous dirions même, enclin à lôastuce, sont défians et taciturnes [é][177]

Il est intéressant de constater que notre auteur distingue bien, dans ces remarques, les Piémontais de lôensemble des autres nations dôItalie ; comme si, de par leur position géographique et la particularité de leur histoire, ces derniers ne pouvaient se rattacher durablement à aucune autre nation dôEurope. De telles réflexions supposent alors quôau sein du peuple piémontais se développait une conscience identitaire collective qui lôaurait amené à prendre ouvertement position face aux occupations des armées françaises ou autrichiennes. Or, les descriptions de Breton et Maranda donnent lôimpression dôune population passive devant lôimportance des événements qui se produisent au cours des premières années du XIXème siècle. En effet, notre colonel vaudois parle dôun peuple ignorant, manipulé par la Cour et le Clergé et qui nôaurait pas les moyens intellectuels et matériels pour se révolter.[178]Alors, la description de Joseph Maranda peut être perçue comme un outil utile à la masse du peuple, à son instruction et à la construction de son futur. A ce propos, notre second voyageur ne porte que peu dôintérêt à la masse du peuple ou seulement pour flatter *« les habitants de Turin* [qui] *diffèrent, sous une infinité de rapports, de ceux des autres grandes villes du Piémont [é] »*.[179] La question qui se pose à nous est de savoir si nos deux auteurs retranscrivent de façon objective lôabsence de pensée et de dynamiques identitaires piémontaises ; ou au contraire est-ce une volonté de leur part de passer sous silence les réactions de certains Piémontais vis-à-vis de lôoccupation française ?

Car, avant de quitter lôItalie pour lôEgypte, en novembre 1797, Napoléon Bonaparte avait favorisé en Lombardie, lôouverture dôun concours de dissertation sur le thème : *« Quel est celui des gouvernements libres qui convient le mieux au bonheur de lôItalie ? »*[180]. Ce dernier fut remporté par le Placentin Melchiorre Gioia qui penchait pour une solution unitaire inspirée du modèle français. Or, deux Piémontais, Ranzo et Botta, se prononcèrent en faveur dôune simple confédération dôEtats souverains. Il serait intéressant dôétudier leur rapport et de trouver dôautres sources de penseurs, de politologues ou dôérudits piémontais qui nous renseigneraient sur lôopinion majoritaire du peuple, ou du moins des intellectuels,

[177] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit.* pp. 99.
[178] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont… Op.cit.* pp. 67.
[179] JBJ Breton, *Voyage en Piémont… Op.cit.* pp. 176.
[180] Cité dans Pierre Milza, *Histoire de l'Italie…Op.cit.* pp. 625

au sujet de la gouvernance française en Piémont au début du XIXème siècle et de lôaffirmation dôune identité piémontaise à part entière. Jôai pu trouver à ce sujet la lettre dôun piémontais, Francesco Bonafilde, qui tout en exposant ses arguments en faveur du rattachement de sa région à la République française, tente de comprendre la position contraire dôun de ses compatriotes, le piémontais Felice Bongioanni.[181]

Il serait intéressant en effet de se pencher sur la nature des écrits politiques de Piémontais entre 1799 et 1815 : quelle est leur portée dans les départements français et piémontais ? Peut-on constater une multiplication des libelles en Piémont sous les années du Consulat et de lôEmpire ? Et enfin, pouvons-nous remarquer une certaine évolution ou une radicalisation dans les propos des auteurs, au fil des évènements qui se déroulèrent en Piémont?

Ce sont tout autant de questions qui nécessitent de plus vastes recherches et qui nous amèneraient à réorienter notre réflexion, vers une analyse de sources plus politiques et plus polémiques, dont les auteurs seraient essentiellement des piémontais, engagée dans la vie politique et sociale de leur région.

[181] Francesco Bonafilde, *Lettre sur le Piémont ou Réponse aux observations d'un Piémontais, sur la réunion de cette contrée à la République française,* Maxwell, Les Archives de la Révolution française, 1799. BNF.

Conclusion

Lôanalyse de ces deux descriptions du territoire piémontais nous a permis de souligner lôimportance des premières années du XIXème siècle dans lôévolution des différentes sphères de la société française. En effet, nos deux auteurs rendent parfaitement compte des changements qui sôopérèrent au sein des institutions politiques, scientifiques et culturelles de lôépoque; et côest en cela que nous pouvons dire que leurs travaux dépassent largement le cadre des descriptions purement territoriales et « descriptives », en sôinsérant dans les grandes problématiques de leur temps. Ainsi, jôai souhaité marquer, tout au long de cette étude, la progression de mon analyse qui môamena, dans un premier temps, à me pencher sur la forme des ouvrages de Breton et Maranda : les pratiques dôobservation et de description des deux auteurs ; leurs façons de présenter les informations et surtout la place que chacun dôeux accordaient à leurs lecteurs. Et pour cause, ce dernier point me paraît important car, quelque soit la manière dont nous appréhendions ces deux sources, lôidée dôune communauté de lecteurs présente derrière les propos de nos deux auteurs demeurait la constante essentielle à une analyse juste et pertinente. Que la description soit engagée politiquement et socialement ou quôelle se limite à lôinventaire des richesses dôune région ; cette dernière est avant tout destinée à un public ciblé et il nous était indispensable de trouver celui des descriptions de Breton et Maranda pour saisir les motivations de nos deux auteurs. De cette manière, après avoir évalué la nature et la place que prenaient les différentes pratiques descriptives dans les ouvrages de Breton et Maranda, nous avons pu dresser un portrait général de ces derniers ; ce qui nous permis par la suite de mettre en évidence les motivations et les objectifs propres à chacun de ces deux auteurs. Malgré leurs différences de parcours, tant personnels, professionnels, quôintellectuels, nous avons pu constater au final que leurs descriptions, presque opposées au premier abord, regroupaient les mêmes notions de patriotisme et de citoyenneté. Chacun dôeux, à leur façon, en restant fidèle à certaines pratiques culturelles, à certains réseaux intellectuels ou religieux qui leur sont chers, ont consolidé ce lien qui les lie à la République française.

Dôun autre côté, le contexte politico-militaire particulier des années 1800, en France et en Piémont, nous amena à analyser la relation que chacun de nos deux auteurs entretenait avec ces nouveaux départements français. La difficulté que rencontra Joseph Maranda,

pourtant piémontais, à définir clairement son appartenance à un territoire au début du XIXème siècle, souligne bien il me semble, la volonté des peuples italiens à construire et à affirmer une identité qui leur serait propre. La question de lôidentité du Piémont reste cependant encore plus complexe : comment définir sa propre identité lorsque nous ne sommes maîtres de notre passé, de notre patrimoine et devant lôincertitude du futur ? Aussi, ce sentiment dôincertitude nôaurait-il pas poussé une partie des piémontais, à lôimage de Joseph Maranda, à se rattacher à une nation dont le rayonnement et le prestige, en Europe et dans le monde entier, favoriseraient lôémergence dôun sentiment de fierté nationale qui motiverait et guiderait les actions de tout homme ? Ces quelques réflexions pourraient faire lôobjet dôune étude intéressante sur lôimage que les piémontais se font de leur région et dôeux-mêmes, dans les premières années du XIXème siècle. Ainsi, après nous être penchés sur la vision que certains érudits et voyageurs français se faisaient de cette région de la péninsule ; nous pourrions nous demander comment les populations piémontaises sôapproprièrent un passé et un patrimoine quôils étaient pourtant contraints de partager durant des siècles avec dôautres puissances européennes ? Quelles seraient enfin les différentes étapes qui amèneraient les piémontais à intérioriser et à accepter une histoire politique, militaire et sociale si violente ?

Sources

Bonafilde F., *Lettre sur le Piémont ou Réponse aux observations d'un Piémontais, sur la réunion de cette contrée à la République française,* Maxwell, Les Archives de la Révolution française, 1799. BNF.

Breton JBJ, *Voyage en Piémont contenant la description topographique et pittoresque, la statistique et l'histoire des six départements réunis à la France par le Sénatus-consulte de l'an XI. Orné de six cartes et de huit estampes*, Paris, Brion-Déterville-Debray-Fuchs, An XI (1803). BMG.

Cambry J., *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie*, Paris, chez H-J Jansen, 1801. BMG.
Etat général des Postes et Relais de l'Italie, suivi de la carte géométrique des routes desservies en poste, avec la désignation des relais et des distances, avec la description des principales villes, 8ième édition, *corrigée et augmentée des voyages de l'Istrie, de la Dalmatie et du Simplon,* Florence, N. Pagni, 1809. BMG.

Legrand d'Aussy Jean-Baptiste Pierre, *Voyage fait en 1787 et 1788 dans la ci-devant Haute et Basse Auvergne,* Paris : imprimerie des sciences et des arts, an III. BNF.
Maranda J., *Tableau du Piémont, avec un précis sur les Vaudois et une notice sur les Barbets*, Turin, Impr.de Gaita, An XI (1803). BMG.

Joseph Maranda, *Tableau du Piémont, avec un précis sur les Vaudois et une notice sur les Barbets*, Turin, Impr.Gaita, an XI (1803). BMG.

Richard (abbé Jérôme), *Description historique et critique de l'Italie, ou Nouveaux Mémoires sur l'état actuel de son gouvernement des Sciences, des Arts, du commerce, de la population et l'histoire* naturelle *par M. l'abbé Richard*, Dijon, François des Ventes, 1766. BMG.

Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, *compte-rendu par M. CH. Vergé, sous la direction de M. Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie*, premier trimestre, 20ème année-quatrièmes série, t. VI, Paris, Auguste Durand, 1861.

Bibliographie

Histoire de la France et histoire du Piémont : XVIIIème-XIXème siècle.

Barbe J-P., Bernecker R., *Les intellectuels européens et la champagne d'Italie 1796-1798,* Nodus Publikationen, Münster, 1999.

Bertrand G. (dir), *Identité et cultures dans les mondes alpins et italiens (XVIIIe-XXe siècle),* Paris, L'Harmattan, 2000.

Chappey J-L., Gainot B., *Atlas de l'empire napoléonien 1799-1815. Ambitions et limites d'une nouvelle civilisation européenne,* Paris, éd. Autrement, 2008.

Le Gallais M., Histoire de la Savoie et du Piémont, éd de la Tour Gile, 1997 (2ème éd.).
Lentz T., *Le grand Consulat, 1799-1804,* Paris, Fayard, DL, 1999.

L'Italie septentrionale vue par les grands Ecrivains et les Voyageurs célèbres, Paris, Mercure de France, Poitiers, 1913.

Milza P., *Histoire de l'Italie, des origines à nos jours,* Fayard, 2005.

Monnier R., *Républicanisme, patriotisme et Révolution française,* Paris, L'Harmattan, 2005.

Ouzouf M., *L'école de la France, Essai sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement,* NRF, Gallimard, Paris, 1984.

Pillepich A., *Napoléon et les Italiens,* Nouveau Monde, 2003.

Pomponi F., «Pouvoir civil, pouvoir militaire et régime d'exception dans les « régions » périphériques au temps du Consulat», in *Annales historiques de la Révolution française*, Numéro 332, [En ligne], < http://ahrf.revues.org/document830.html. >

Académies, sociétés savantes, Lumières.

Boutier J., Marin B., Romano A., *Naples, Rome, Florence, une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècle)*, Rome, Ecole Française de Rome, 2005.

Chaline J-P, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France XIXe-XXe siècle*, Paris, C.T.H.S, 1995.

Chappey J-L, *La Société des Observateurs de l'homme (1799-1804). Des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002.

Esmonin E., *Etudes sur la France des XVIIe-XVIIIe* siècles, Paris, PUF, 1964.

Fumaroli M., Broglie G., Chaline J-P, *Elites et sociabilité en France*, Paris, Perrin, 2003.

Ferrone V., Roche D., Le monde des Lumières, Paris, PUF, 1997.

Hurel D-O, Laudin G, dir, *Académies et sociétés savantes en Europe. 1650-1800* (actes colloque de Rouen, 1995), Paris, Champion, 2000.

Poulot D, *Les Lumières*, Paris, Presse Universitaire de France, 2000.

Roche D., *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789,* Paris-La Haye, EHESS- Mouton, 1978.

Waquet F., *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XVIe-XXe siècle)*, Paris, Albin Michel, 2003.

<u>Pratiques et écrits du voyage.</u>

Association des Historiens modernistes des Universités, *Le voyage à l'époque moderne*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004.

Bertrand G, dir, *La culture du voyage, pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004.

Bertrand G., *Bibliographie des études sur le voyage en Italie. Voyage en Italie, voyages en Europe, XVIe-XXe siècle*, Grenoble, UPMF, Les Cahiers du CHRIPA, n°2, 2000.

Bossi M., Greppi C., *Viaggi e scienza. Le istruzioni scientifiche per i viaggiotori nei secoli XVII-XIX,* Leo S. Olschki, 2005.

Brizay F., *L'image de l'Italie dans les guides et les relations de voyages publiées en France au XVIIe* siècle *(1595-1713) : sa construction et son évolution*, Tours, ANRT, 2001.

Chamboredon J-C, Méjean A, *Styles de voyage, modes de perceptions du paysage, stéréotypes* régionaux in *les récits de voyage et les guides touristiques : l'exemple de la Provence méditerranéenne (fin XVIIIe – début XXe siècle*). Essai de sociologie de la perception touristique, in Territoires, n°2, 1985, pp. 1-102.

Duchet M., *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995.

Guyot A., Massol C., dir, *Voyager en France au temps du romantisme. Poétique, esthétique, idéologie,* Grenoble, ELLUG, 2003.

Knopper F., *Le regard du voyageur en Allemagne du sud et en Autriche dans les relations de voyages allemands*, Nancy, Presse Universitaire de Nancy, 1992.

Le voyage révolutionnaire, acte du colloque franco-néerlandais du Bicentenaire de la Révolution Française, publié par Frijhoff W., Dekker R., Amsterdam, 1989.

Linon-Chipon S., Magri-Mourgues V., Moussa S., *Miroirs de textes : récits de voyages et intertextualité*, actes du 11e colloque international du centre de recherche sur la littérature de voyage, Sorbonne, 1998.

Linon-Chipon S., Vaj D. (dir), *Relations savantes, voyages et discours scientifiques,* Paris, PUPS, 2006.

Maczak A., *Viaggi e viaggiatori nell'Europea moderna*, Rome-Bari, Laterza, 1992.

Solé J., *Des voyageurs officiels dans la France profonde au temps de la Terreur*, in *Par monts et par vaux, migrations et voyages*, Acte du colloque du Festival d'Histoire de Montbrison, DL, 2001.

Sigaux G, *Histoire du tourisme*, Lausanne, Editions Rencontre, Nouvelle bibliothèque illustrée des sciences et des techniques, 1965.

Urbain J-D, *Secrets de voyage : menteurs, imposteurs, disparus et autres voyageurs invisibles*, Paris, Payot, 1998.

Représentations et perceptions du territoire.

Actes du XIIIe colloque franco-italien d'études alpines, *La frontières, nécessité ou artifice ?,* CRHIPA, 1989.

Actes du colloque du Festival d'Histoire de Montbrison, *Du provincialisme au régionalisme, XVIIIe-XXe siècle*, Montbrison, 1988.

Actes du colloque du Festival d'Histoire de Montbrison, *Evolution et représentation du paysage de 1750 à nos jours*, Montbrison, 1996.

Jean-Luc Chappey, «Enjeux sociaux et politiques de la « vulgarisation scientifique » en Révolution (1780-1810)», in *Annales historiques de la Révolution française*, Numéro 338, [En ligne], < http://ahrf.revues.org/document1578.html > .

Corbin A., *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*, 1750-1840, Paris, Aubier, 1988.

De Oliveira M., dir, *Faire de l'histoire avec Pierre Deyon : espace et économie, territoire pensé et territoire vécu, 1750-1850*, Villeneuve-d'Ascq, Université Charles de Gaulle, Lille 3, 2003.

Favier R., *Les villes dauphinoises au XVIIe siècle, vues par les voyageurs et les géographes*, in *Cahiers d'histoire*, t. XXV, 1980, 3-4,PP.281-287.

Lepetit B., *Les villes dans la France moderne : 1740-1840*, Paris, Albin Michel, 1988.

Lepetit B., *Voyages en France*, in Odile Marcel, dir. *Composer le paysage. Constructions et crises de l'espace (1789-1992)*, Seyssel, Champ Vallon, 1989.

Laboulais-Lesage I., «Le rôle des périodiques savants dans la diffusion des savoirs géographiques pendant la Révolution française», in *Annales historiques de la Révolution française*, Numéro 338, [En ligne], < http://ahrf.revues.org/document1584.html >.

Nora P., *Les lieux de mémoire, t.II, La nation*, Paris, Gallimard, 1986.

Nordman D., *Frontières de France, de l'espace au territoire XVI-XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 1988.

Nordman D, Ouzouf-Marignier M-V, dir, *Atlas de la Révolution française. IV. Le territoire (1). Réalités et représentations*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, 1989.

Ouzouf-Marignier M-V, *La formation des départements : la représentation du territoire français à la fin du 18ème siècle,* Paris, Ecoles des Hautes Etudes en Sciences sociales, 1989 (2e éd en 1992).

Pelletier M., *Les cartes des Cassini. La science au service de l'Etat et des régions*, Paris, Edition du CTHS, 2002.

Pratiques descriptives et histoire de la statistique.

Bertrand G., *Les sources statistiques de l'histoire de France, des enquêtes du XVIIIe siècle à 1870,* Genève, Champion, 1980.

Biard M., *Les lilliputiens de la centralisation. Des intendants aux préfets : les hésitations d'un « modèle français »,* Champ Vallon, Seyssel, 2007.

Bourguet M-N, *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Paris, Editions des Archives contemporaines, 1988.

Comité des travaux historiques et scientifiques, *Les mémoires des intendants pour l'instruction du duc* de *Bourgogne (1698*), Paris, Bibliothèque nationale, 1975.

Virol M., dir, *Les Oisivetés de M. de Vauban*, Seyssel, Champs Vallon, 2007.

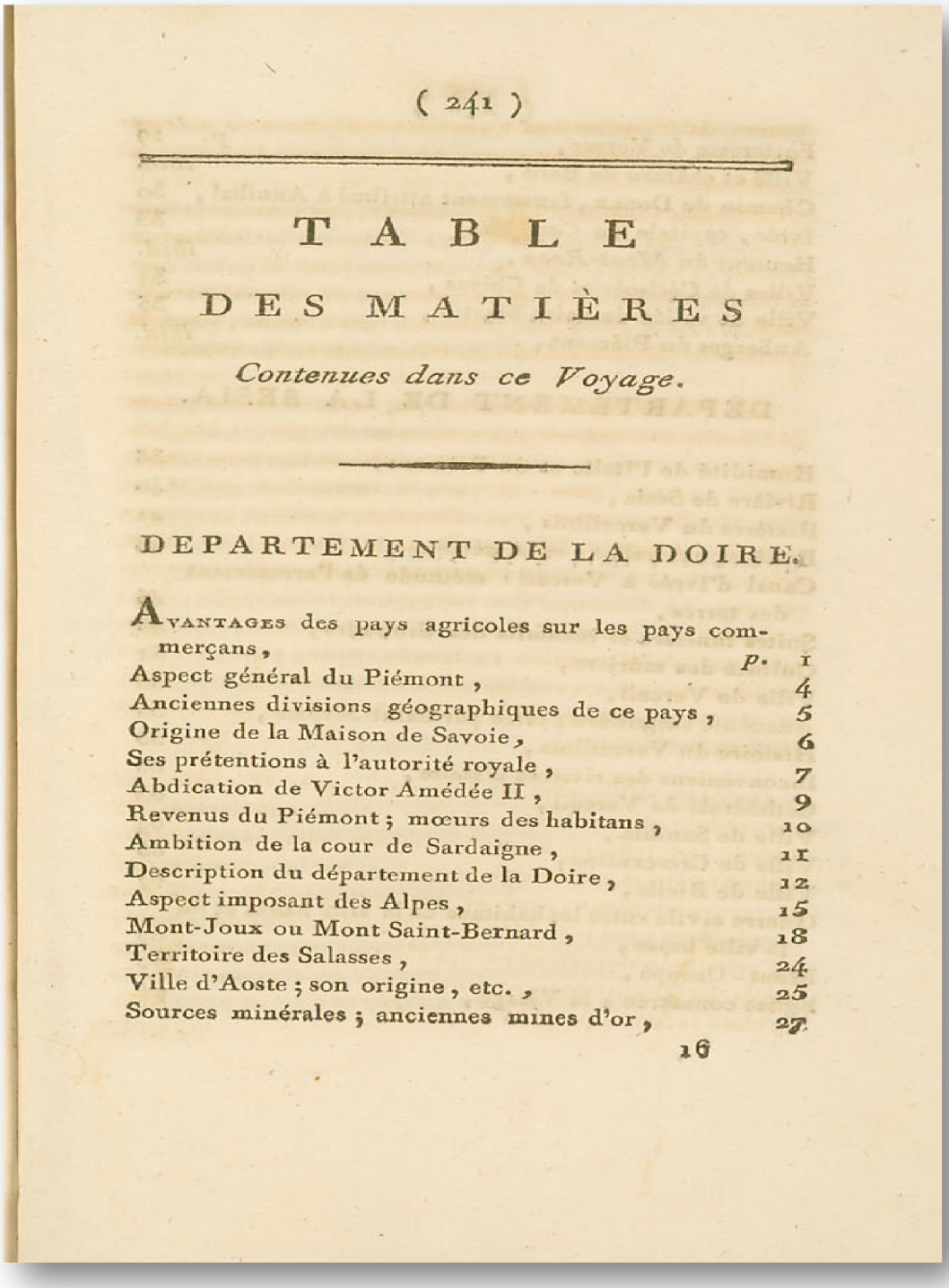
Virol M., *Vauban, de la gloire du Roi au service de l'Etat,* Champs Vallon, Seyssel, 2003.

Tables des annexes

Annexe 1- Tables des matières de lôouvrage de JBJ Bretoné é é é é é é é é 110
Annexe 2- Tables des matières de lôouvrage de Joseph Marandaé é é é é é é 114
Annexe 3- Estampe de la ville de Verrueé é é é é é é é é é é é é é é é .115
Annexe 4- Estampe de la Place Royale à Turiné é é é é é é é é é é é é é 116
Annexe 5- Carte du département du Pô en Piémonté é é é é é é é é é é é .117

ANNEXE 1

Table des matières de lœuvrage de Jean-Baptiste Joseph Breton. [182]



(241)

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Voyage.

DEPARTEMENT DE LA DOIRE.

AVANTAGES des pays agricoles sur les pays commerçans, *p.* 1
Aspect général du Piémont, 4
Anciennes divisions géographiques de ce pays, 5
Origine de la Maison de Savoie, 6
Ses prétentions à l'autorité royale, 7
Abdication de Victor Amédée II, 9
Revenus du Piémont ; mœurs des habitans, 10
Ambition de la cour de Sardaigne, 11
Description du département de la Doire, 12
Aspect imposant des Alpes, 15
Mont-Joux ou Mont Saint-Bernard, 18
Territoire des Salasses, 24
Ville d'Aoste ; son origine, etc., 25
Sources minérales ; anciennes mines d'or, 27

16

[182] Jean-Baptiste Joseph Breton, *Voyage en Piémont contenant la description topographique et pittoresque, la statistique et l'histoire des six départements réunis à la France par le Sénatus-Consulte de l'an XI. Orné de Six cartes et de huit estampes*, Paris, Brion-Déterville-Debray-Fuchs, an XI (1803). BMG.

Forteresse de Verrez, p. 29
Ville et château de Bard, ibid.
Chemin de Donax, faussement attribué à Annibal, 30
Ivrée, capitale du *Canavois*, 33
Hauteur du *Mont-Rosa*, ibid.
Villes de Cérisole et de Chivas, 34
Ville et vallée de Saint-Martin, 35
Auberges du Piémont, ibid.

DÉPARTEMENT DE LA SESIA.

Humidité de l'Italie et du Piémont, 38
Rivière de Sésia, 40
Rizières du Verceillois, 41
Rizières naturelles, en Amérique, 44
Canal d'Ivrée à Verceil : méthode de l'arrosement des terres, 46
Suites funestes et bienfaits des Croisades, 48
Culture des mûriers, 51
Ville de Verceil, 53
Anecdote singulière, citée par Saint-Jérôme, 55
Histoire du Verceillois, 58
Inconvéniens des rivières d'Italie, 60
Cathédrale de Verceil, 63
Ville de Santhia, 64
Ville de Crescentino, 66
Ville de Bielle, 67
Guerre civile entre les habitans de la ville haute et de la ville basse, 69
Mont-Oroppa, 70
Eglise consacrée à la Vierge, 71

DÉPARTEMENT DE MARENGO.

Réflexions générales sur le fleuve du Pô, p. 73
Inondations fréquentes, 76
Ville de Trin ; fertilité de ses environs, pour la nourriture des porcs, 78
Insalubrité de l'air, 80
Recherches sur la position de la ville d'*Iria*, 81
Histoire des siéges subis par la ville de Trin, 82
Prise de cette place par le *prince Thomas* et le maréchal de Turenne, 84
Casal, capitale du Mont-Ferrat, 87
Villes de la Laumelline, ibid.
Huile de noyer, 88
Ville de Vogherra, 89
Ville d'Alexandrie, et son origine, 90
Siége de cette place, par les Austro-Russes, 93
Mœurs des Piémontois, et leur comparaison avec celles des autres Italiens, 97
Village et bataille de Marengo, 104

DÉPARTEMENT DU TANARO.

Influence des dialectes et des mœurs sur la destinée des différentes nations d'Italie, 106
Idiome piémontois, 109
Fêtes et solemnités religieuses, 110
Liguriens, 114
Différence entre les rivières qui sortent des Alpes, et celles qui s'écoulent de l'Apennin, 116
Ville d'Acqui, et sources minérales, 117

Corte-Miglia, p. 118
Ville de Castiglione, 120
Réunion de ce pays à la République romaine, sous le consulat de Pompée-Strabon, 121
Ville d'Albe, *ibid.*
Contrée appelée les *Langues*, 124
Rivière de Tanaro, 125
Ville de Bra, 126
Situation de l'antique *Polentia*, *ibid.*
Histoire et description d'Asti, 127
Exemple d'un luxe mal entendu, 129
Vignoble de cette contrée, 130
Ville neuve d'Asti, 131
Forteresse de Verrue, 133
Découvertes des ruines d'Industria, *ibid.*

DÉPARTEMENT DU PÔ.

Aspect général de Turin, 139
Histoire de Fétonte ou Phaéton, 140
Attachement des Tauriniens aux Romains, 141
Siéges éprouvés successivement par la ville de Turin, 143
Siége mémorable de 1706, *ibid.*
Origine de l'église de la Superga, 144
Occupation des principales forteresses du Piémont, en l'an IV, 145
Occupation de la citadelle, par les Français, 148
Insurrection en Piémont, dans les années VI et VII, *ibid.*
Renonciation du roi de Sardaigne, 150
Prise de Turin, par l'armée austro-russe, 152

Siége et prise de la citadelle, p. 153
Description de la ville, 156
Jonction du Pô et de la Doire, 157
Rue du Pô, rue neuve et de *Dora-Grossa*, *ibid.*
Palais des rois de Sardaigne, 159
Place royale, *ibid.*
Tour de l'horloge, 160
Grand théâtre de l'Opéra, 161
Remarques générales sur les spectacles d'Italie, 162
Origine du Théâtre italien, 166
Canevas; Opéra bussa, 168
Apostolo Zeno et Métastase, 169
Musique italienne, 170
Chanteurs ultramontains, 171
Influence du théâtre sur les mœurs, 172
Athénée national, *ibid.*
Médailles, 173
Table isiaque, 174
Membre illustre de l'académie de Turin, 176
Cicisbéisme; son origine et sa nature, 177
Ancienne noblesse de Turin, 179
Administration et finances, 181
Juifs de Turin, 182
Ordre de Saint-Maurice, *ibid.*
Ordre du Collier ou de l'Annonciade, 183
Eglise cathédrale de Saint Jean-Baptiste, 184
Chapelle du Saint-Suaire, *ibid.*
Miracle du 6 juin 1403, 185
Eglise du corps de Christ, 186
Citadelle de Turin, 187
Environs de la ville; église des Capucins; vigne de la Reine; palais de Millefleurs et de la Vénerie, 188

Villes de Moncallier et Rivoli, p. 189
Quiers, 190
La Marsaille, *ibid.*
Carmagnole, *ibid.*
Abbaye de Saint-Michel, *ibid.*
Giavenne, 191
Suze ; tombeau de Cottius ; arc-de-triomphe, 192
Mont-Genèvre et Mont-Cénis, *ibid.*
Situation de l'antique *Ocellum*, et du royaume de Cottius, 193
Ville et vallée de Lucerne, *ibid.*
Statistique de l'arrondissement de Lanzo, 194
Moulins horizontaux, dits à la *Cantarana*, 197
Statistique de l'arrondissement de Suze, 199

DÉPARTEMENT DE LA STURA.

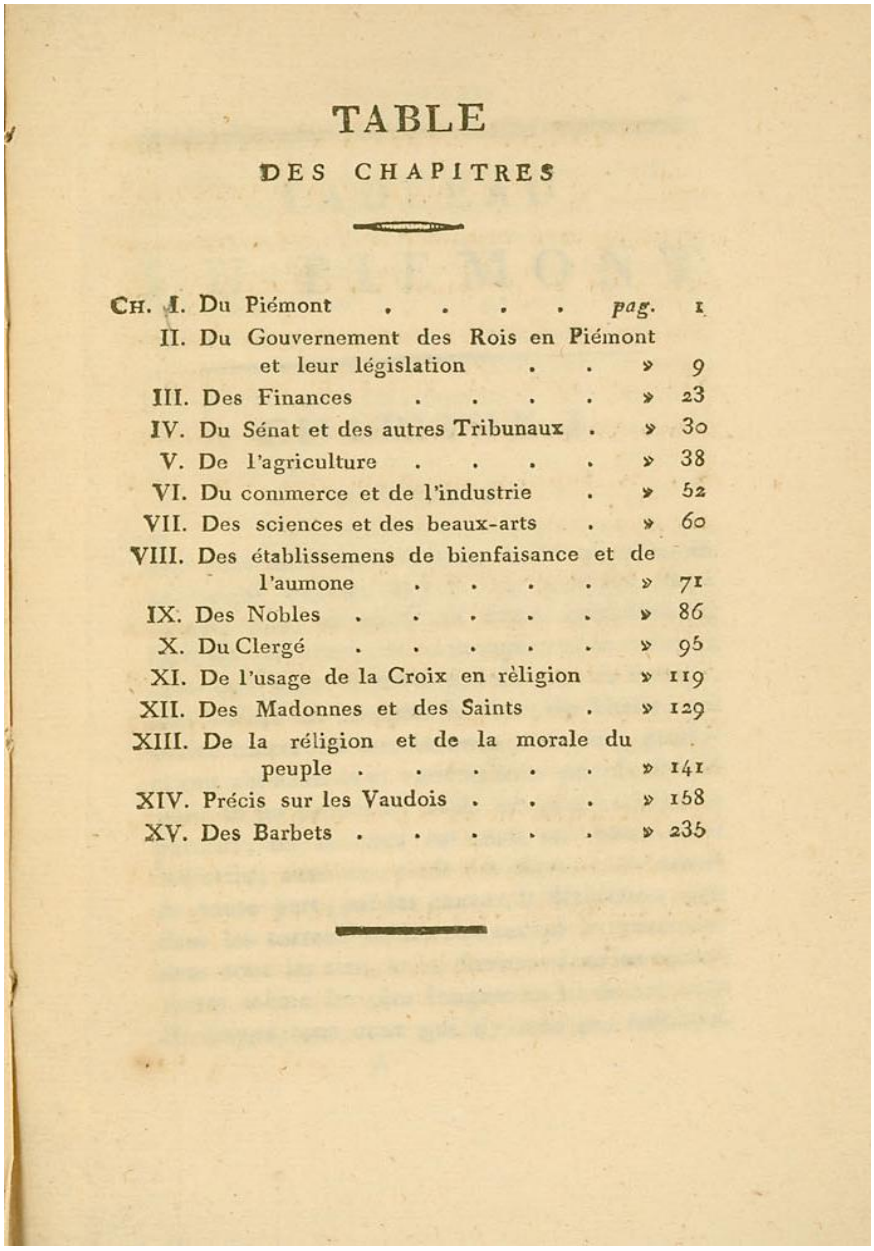
Effets du Luthérianisme, 204
Traités avec les Vaudois, 205
Conduite des habitans des vallées, lors de l'invasion de Suwarow, 208
Vallée de Château-Dauphin, 209
Réflexions sur l'amour de la patrie, 210
Remarques sur les *sous additionnels*, 211
Sources du Pô, 214
Mont-Viso, 215
Saluces, *ibid.*
Glaces des Alpes, 216
Centallo, 217
Routes de ce département, *ibid.*
Prairies, *ibid.*
Territoire de Savigliano et Racconis, 218
Rivières de Grana et Maira, 220

Quiérasque, p. 220
Bène, 221
Fossano ; Mondovi, 222
Val de la Pézio, 224
Séva, 226
Fromage, dit *Rubiola*, *ibid.*
Carezzio, 228
Caverne d'Aléran, *ibid.*
Ville de Coni ; son origine, etc., 229
Siéges qu'elle a éprouvés, 230
Campagnes des environs, 231
Manière de compter les heures en Italie, *ibid.*
Coup d'œil général sur le Piémont, 233
Notes, 234

Fin de la Table.

ANNEXE 2

Table des matières de Joseph Maranda.[183]



TABLE

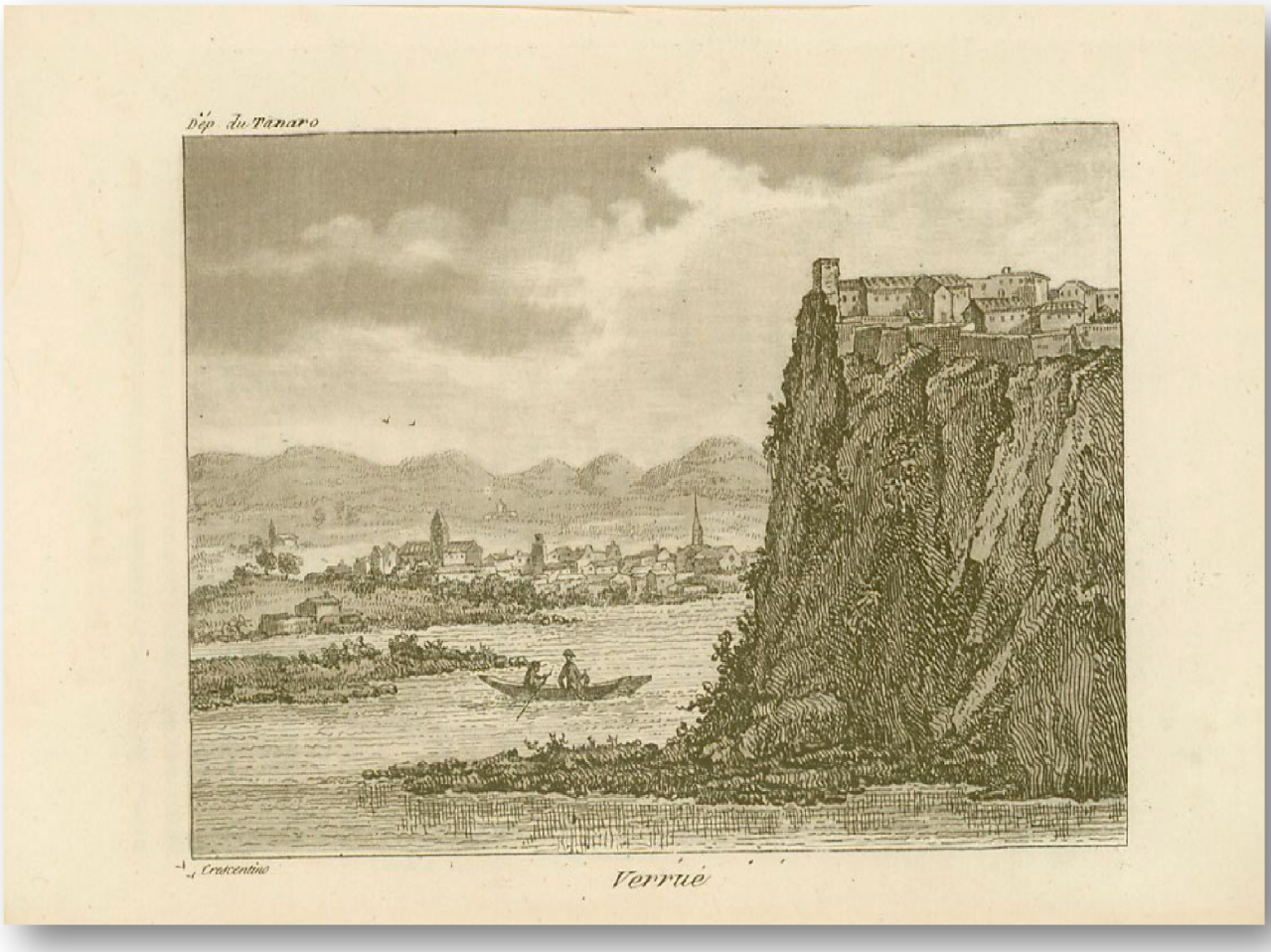
DES CHAPITRES

CH. I. Du Piémont . . . . . *pag.* 1
II. Du Gouvernement des Rois en Piémont et leur législation . . » 9
III. Des Finances . . . . . » 23
IV. Du Sénat et des autres Tribunaux . » 30
V. De l'agriculture . . . . . » 38
VI. Du commerce et de l'industrie . » 52
VII. Des sciences et des beaux-arts . » 60
VIII. Des établissemens de bienfaisance et de l'aumone . . . . . » 71
IX. Des Nobles . . . . . » 86
X. Du Clergé . . . . . » 95
XI. De l'usage de la Croix en rèligion » 119
XII. Des Madonnes et des Saints . » 129
XIII. De la réligion et de la morale du peuple . . . . . » 141
XIV. Précis sur les Vaudois . . . » 158
XV. Des Barbets . . . . . » 235

[183] Joseph Maranda, *Tableau du Piémont, avec un précis sur les Vaudois et une notice sur les Barbets*, Turin, Impr.Gaita, an XI (1803). BMG.

ANNEXE 3

Estampe de la ville de Verrue.[184]



[184] Jean-Baptiste Joseph Breton, *Voyage en Piémont contenant la description topographique et pittoresque, la statistique et l'histoire des six départements réunis à la France par le Sénatus-Consulte de l'an XI. Orné de Six cartes et de huit estampes*, Paris, Brion-Déterville-Debray-Fuchs, an XI (1803). BMG.

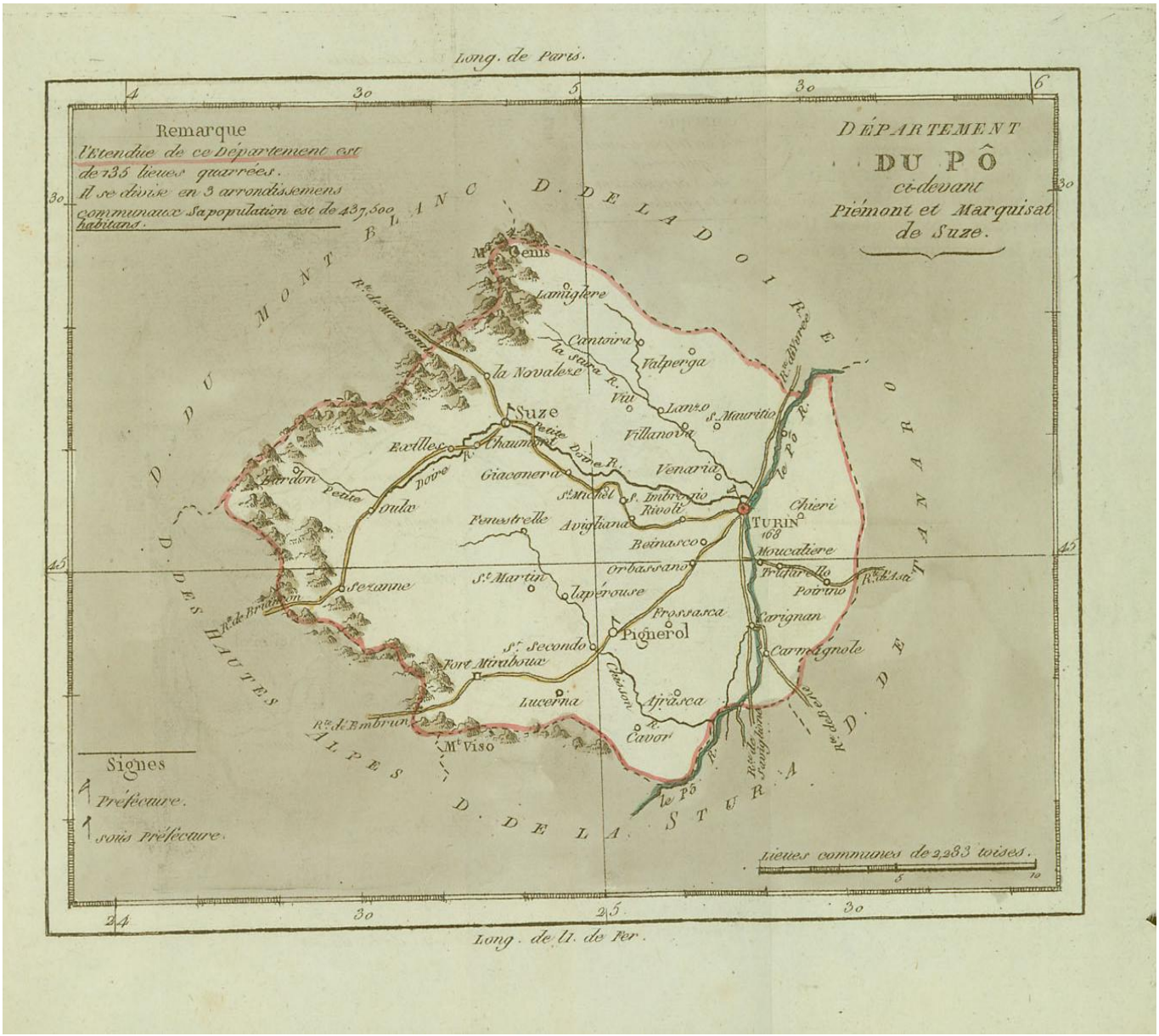
ANNEXE 4

Estampe de la Place Royale de Turin.[185]

[185] Jean-Baptiste Joseph Breton, *Voyage en Piémont contenant la description topographique et pittoresque, la statistique et l'histoire des six départements réunis à la France par le Sénatus-Consulte de l'an XI. Orné de Six cartes et de huit estampes*, Paris, Brion-Déterville-Debray-Fuchs, an XI (1803). BMG.

ANNEXE 5

Carte du département du Pô en Piémont.[186]



[186] Jean-Baptiste Joseph Breton, *Voyage en Piémont contenant la description topographique et pittoresque, la statistique et l'histoire des six départements réunis à la France par le Sénatus-Consulte de l'an XI. Orné de Six cartes et de huit estampes*, Paris, Brion-Déterville-Debray-Fuchs, an XI (1803). BMG

Tables des matières

Remerciementsé 4
Sommaireé ...5
Introductioné 6

PARTIE I- La description du Piémont au début du XIXème siècle : un genre ou des genres ? 10

CHAPITRE I- Une tradition de description et dôobservationé 11
Dans la lignée des mémoires des intendants du XVIème siècle : des descriptions structuréesé é é é ..12
Entre expérience personnelle et poids de la tradition : dans la continuité des récits de voyageé é é é é 19
CHAPITRE II- Un travail dôenquête : Breton et Maranda, deux anthropologues de lôépoque consulaire ?....29
Portrait de deux auteurs au cî ur des dynamiques et des réseaux intellectuels de leur époqueé é é é ...30
Joseph Maranda et Jean-Baptiste Joseph Breton : des hommes de terrainé é é é é é é é é é é ..38
CHAPITRE III- Un espace géographique à décomposer : les marques de lôévolution de la perception du paysage dans les descriptions de Breton et Marandaé ..49
Entre descriptions urbaines et perception de la montagneé é é é é é é é é é é é é é é é é ...50
Se repérer dans lôespace : les outils utilisés par nos deux auteursé é é é é é é é é é é é é é ...61

PARTIE II- La description dôun nouveau département français : la particularité du Piémonté é 68

CHAPITRE IV- Lôévènement comme conditionnement de la descriptioné é é é é é é é é é é é ..69
La victoire de Marengo et lôannexion du Piémont par la France : entre poids du passé et enthousiasme présenté .69
La particularité du regard de Joseph Maranda sur les évènements en Piémont : entre ressentis personnels et expérience professionnelleé ..75
CHAPITRE V- Lôutilité des descriptions de Breton et Maranda : entre philanthropie et patriotismeé é ..80
Temps de crise et instabilités politiques : des facteurs propices aux descriptions philanthropiques ?.....81
Décrire un département français en 1802 : acte citoyen et valeurs patriotiquesé é é é é é é é ...87
CHAPITRE VI- La particularité du Piémont : un département français difficile à sôapproprieré é é é ..93
Décrire lôailleurs ou décrire sa patrie ? Le statut du Piémont à lôaube du XIXème siècleé é é é é é 93
Lôidentité du Piémont au début du XIXème siècle : problématiques et pistes de réflexioné é é é é ..98

Conclusioné 102
Sourcesé ..104
Bibliographieé .105
Tables des annexesé 109